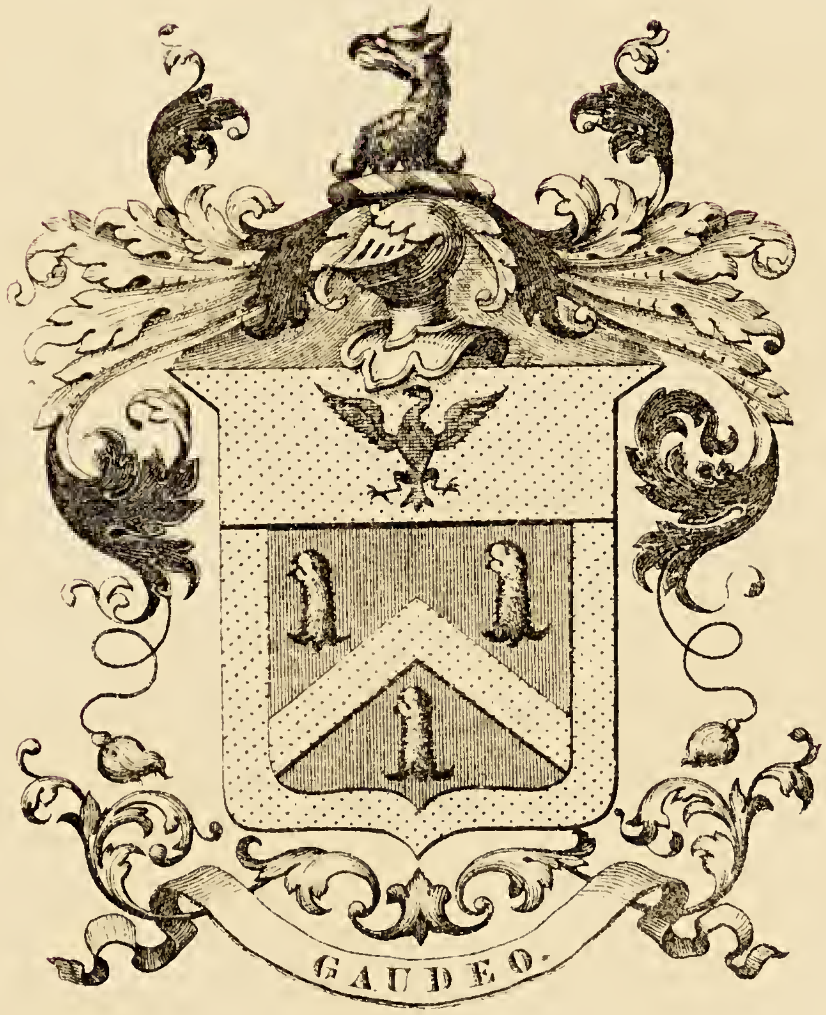
A200



John Carter Brown.

50

NAUFRAGE
ET
AVANTURES
DE M. PIERRE VIAUD,

Natif de Bordeaux,

CAPITAINE DE NAVIRE.

[illegible] don't trim the
leav

Captain V. was wrecked on the Coast of Florida.

(5)

NAUFRAGE
ET
AVANTURES
DE M. PIERRE VIAUD,

Natif de Bordeaux,

CAPITAINE DE NAVIRE.

... *Forsan & hæc olim meminisse juvabit.*
VIRG. ÆNEID. Lib. I.

Par M. Dubois-Fontanelle.

A NEUCHATEL,
AUX DÉPENDS DE LA SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE.

M. D. CC. LXX.

Vol.

BRICE

AVIS
DE L'ÉDITEUR.

Les avantures de M. Viaud *sont faites pour intéresser les cœurs honnêtes & sensibles. On sera étonné des infortunes affreuses qu'il a éprouvées pendant* 81 *jours, depuis le* 16 *Février* 1765, *jusqu'au* 8 *Mai* 1766. *On conçoit à peine comment un homme a pu vivre dans une situation aussi terrible. C'est dans cette occasion qu'on peut dire que la vérité n'est pas vraisemblable;*

mais tout ce qu'on rapporte dans cette relation eſt atteſté. M. VIAUD eſt actuellement plein de vie, & eſtimé de ceux qui le connoiſſent ; ſa bonne-foi, ſon intelligence dans la marine, lui ont mérité la confiance de pluſieurs négocians ; il ne craint pas de publier ſes avantures & de les laiſſer paroitre ſous ſon nom. C'eſt lui-même qui les a écrites ; on n'y a changé que quelques mots & quelques expreſſions en faveur de ces lecteurs difficiles auxquels le ſtile ſimple & ſouvent groſſier d'un marin auroit pu déplaire ; mais on a conſervé précieuſement ſes

idées, ses réfléxions, sa manière de les rendre. On a préféré, à une plus grande correction, cette rudesse marine, si l'on peut s'exprimer ainsi, qui n'est peut-être pas sans mérite, & qui a surtout un ton de franchise & de vérité que l'on verra certainement avec plaisir. On laisse l'élégance & la délicatesse aux romanciers qui en ont besoin pour dédommager leurs lecteurs du vuide de leurs productions. Quel effet pourroient produire, sans cet attrait, les actions souvent mal imaginées de leurs héros chimériques; elles attacheroient peut-être les jeunes

gens qui recherchent avidément ces sortes d'ouvrages, & dont le goût n'est pas difficile ; mais les hommes faits, les mépriseroient sans les lire. Les infortunes de M. VIAUD *n'ont pas besoin de ces ornemens étrangers. On ne trouvera pas ici l'histoire de sa vie ; on n'y verra que la relation de son naufrage, & des malheurs qui l'ont suivi. M.* PIERRE VIAUD *est Capitaine de Navire, & a été reçu en cette qualité à l'Amirauté de Marennes au mois d'Octobre* 1761.

NAUFRAGE
ET
AVANTURES
DE
M. PIERRE VIAUD,
CAPITAINE DE NAVIRE.

VOUS avez été long-tems inquiet ſur mon ſort, mon ami ; vous étiez preſque perſuadé ainſi que ma famille, que j'avois péri dans mon dernier voyage. Le tems que j'ai paſſé ſans écrire, vous confirmoit dans cette opinion. Ma lettre, dites-vous, a ſéché

les larmes que l'idée de ma perte faiſoit couler, les regrets de mes amis me flattent & m'attendriſſent : ils me conſolent de mes malheurs paſſés, & je me félicite de vivre pour goûter encore le plaiſir d'être aimé.

Vous vous plaignez de ce que je me ſuis contenté de vous marquer que j'avois fait naufrage, ſans entrer dans aucun détail ; raſſuré ſur ma vie & ſur ma ſanté vous deſirez un récit plus circonſtancié de mes avantures. Je n'ai rien à vous refuſer; mais c'eſt une entrepriſe pénible & dont je viendrai difficilement à bout. Je ne puis me rappeller ſans frémir les infortunes que j'ai eſſuyées : je ſuis étonné moi-même d'y avoir reſiſté; peu d'hommes en ont éprouvé de pareilles ; pluſieurs excite-

ront la pitié d'une ame auſſi ſenſible que la vôtre; quelques-unes vous feront horreur. Vous verrez à quel excès a été quelquefois le déſeſpoir dans lequel m'ont plongé mes ſouffrances, & vous ne ſerez point ſurpris qu'elles aient épuiſé mes forces, affoibli mon tempéramment, & qu'un état auſſi terrible que le mien m'ait oté ſouvent l'uſage de la raiſon.

N'attendez pas ſurtout que je mette de l'ordre dans cette relation. J'ai perdu la plupart des dattes; pouvoient-elles fixer mon attention lorſque j'étois accablé des peines les plus cruelles? Chaque jour ajoûtoit à mes ſouffrances; le malheur préſent m'affectoit trop vivement pour me permettre de ſonger à celui qui l'avoit précédé; pendant près

de deux mois mon ame a été incapable de tout autre ſentiment que de celui de la douleur : toutes ſes facultés ſembloient ſuſpendues par le délire & la fureur du déſeſpoir ; les époques ſe ſont preſque toutes effacées de ma mémoire, & je ne me reſſouviens plus que d'avoir ſouffert. Je vous rapporterai les faits tels qu'ils ſont, ſans ornement, ſans art ; ils n'en ont pas beſoin pour intéreſſer mon ami ; je ſuis peu exercé à écrire : vous ne chercherez pas de l'élégance dans mon ſtile : vous y trouverez le ton d'un marin, beaucoup d'incorrection & de franchiſe.

Lorſque je partis de Bordeaux, au mois de Février 1765, ſur le navire *l'aimable Suzette*, commandé par M. Saint Cric, à qui je ſervois de ſecond,

je ne m'attendois pas aux malheurs que la fortune me préparoit dans le nouveau monde. Mon voyage fut heureux, & j'arrivai à St. Domingue ſans avoir éprouvé aucun accident. Je ne vous parlerai point de mon ſéjour dans cette Iſle; des ſoins de commerce remplirent tous mes momens; je m'occupai enfin de mon retour en France; le tems en approchoit, il étoit déjà fixé; je tombai malade quelques jours avant l'embarquement. Affligé de ce contre-tems, ne l'imputant qu'au climat du pays, je me perſuadai que je me rétablirois auſſitôt que je l'aurois quitté; cette idée conſolante me fit deſirer avec impatience le jour du départ. Il arriva; je n'en tirai point le ſoulagement que j'avois eſpéré. La mer, le mouvement

du vaiſſeau augmentèrent mon mal ; on me ſignifia que je ne pouvois continuer la route ſans danger ; ma foibleſſe m'en aſſuroit à chaque inſtant. Je fus forcé de conſentir à redeſcendre à terre : & l'on me débarqua dans le mois de novembre à la Caye de Saint Louis. (*) Cette néceſſité d'interrompre mon voyage fut la ſource de mes infortunes.

Quelques jours de repos à St. Louis, & les ſoins généreux de M. Deſclau,

---

(*) C'eſt un petit terrein de 4 à 500 pas de long ſur 60 de large, qui n'a préciſément que la hauteur ſuffiſante pour n'être pas couvert d'eau quand la mer eſt haute ; il n'eſt ſéparé de l'Iſle de St. Domingue, que par un canal d'environ 800 pas de large.

un habitant de cette Isle qui m'avoit donné un logement dans sa maison, me rendirent bientôt ma première santé. J'attendois avec une vive impatience l'occasion de retourner en Europe. Il ne s'en présentoit aucune, un long séjour à Saint Louis pouvoit nuire à ma fortune; cette inquiétude se joignoit à l'ennui qui me dévoroit. M. Desclau mon hôte s'en apperçut; la générosité avec laquelle il m'avoit secouru pendant ma maladie, m'avoit inspiré la reconnoissance la plus vive, & la plus tendre amitié; je ne pus lui cacher la cause de mes chagrins; il y prit part & n'oublia rien pour me consoler. Un jour, il vint me trouver & me tint ce discours: j'ai réfléchi sur votre situation; la crainte de rester long-tems sans

emploi eſt la ſeule choſe qui vous afflige ; l'eſpérance d'en trouver eſt le motif qui vous fait ſouhaiter de vous revoir promptement en France ; ſi vous m'en croyez vous renoncerez à ce projet : vous avez quelques fonds, tentez la fortune, vous pourrez les tripler. Je compte me rendre inceſſamment à la Louiſianne avec des marchandiſes dont la vente eſt ſûre ; celles que je me propoſe d'y prendre à mon retour, me produiront un benéfice honnête ; je connois ce commerce, je l'ai fait pluſieurs fois ; venez avec moi ; vous me remercierez un jour du conſeil que je vous donne.

Dans la poſition où je me trouvois ; je n'avois pas de meilleur parti à prendre ; ce diſcours de M. Deſclau lui

étoit dicté par l'amitié. Je ne balançai pas à suivre ses avis ; je m'associai avec lui pour une partie de son fond. Nous fimes les achats nécessaires & il me servit dans cette occasion avec le zèle le plus empressé, & la probité la plus exacte. Nous frètâmes le Brigantin *le Tigre* commandé par M. la Couture. Le chargement se fit avec toute la célérité possible, & nous nous embarquâmes au nombre de seize ; savoir, le Capitaine, sa femme & son fils, son second, neuf matelots, M. Desclau, un négre que j'avois acheté pour me servir, & moi.

Nous appareillâmes de la rade de Saint Louis, le 2 Janvier 1766, faisant route vers le trou Jeremy, petit port au nord de la pointe du Cap Dame-Marie, où

nous reſtâmes vingt-quatre heures. Nous en partîmes pour nous rendre au petit Goave (*); mais cette ſeconde traverſée ne fut pas ſi heureuſe que la première. Nous eſſuyâmes un grain forcé de douze heures, qui nous auroit infailliblement jetté ſur les Cayes-mittes (**), ſi la violence du vent qui céda un peu, ne nous eût permis de

(*) On diſtingue le grand & le petit. Le premier eſt à 4 lieues ſous le vent de Léogane; le ſecond eſt à une lieue du premier. On n'y mouille guères que dans des cas de néceſſité.

(**) Petites Iſles au couchant de l'Iſle Eſpagnole, entre le quartier du nord & celui du ſud. Elles ſont partie des Antilles.

faire usage de la voile pour nous écarter de cette côte. Un peu moins d'entêtement & plus de connoissance de la part de notre Patron auroient pu nous éviter ce danger. Je commençai dès-lors à m'appercevoir qu'il avoit plus de babil que de science. Je prévis que notre voyage ne se termineroit pas sans accident & je me promis bien d'avoir l'œil sur sa manœuvre, pour prévenir, s'il étoit possible, les périls auxquels son ignorance pourroit nous exposer.

Nos affaires nous obligèrent de séjourner pendant trois jours au petit Goave. Nous dirigeames en partant notre route vers la Louisianne. Les vents nous furent presque toûjours contraires. Le 26 Janvier nous apperçû-

mes l'Isle des Pins, (*) que notre Capitaine soutint être le Cap de Saint-Antoine. Je pris la hauteur; je découvris facilement qu'il se trompoit. J'essayai vainement de lui démontrer qu'il étoit dans l'erreur, son opiniatreté ne lui permit pas d'en sortir. Il continua sa route sans précaution, & il nous conduisit dans les brisans. Nous y étions déja enfoncés, lorsque je m'en apperçus pendant la nuit, à la clarté de la lune. Je ne m'amusai pas à lui faire des reproches; il commençoit à sentir qu'il avoit eu tort de ne m'avoir pas cru; &

(*) Elle est au midi de la partie occidentale de Cuba, & en est séparée par un canal d'environ 4 lieues de largeur.

la crainte, faiſant taire ſon amour-propre, le contraignit de l'avouer. Le danger étoit preſſant; je pris la place du Capitaine en ſecond, qui étoit très-mal & hors d'état de nous ſervir. Je fis virer de bord, & je commandai la manœuvre, qui ſeule pouvoit nous ſauver la vie. Le ſuccès y répondit; mais après avoir évité ce péril, nous nous trouvâmes expoſés à une infinité d'autres.

Notre bâtiment fatigué par la mer faiſoit déja de l'eau dans pluſieurs endroits. L'équipage étoit inquiet; il vouloit que je me chargeaſſe de la route; mais je n'avois qu'une connoiſſance théorique de ces côtes où je n'avois jamais été, & je ſavois qu'elle ne peut jamais ſuppléer qu'imparfaitement à la

pratique. Je ſentois d'ailleurs que ce ſeroit faire de la peine au Capitaine. On ne pouvoit lui refuſer le droit de conduire un Navire qui lui appartenoit. Je ne voulus pas lui donner ce déſagrément, & je me contentai d'obſerver attentivement ſa manœuvre, tant pour ma tranquillité que pour celle de tout le monde qui n'avoit plus de confiance qu'en moi.

Nous doublâmes enfin le Cap de Saint-Antoine; (*) de nouveaux coups de vent nous aſſaillirent, & ouvrirent encore des voyes d'eau, que les deux pompes épuiſoient avec peine, quoiqu'on y travaillât ſans relâche. Le vent

(*) Ce Cap forme la pointe occidentale de l'Iſle de Cuba.

ne ceſſoit pas de nous être contraire. Le mauvais tems augmentoit; la mer s'agitoit & nous menaçoit d'une tempête furieuſe; nous n'aurions pu y réſiſter; l'allarme étoit générale ſur notre bâtiment; cette ſituation douloureuſe & terrible ne paroiſſoit pas prête à changer. Dans ces circonſtances funeſtes, le 10 Février, à ſept heures du ſoir, nous rencontrâmes une Frégate Eſpagnole venant de la Havanne, & portant le Gouverneur & l'Etat Major qui alloient prendre poſſeſſion du Miſſiſſipi. Elle nous demanda compagnie, ce que nous accordâmes avec joie; car nous l'aurions priée de nous permettre de la ſuivre, ſi elle ne nous avoit pas prévenus. Rien n'eſt plus conſolant pour des marins, dans le cours d'un

voyage fatiguant & pénible, que de rencontrer quelque Vaiſſeau qui tienne la même route. Ce n'eſt pas qu'ils puiſſent compter en tirer beaucoup de ſecours au milieu d'une tempête, où chacun eſt trop occupé de ſa propre conſervation pour ſonger à celle des autres; mais dans l'attente d'un péril, il ſemble qu'il ſera moindre, lorſque l'on ſait qu'il ſera partagé.

Nous ne conſervâmes pas longtems la compagnie de la Frégate; nous la perdîmes pendant la nuit. Elle faiſoit route à petite voile, nous n'en pouvions porter aucune, & nous étions contraints de tenir à la cape. Le lendemain nous nous trouvâmes ſeuls. Nous découvrîmes une nouvelle voie d'eau, qui redoubla notre conſterna-

tion ; on me consulta sur ce qu'il falloit faire. Je sentis qu'il étoit nécessaire d'alléger promptement le bâtiment : nécessité cruelle pour des Marchands, qui sont obligés de jetter eux-mêmes dans la mer, une partie des biens qu'ils ont acquis avec beaucoup de peines, & sur lesquels ils ont fait des spéculations qui pouvoient les augmenter ; mais dans de pareilles circonstances, la conservation de la vie est le premier intérêt ; on l'écoute lui seul, & l'on oublie tous les autres. Je fis décharger le brigantin de toutes les marchandises de poids. J'établis un puits au grand paneau, avec les barriques de notre cargaison, afin d'essayer si l'on pourroit achever d'épuiser l'eau avec des sceaux, les deux pompes ne suffisant pas. Ces soins

furent inutiles; l'eau nous gagnoit de plus en plus; le travail des Matelots les épuifoit avec de foibles fuccès. Il étoit impoffible de tenir la mer encore longtems; nous prîmes la réfolution de relâcher à la Mobille (*). C'étoit le feul port où le vent nous permettoit de nous rendre ; c'étoit auffi le plus près ; nous étions à quatre ou cinq lieues des Ifles de la Chandeleur. (**)

(*) D'autres écrivent *Maubile.* Les François avoient formé dès le commencement de ce fiécle un établiffement fur les bords de cette rivière, qu'ils viennent de céder à l'Efpagne, avec celui de la nouvelle Orléans.

(**) Situées près de l'embouchure du Miffiffipi.

Nous dirigeâmes donc notre route vers la Mobille; mais le Ciel ne nous permit pas d'y arriver. Le vent qui nous étoit favorable changea au bout de deux heures. Nous fûmes obligés de renoncer à notre projet. Nous fîmes tous nos efforts pour gagner Paſſacole, (*) port plus éloigné que celui de la Mobille; mais cette entrepriſe échoua encore. Les vents toûjours déchainés contre nous, nous contrarièrent de nouveau, & nous retinrent au milieu d'une mer agitée, contre laquelle nous combattions, privés de l'eſpoir de pren-

---

(*) Ou *Penſacola*, baye dans la Floride occupée ſucceſſivement par les François & les Eſpagnols & qui eſt reſtée à ces derniers.

dre port nulle part, & attendant le moment où l'Océan ouvriroit ſes abîmes pour nous engloutir.

J'ai fait pluſieurs voyages dans ma vie; je ne me ſouviens pas d'en avoir fait où j'aie tant ſouffert, & où la fortune m'ait été auſſi contraire. Jamais le ciel & la mer ne ſe ſont réunis avec plus de fureur & de conſtance pour tourmenter de malheureux voyageurs. Nous ſentions enfin qu'il étoit impoſſible de ſauver notre bâtiment & nos effets; la conſervation même de notre vie devenoit difficile; nous nous occupâmes de cet unique ſoin, & nous tentâmes de faire côte aux Apalaches; mais nous ne pûmes parvenir à les gagner. Nous reſtâmes à la merci des flots, entre la vie & la mort, gémiſ-

ſant ſur notre infortune, aſſurés de périr, & faiſant néanmoins des efforts continuels pour ſortir de danger. Tel fut notre état, depuis le 12 Février juſqu'au 16. Le ſoir, à ſept heures, nous nous trouvâmes échoués ſur une chaîne de briſans, à deux lieues de la terre. Les ſecouſſes furent ſi terribles qu'elles ouvrirent l'arriére de notre bâtiment. Nous demeurâmes 30 minutes dans cette ſituation, éprouvant des allarmes inexprimables. La violence & la force des lames, nous jettèrent au bout d'une demi heure, hors de ces briſans; nous nous retrouvâmes à flot, ſans gouvernail, combattus par l'eau qui nous environnoit, & par celle qui entroit dans notre vaiſſeau, & qui augmentoit à chaque inſtant.

Le peu d'efpoir qui nous avoit encore foutenus jufqu'alors, s'évanouit tout-à-fait. Notre bâtiment retentit des cris lamentables des matelots, qui fe faifoient leurs adieux, fe préparoient à la mort, imploroient la miféricorde du ciel, lui adreffoient leurs prières, & les interrompoient pour faire des vœux, malgré l'affreufe certitude où ils étoient de ne pouvoir jamais les accomplir. Quel fpectacle, mon ami! il faut en avoir été le témoin, pour s'en former une idée, & celle que je vous trace eft bien imparfaite & bien audeffous de la réalité.

Je partageois les terreurs de l'équipage. Si mon défefpoir éclatoit moins, il étoit égal au fien. L'excès du malheur, l'affurance qu'il étoit inévitable,

me rendirent un reſte de fermeté ; je me ſoumis au ſort qui m'attendoit, & qu'il n'étoit pas en mon pouvoir de changer ; j'abandonnai ma vie à l'être qui me l'avoit donnée, & je conſervai aſſez de courage pour enviſager de ſang froid le moment fatal, & pour m'occuper des moyens qui pouvoient le retarder.

Ma tranquillité apparente en impoſa à l'équipage. Je lui inſpirai dans ce moment affreux une eſpèce de confiance qui le rendit docile à mes ordres. Le vent nous pouſſoit vers la terre : je fis gouverner avec les bras & les écoutes de mizaines ; & par un bonheur inoui, & auquel nous ne devions pas nous attendre, nous arrivâmes le même ſoir à neuf heures, à l'Eſt de

l'Isle des chiens, (*) & nous y fimes côte à une portée de fusil de la terre. L'agitation de la mer ne nous permettoit pas de la gagner; nous songeâmes à couper nos mats pour faire un radeau qui put nous y conduire. Pendant que nous nous occupions de cet ouvrage, la violence du vent, la force des vagues jettèrent notre brigantin sur le côté de Bas-bord, ce mouvement imprévu faillit à nous être funeste; nous devions

tous

(*) Cette Isle, qui ne se trouve pas marquée sur la plûpart des Cartes, est située à l'Est de la baye de Pensacola, à l'Ouest de celle des Apalaches. Elle est à peu de distance de la terre ferme.

tous périr & tomber dans la mer; nous échapâmes à ce péril, & quelques-uns des matelots que la secousse y avoit précipités, eurent le bonheur de regagner le bâtiment, & de pouvoir profiter des secours que nous leur donnâmes pour y remonter.

La lune, qui jusqu'à ce moment nous avoit prêté une foible clarté, que les nuages interceptoient souvent, se cacha tout-à-coup. Privés de sa lumière favorable ; il nous fut impossible de penser à nous rendre à terre ; il fallut nous résoudre à passer la nuit sur le côté de notre bâtiment. Que cette nuit nous parut longue ! Nous étions exposés à une pluie affreuse ; on eut dit que le ciel se fondoit en eau ; les vagues qui s'élevoient à chaque minute, cou-

vroient notre navire & se brisoient sur nous, le tonnerre grondoit de toutes parts, les éclairs qui brilloient par intervalles, ne nous faisoient découvrir dans un horison immense, qu'une mer furieuse & prête à nous engloutir; les ténèbres qui leur succédoient étoient plus terribles encore.

Attachés au côté de notre bâtiment, cramponnés, pour ainsi dire, à tout ce que nous avions pu saisir, mouillés par la pluie, transis de froid, fatigués des efforts que nous faisions pour résister à l'impétuosité des flots qui nous auroient entraînés avec eux, nous vîmes renaître le jour; il éclaira les dangers que nous avions courus, & ceux que nous courions encore; ce spectacle nous parut encore plus effrayant. Nous

apperceviоns la terre à peu de diſtance, & nous ne pouvions nous y rendre. L'agitation de la mer épouvantoit les plus intrépides nageurs. Les ondes rouloient avec une fureur dont on a peu vu d'exemples; le malheureux qui s'y ſeroit expoſé, eût couru le riſque d'être emporté en pleine mer, ou d'être écraſé contre le navire ou contre la terre. Le déſeſpoir s'empara de nos matelots à cet aſpect; leurs cris plaintifs & lugubres redoublèrent; le ſifflement des vents, le bruit du tonnerre, celui qu'excitoit l'océan n'étouffoient point leurs plaintes, & en s'y mêlant ils en augmentoient l'horreur.

Pluſieurs heures s'écoulèrent ſans apporter aucun changement à notre

état. Un matelot (*) qui depuis le jour n'avoit cessé de verser des larmes, & qui s'étoit montré plus foible que ses compagnons, les séche tout-à-coup, garde un profond silence pendant quelques minutes, se léve enfin avec une agitation extraordinaire. Qu'attendons-nous, s'écria-t-il avec la fermeté du désespoir ? La mort nous environne de tous côtés; elle ne tardera pas à fondre sur nous. Volons au devant d'elle: hâtons ses coups lents à nous frapper; c'est dans les flots que nous devons la trouver; peut-être que si nous la cherchons elle nous fuira. La terre est devant nous; il n'est pas impossible d'y arriver . . je vais le tenter. Si je ne réussis point,

(*) Ce matelot étoit Hollandois.

j'avance la fin de mes jours de quelques heures, & je diminue la durée de mes malheurs.

A ces mots il ſe plonge dans la mer. Pluſieurs animés par ſon exemple veulent le ſuivre; je les arrète avec peine; je leur montre leur camarade roulé par les flots, ſe débattant inutilement contr'eux, entraîné vers le rivage qu'il touche déja, remporté par la mer, diſparoiſſant quelques minutes, & ne reparoiſſant que pour être vû écraſé contre un rocher. Ce tableau cruel les fit frémir, & leur ôta l'envie de l'imiter.

La plus grande partie du jour s'étoit écoulée, il étoit cinq heures du ſoir; nous ſongions avec terreur à la nuit que nous avions déja paſſée, nous frémiſſions d'avance de celle qui alloit la

ſuivre. Les mats & les haubans que nous avions coupés la veille avoient été emportés par les vagues ; l'eſpoir de nous ſauver dans un radeau s'étoit évanoui ; nous avions un mauvais canot, mais hors d'état de faire le court trajet du navire jusqu'à terre ; nous l'avions examiné à différentes repriſes, & chaque fois, nous avions renoncé à nous en ſervir. Trois matelots plus courageux ou plus déſeſpérés oſèrent s'embarquer ſur cette frèle machine. Ils y deſcendirent, ſans avertir perſonne de leur deſſein ; nous ne nous en apperçûmes que lorſqu'ils furent éloignés ; nous les regardâmes comme des hommes perdus ; nous fûmes témoins de leurs efforts, des peines qu'ils ſe donnèrent & des riſques qu'ils coururent à chaque

inſtant d'être ſubmergés, ils réuſſirent cependant contre notre attente & abordérent au rivage; nous enviâmes leur félicité; tous regrettèrent de n'avoir pas eu la même hardieſſe; chacun ſe plaignit de n'avoir pas été prévenu de leur projet. Si l'aſpect d'un heureux a jamais été terrible aux yeux d'un infortuné, ce fut dans cette occaſion. Les ſignes qu'ils nous faiſoient, leurs démonſtrations de joie étoient autant de coups de poignard pour nous; leur bonheur ſembloit ajouter à notre infortune. Ce que je vous dis ici eſt ſans doute horrible & révolte l'humanité; mais ce ſentiment affreux n'en eſt pas moins dans la nature. Il ne lui fait pas honneur, je l'avoue; mais il eſt vrai: que ceux qui le condamneront, ne nous

regardent pas pour cela comme des monſtres; qu'ils ſe mettent d'abord à notre place, & qu'ils nous jugent.

La nuit nous déroba bientôt la vue de nos compagnons, qui s'étoient ſauvés. Contraints de reſter encore ſur notre bâtiment, nous comparions leur ſituation à la nôtre qui nous paroiſſoit plus mauvaiſe; nos ſouffrances sembloient augmenter parce qu'ils ne les partageoient pas. Cette nuit fut auſſi terrible que la première; la fatigue fut la même, & l'épuiſement où nous étions de la veille, nous laiſſoit à peine la force de la ſupporter.

Depuis que notre navire étoit ſur le côté, nous n'avions pas pu pénétrer dans l'intérieur. Nous n'avions pas oſé y faire des ouvertures, dans la crainte

d'ouvrir de nouveaux paſſages à l'eau, qui en le rempliſſant l'auroit eu bientôt briſé, & nous auroit privés du ſeul aſyle où nous puſſions nous repoſer. Nous étions en conſéquence ſans proviſions, nous n'avions pas le pouvoir de nous en procurer, & nous avions paſſé tout ce tems ſans boire & ſans manger.

Le Ciel ſembloit avoir pris plaiſir à raſſembler ſur nous toutes les infortunes. Nos corps fatigués demandoient envain du repos & des alimens pour réparer leurs forces; l'un & l'autre leur étoient refuſés; jamais nous n'avions vu la mort dans un appareil plus affreux; notre brigantin échoué, étoit retenu dans la terre par de gros rochers; les vagues lui donnoient des ſecouſſes épouvantables, qui l'ébranloient

& menaçoient à chaque inſtant de le rompre & de nous enſevelir; heureuſement pour nous il tint bon.

Le lendemain 18 février, nous revîmes le jour dont nous avions déſeſpéré de jouir encore. La mort qui nous eût délivrés de nos ſouffrances eût été ſans doute un bienfait; mais l'amour de la vie eſt le ſentiment le plus puiſſant ſur le cœur de l'homme; il le conſerve juſqu'au dernier inſtant. Les tourmens qu'il éprouve peuvent l'affoiblir; il eſt rare qu'ils l'éteignent entiérement. Notre premier mouvement en nous voyant encore ſur le côté du brigantin, fut de remercier le Ciel de nous avoir conſervés juſqu'à ce moment, & d'élever vers lui nos mains ſuppliantes pour le conjurer d'achever ſon ouvrage, &

de mettre le comble à ſon bienfait en nous facilitant les moyens de nous rendre à terre.

Jamais priére ne fut plus ardente ; le ciel touché parut l'exaucer ; le vent ſe calma un peu, l'agitation furieuſe de la mer diminua, & nous offrit un ſpectacle terrible encore à la vérité, mais beaucoup moins que les jours précédens. Un de nos matelots, excellent nageur, après avoir examiné quelque tems le chemin qu'il y avoit à faire pour atteindre la terre, ſe détermina à riſquer le paſſage. J'irai, nous dit-il, rejoindre mes compagnons ; nous eſſayerons de calfater & de cintrer le canot ; peut-être parviendrons nous à le mettre en état de faire quelques voyages à bord pour vous ſauver à tous la vie. Il n'y a plus

que cette ressource à tenter; nous ne devons pas différer; nos forces s'affoiblissent à chaque instant; n'attendons pas qu'elles soient absolument éteintes; employons le peu de vigueur qui nous reste encore, à nous tirer de cet horrible état.

Nous applaudîmes à son discours; nous l'encourageâmes du mieux qu'il nous fut possible à l'éxécution de ce dessein, le seul qui put nous être utile; nous lui donnâmes des mouchoirs, & dix brasses de ligne qui pouvoient servir à calfater le canot; il s'en chargea & se jetta dans la mer. Nous le vîmes plusieurs fois sur le point de périr; nos yeux inquiets s'attachoient à tous ses mouvemens; nous le regardions comme notre unique ressource, notre unique

ſauveur ; nous partagions les riſques qu'il couroit ; notre ſort dépendoit du ſien ; nous l'encouragions du geſte & de la voix : nous travaillions, pour ainſi dire, avec lui ; nous ſouffrions lorſqu'il avoit de la peine à ſurmonter les obſtacles que lui préſentoient les flots ; notre imagination, nos deſirs ardens nous mettoient à ſa place ; nous éprouvions ce qu'il éprouvoit ; nous triomphions des vagues, nous cédions à leur fureur, nous nous fatiguions autant que lui ; nous demandions au ciel de le ſecourir ; ſon ſalut devoit faire le nôtre ; enfin après avoir paſſé cent fois alternativement de la crainte à l'eſpérance, nous le vîmes gagner le rivage avec des efforts infinis. Nous tombâmes auſſitôt à genoux pour en remer-

cier le ciel; un rayon de joie se répandit dans nos ames & les fortifia.

Il étoit alors sept heures du matin; nous attendîmes avec impatience le moment où l'on viendroit nous chercher; nous restions continuellement tournés vers la terre; nos yeux avides s'y élançoient; ils regardoient nos quatre Matelots occupés autour du Canot; ils ne perdoient aucuns de leurs mouvemens autant que l'éloignement le leur permettoit. Cette attention vive & soutenue sembloit adoucir notre impatience & nous faire trouver moins long le tems de l'attente. Nous hâtions leur travail par nos vœux; il avançoit cependant avec lenteur; & nous frémissions quelquefois qu'il ne fût inutile; il fut fini à trois heures après midi; nous vîmes

lancer le canot à l'eau ; il s'approcha de notre bâtiment. Comment peindre la joie de l'équipage à cette vue ! Elle éclattoit par des cris, par des larmes délicieuſes, chacun embraſſoit ſon compagnon, & le félicitoit de cette faveur du ciel.

Cet attendriſſement, cette ſenſibilité mutuelle, ne durèrent pas. Tout changea lorſqu'il fut queſtion de s'embarquer ; le canot étoit petit : il ne pouvoit contenir qu'une partie de notre monde ; tous ne pouvoient y entrer ſans le ſurcharger ; chacun le ſentoit, mais aucun ne vouloit reſter pour un ſecond voyage ; la crainte de quelque accident qui put l'empêcher de revenir, celle de reſter encore expoſé ſur le Brigantin, portoient tous les matelots à demander à

paſſer les premiers. Ceux qui avoient amené le canot, me conjurèrent d'en profiter ſur le champ, en me diſant qu'ils n'eſpéroient pas qu'il fut en état de venir deux fois. Ces mots entendus de tout le monde, excitèrent de nouveaux gémiſſemens & rendirent les ſollicitations plus preſſantes. Je pris auſſitôt mon parti; j'élevai la voix & j'impoſai ſilence à tous. Vos clameurs, vos inquiétudes, leur dis-je, ſont inutiles, & ne ſervent qu'à ſuſpendre notre ſalut. Vous périſſez tous, ſi vous perſiſtez à vouloir être tranſportez tous à la fois. Ecoutez la raiſon: ſoumettez vous à ce qu'elle dicte, & eſpérez. Nous courons tous les mêmes riſques; les préférences feroient odieuſes dans une occaſion telle que celle-ci; le malheur

nous

nous rend tous égaux. Que le ſort choiſiſſe ceux qui doivent partir les premiers; ſoumettez-vous à ſa déciſion; & pour montrer à ceux d'entre vous qu'il ne favoriſera pas, que ce n'eſt point une raiſon de perdre l'eſpérance, je reſterai avec eux, & je ne quitterai le Brigantin que le dernier.

Cette réſolution les étonna & les mit d'accord. Un matelot avoit par haſard des cartes dans ſa poche; ce fut avec ce jeu que nous fîmes parler le ſort. De onze que nous étions encore, quatre s'embarquèrent avec les quatre matelots qui avoient amené le canot. Ils arrivèrent heureuſement à terre, & l'on revint chercher les autres. Pendant ce tems j'avois remarqué que la violence de l'eau avoit détaché en par-

tiè l'arcaſſe (*) de notre bâtiment; à l'aide de M. Deſclau & de mon négre, je parvins à l'en ſéparer tout-à-fait; ce débris me parut propre à ſuppléer au canot pour me conduire à terre; M. Deſclau à qui j'en parlai, en jugea comme moi; nous y deſcendimes avec mon négre, lorſque tout le monde fut embarqué; nous ſuivîmes le canot, & nous abordâmes preſque en même tems.

Avec quelle joie ne nous vîmes-nous pas ſur la terre! Quelles graces ne rendîmes-nous pas au ciel! Quelle douceur nous éprouvâmes à repoſer nos corps ſur un plancher ſolide, ſans

---

(*) C'eſt un terme de marine, qui déſigne toute la partie extérieure de la poupe d'un Vaiſſeau.

crainte de le voir manquer ſous nous!
Des huitres que nous trouvâmes ſur le bord d'une riviére dont l'embouchure n'étoit pas éloignée, nous fournirent un repas délicieux. La privation de nourriture que nous avions ſoufferte depuis le 16, donna à celle-ci l'aſſaiſonnement le plus agréable. Nous jouîmes de notre ſituation préſente; nous paſſâmes une nuit paiſible dans un ſommeil profond qui répara nos forces, & qui ne fut point troublé par les inquiétudes de l'avenir. Le lendemain nous nous éveillâmes avec la même ſatisfaction; mais elle ne fut pas de longue durée.

Notre Capitaine en ſecond étoit tombé malade quelques jours après notre départ. La fatigue du voyage, le mouve-

ment du vaiſſeau, les allarmes perpétuelles dans leſquelles nous étions, avoient aggravé ſon mal; à peine avoit-il eu la force de quitter ſon lit, lorſque nous avions échouté, & je ſuis encore étonné qu'il ait eu celle de gagner le côté du navire, lorſque les flots l'avoient couché. Le tems que nous paſſâmes dans cette ſituation, acheva de l'épuiſer; lorſqu'il fut queſtion d'entrer dans le canot, il fut le premier nommé par le ſort, & il y deſcendit ſans ſecours. La nature ſembloit s'être ranimée en lui, mais c'étoit un effort dangereux que la crainte lui avoit fait faire, & qui raſſemblant toutes ſes forces pour un moment, les épuiſa. Il fut le ſeul de l'équipage qui paſſa une mauvaiſe nuit à terre; il eut la conſtance de

ſouffrir ſans ſe plaindre ; il ne voulut point nous réveiller. Lorſque le jour nous eut arraché des bras du ſommeil, j'allai le voir ; je le trouvai dans la plus grande foibleſſe ; j'appellai pour le ſecourir ; tout le monde ſe raſſembla ; mais que pouvions-nous ? Ma dernière heure eſt venue, nous dit-il ; je remercie le ciel de m'avoir conſervé juſqu'au moment où je vous vois tous ſauvés. Cette inquiétude ne me ſuit point au tombeau ; ô mes chers compagnons, puiſſiez-vous profiter des faveurs que le ciel vous accorde ! Vous n'êtes peut-être pas encore à la fin de vos peines ; j'aime à me perſuader que vous avez paſſé les plus graves ; je n'en partagerai plus avec vous ; priez pour moi . . . je meurs.

Il perdit connoiſſance à ces mots, & un inſtant après, il rendit le dernier ſoupir. Sa perte nous arracha des larmes, & ſuſpendit notre joie; elle nous fit faire des réflexions. Nous étions dans un lieu déſert; la terre ferme n'étoit pas éloignée; mais comment nous y tranſporter? Nous nous empreſſâmes de rendre les derniers devoirs à notre ſecond Capitaine (*). Nous l'enſevelîmes dans ſes habits, & nous creuſâmes ſa foſſe dans le ſable. Après avoir terminé cette pieuſe & lugubre cérémonie, nous nous promenâmes ſur le bord de la mer; nous y trouvâmes nos malles, pluſieurs bariques de taffia, & quantité de balots de marchandiſes que

(*) Il ſe nommoit Dutronche.

la mer y avoit jettés, & qui devoient y être arrivés avant nous. Ces effets, à la réſerve du taffia, étoient alors d'une bien foible valeur à nos yeux. Nous aurions préféré un peu de biſcuit, des armes à feu pour nous défendre, pour nous procurer du gibier, & ſurtout du feu dont nous manquions, & qui auroit ſéché nos habits & nos membres tranſis par le froid & l'humidité. Ce dernier beſoin étoit celui qui ſe faiſoit ſentir avec le plus de violence. Notre imagination ſe tournant toute entière de ce côté, ne s'exerçoit que ſur les moyens de la ſatisfaire. Nous eſſayâmes envain la méthode des ſauvages, en frottant deux morceaux de bois l'un contre l'autre; notre maladreſſe ne nous permit pas d'en venir à bout.

Nous renoncions enfin à l'espoir de faire du feu, lorsque je remarquai que la mer s'étoit presqu'entièrement calmée; je résolus de faire un voyage à bord à l'aide du canot. Si par hazard il venoit à me manquer, le trajet n'étoit pas long, je savois nager, & les flots, considérablement abaissés ne m'exposoient pas à un grand danger. Je tâchai d'engager un ou deux matelots, très bons nageurs à m'accompagner. Ils frémirent à ma seule proposition; ils se ressouvenoient de ce qu'ils avoient souffert sur le côté du Brigantin; ils trembloient de s'y revoir encore sans espérance de revenir, si la mer recommençoit à s'agiter. Je ne jugeai pas à propos d'insister; je n'aurois rien gagné peut-être; & s'ils s'étoient déter-

minés à me ſuivre, toûjours en proie à leurs craintes, tremblans à la moindre vague qu'ils auroient vu s'élever, ils ne m'auroient été d'aucun ſecours, & n'auroient fait que me nuire & que m'embarraſſer dans mon entrepriſe. L'idée ſeule de notre navire effrayoit tout le monde. On eſſaya de me détourner de mon projet; je plaignis cette terreur panique, & je courus m'embarquer avec précipitation, ſans vouloir rien entendre, de peur que tous les avis réunis ne me rendiſſent auſſi foible; car j'ai remarqué dans pluſieurs occaſions où je me ſuis trouvé, combien l'exemple de pluſieurs peut influer ſur un ſeul. Un brave ſoldat devient puſillanime avec des lâches, comme un lâche prend ſouvent le courage de ceux qui l'entourent.

J'arrivai heureusement au Brigantin; la mer en s'abaissant, avoit laissé une partie de l'entrée libre; j'y amarrai mon canot, & je passai dedans, non sans peine. Il y avoit beaucoup d'eau, j'en eus quelquefois jusqu'à la poitrine. Je ne trouvai pas facilement ce que je cherchois; tout avoit été bouleversé. Par un hazard dont je me félicitai, je rencontrai sous ma main un petit barril, qui contenoit environ vingt-cinq livres de poudre à tirer. Il étoit placé dans un endroit où l'eau n'étoit pas montée; le barril d'ailleurs en auroit été difficilement pénétré; c'étoit une outre autrefois employée à mettre de l'eau-de vie, qui étoit bien conditionnée, & dans laquelle M. la Couture avoit mis sa poudre. Je pris avec cela

ſix fuſils, pluſieurs mouchoirs de pa-riaca, des couvertures de laine, & un ſac qui pouvoit contenir trente-cinq à quarante livres de biſcuit. Je trouvai encore deux haches & c'eſt tout ce que je pus tirer.

Je revins dans l'Iſle avec ma petite cargaiſon ; elle y fut reçue avec une joie générale. Je fis ramaſſer un gros tas de bois ſec, dont on trouvoit une grande quantité ſur la côte & j'allumai un grand feu. Ce fut une douceur in-croyable pour toute notre petite troupe. Nous nous occupâmes à ſécher nos ha-bits, les couvertures que j'avois appor-tées, & quelques-unes des hardes que nous avions trouvées dans nos malles. J'ordonnai enſuite à quelques matelots de prendre de l'eau de la rivière pour

paſſer notre biſcuit que la mer avoit preſque entièrement gâté. Cette eau étoit plus ſalée que douce ; mais elle n'étoit point amère ; nous la corrigions avec du taffia, & nous nous en contentions, parce que nous n'imaginions pas que cette Iſle en fournît d'autre (*).

Pendant que quelques-uns s'occupoient à paſſer notre biſcuit, & à l'étendre enſuite pour le faire ſécher, d'autres nettoyoient les ſix fuſils, & les mettoient en état de ſervir. Ils furent

(*) Nous nous trompions. L'Iſle des Chiens eſt arroſée par un grand nombre de rivières ; mais nous ne le ſavions pas, & nous nous écartions peu de la côte où nous avions abordé.

bientôt prêts ; j'avois dans ma malle quelques livres de plomb en grains : j'en donnai avec de la poudre à nos deux plus adroits tireurs. Ils chassèrent, & nous apportèrent au bout d'une heure cinq ou six piéces de gibier, car il est très abondant sur cette côte. Nous le fimes cuire, & il nous fournit un excellent souper le soir même. Nous passâmes ensuite la nuit auprès de notre feu, enveloppés dans nos couvertures qui étoient séches; nous étions chaudement, & les autres commodités nous eussent paru peu de chose en comparaison de celle-là.

Le lendemain 20 février, nous réfléchimes sur ce que nous avions à faire. Le passage du mal-être a un être meilleur, nos occupations de la veille ne

nous avoient pas permis de ſonger à l'avenir. Nous nous étions eſtimés heureux depuis que nous avions échappé au naufrage ; nous ceſſâmes de l'être en penſant à ce que nous allions devenir. Nous étions dans un lieu déſert ; il n'y avoit aucun chemin frayé pour nous conduire à quelque endroit habité ; il falloit traverſer des rivières extrémement larges, des bois épais & inacceſſibles, dans leſquels on riſque de s'égarer à chaque pas. Les bêtes féroces étoient à craindre ; la rencontre des ſauvages n'étoit pas moins dangereuſe ; nous ignorions s'il n'y en avoit pas actuellement dans notre Iſle ; nous ſavions que ceux qui habitent la côte des Appalâches, abandonnent leurs villages pendant l'hiver, ſe rendent dans

les Isles voisines où ils chassent jusqu'au mois d'avril, qu'ils retournent sur la terre ferme, avec les dépouilles des animaux qu'ils ont tués, & vont les troquer avec les Européens, contre les armes, la poudre & l'eau-de-vie dont ils ont besoin. Il se pouvoit faire que nous fussions surpris par un parti considérable de ces sauvages, au moment où nous nous y attendrions le moins; & qu'ils nous arrachassent la vie pour s'approprier les misérables effets qui nous restoient encore. Nous craignîmes aussi que les barriques de taffia qui étoient sur la côte ne tombassent entre leurs mains; ces barbares qui aiment cette liqueur auroient pû s'enivrer, nous rencontrer dans cet état où il est impossible de leur faire entendre raison,

& nous maſſacrer ſans pitié. Nous ne balançâmes pas à prévenir ce péril en défonçant toutes ces bariques ; nous n'en conſervâmes que trois, que nous cachâmes dans un bois ; & que pour plus grande ſureté nous enterrâmes dans le ſable.

Nous demeurâmes ce jour entier & le ſuivant dans les inquiétudes que ne pouvoient manquer de nous inſpirer ces réflexions. Nous tremblions à chaque inſtant d'être attaqués par les ſauvages ; nous n'oſions plus nous écarter les uns des autres. Le jour & la nuit, nous veillions alternativement, regardant de tous côtés, dans la crainte d'être ſurpris. Quelques uns qui ſe défioient de la vigilance de celui qui faiſoit ſentinelle, interrompoient leur re-

pos

pos pour veiller en même tems. Je n'ai jamais vu raſſemblés ſur un ſi petit nombre d'hommes tant de malheurs & tant de timidité.

Le 22 février au matin, preſque toute notre troupe fatiguée de la veille de la nuit s'étoit enfin laiſſé ſurprendre au ſommeil; tout-à-coup deux matelots que la crainte tenoit encore les yeux ouverts, s'écrient d'un ton lamentable: *Alertes! voici des Sauvages, nous ſommes perdus.* Tous ſe levent à ce mot, & ſans ſonger à prendre d'autres informations, ſe préparent à fuir. Je réuſſis enfin à les arrêter; je les force à regarder ces Sauvages qu'on nous annonçoit. Ils étoient au nombre de cinq, deux hommes & trois femmes, tous armés d'un fuſil & d'un caſſe-tête.

Que craignez-vous, leur dis-je? Cette troupe eſt-elle ſi redoutable? N'eſt-elle pas inférieure à la nôtre? Nous ſommes en état de leur faire la loi, s'ils ne viennent pas avec des intentions pacifiques. Attendons-les; ils peuvent nous ſervir, & nous aider à ſortir de ce lieu.

Mes compagnons rougirent de leur terreur. Ils s'aſſirent tranquillement auprès de leur feu; les ſauvages arrivèrent. Nous les reçûmes avec de grandes demonſtrations d'amitié; ils y répondirent par de pareilles; nous leur fimes préſent de quelques unes de nos hardes & de quelques taſſes de taffia qu'ils burent avec plaiſir. Celui qui étoit à leur tête parloit un peu eſpagnol; un de nos matelots qui entendoit cette

langue, lia converſation avec lui & nous ſervit d'interprête.

Nous apprimes du ſauvage, qu'il s'appelloit Antonio, & qu'il étoit de St. Marc des Appalaches. Il étoit venu hiverner dans une iſle éloignée de trois lieues de celle où nous étions. Quelques débris de notre naufrage, que la mer avoit entraînés ſur la côte où il s'étoit établi, l'avoient engagé à venir dans l'Iſle aux chiens. Il avoit avec lui ſa famille compoſée de ſa mère, de ſa femme, de ſa ſœur & de ſon neveu. Nous lui demandâmes s'il vouloit nous conduire à St. Marc des Appalaches, en l'aſſurant qu'il ſeroit content de nous. Il ſe retira à l'écart à cette propoſition: il parla pendant près d'une heure avec ſa famille; nous remarquâ-

mes que durant ce tems, il porta souvent les yeux sur nos armes, sur nos malles, nos couvertures & nos autres effets. Nous ne savions que penser de cette conférence; nous conçûmes quelques soupçons contre lui; mais l'air ouvert avec lequel il nous revint trouver, & l'offre qu'il nous fit de venir nous prendre incessamment, les dissipa. Il nous dit que nous n'étions qu'à dix lieues de St. Marc des Appalaches & il nous trompoit, car il y en avoit vingt-six; mais nous l'ignorions. Peut-être que si nous eussions été plus instruits, ce petit défaut de bonne foi nous auroit fait tenir sur nos gardes.

Antonio repartit avec nos présens. Trois de nos matelots ne firent point de difficultés de s'en aller avec lui; il

promit de revenir le lendemain avec sa pirogue. Il tint effectivement parole; nous le vimes le 25; il nous apporta une outarde & la moitié d'un chevreuil. Comme il étoit arrivé tard, nous ne nous embarquâmes point ce jour-là. Le 24, nous chargeâmes une partie de nos effets, & nous partîmes au nombre de six, parce que sa pirogue n'en pouvoit contenir davantage. Ceux qui restèrent derrière nous, exigérent que je m'en allasse le premier, bien assurés, disoient-ils, que je ne les oublierois pas, & que si le sauvage refusoit de les venir prendre, je sçaurois l'y forcer.

Antonio, nous débarqua dans l'autre Isle, où nous trouvâmes nos trois compagnons, qui l'avant-veille avoient pris les devants. Je n'eus rien de plus

preſſé, à mon arrivée, que de répondre de la confiance qu'avoient en moi les cinq matelots que nous avions laiſſés dans l'Iſle aux chiens. Je conjurai notre hôte de les amèner avec le reſte de nos effets; mais je ne pus le déterminer à entreprendre tout de ſuite ce voyage. Il vouloit, diſoit-il, nous conduire auparavant en terre ferme; je n'y conſentis point; ſon opiniâtreté me devint ſuſpecte, & je le forcai de céder à la mienne. Après deux jours entiers de ſollicitations, j'obtins qu'il ſe mit en route, & le 28 février nous nous trouvâmes tous réunis. Ce fut une conſolation pour nous. Dès que nous n'étions pas enſemble, il ſembloit qu'il nous manquoit quelque choſe. Nous nous regardions comme des frères; nous

nous prêtions mutuellement des ſecours & de l'appui. La diſtinction des états avoit diſparu ; le Capitaine & le matelot étoient amis & égaux. Rien de plus tendre que les liaiſons formées par le malheur ! Nous étions quatorze, nous ne formions qu'une famille.

Dès que tout notre monde fut raſſemblé, je ſommai le ſauvage de tenir ſa promeſſe, & de nous conduire enfin en terre ferme. Mais l'ardeur qu'il avoit d'abord montrée, s'étoit beaucoup rallentie. Il nous fuyoit pour éviter nos ſollicitations. Tout le jour il alloit chaſſer avec ſa famille, & le ſoir il ne paroiſſoit point dans ſa cabanne qu'il nous avoit abandonnée & que nous habitions. Nous ne ſavions que penſer de ſa conduite. Que vouloit-il faire de

nous? Epioit-il le moment de s'emparer de nos effets & de nous quitter? Ce ſoupçon nous excita à la vigilance, & nous la fimes ſi exacte qu'il lui fut impoſſible de nous voler. Quelques-uns de nos compagnons las de ſes délais, propoſérent un parti violent, mais qui nous auroit épargné peut-être bien des malheurs: c'étoit de tuer les cinq ſauvages & de nous emparer de leur pirogue, pour tenter d'arriver aux Appalaches. Je les détournai de ce deſſein, dont les conſéquences me parurent très-dangereuſes. Il étoit à craindre que les ſauvages de leur nation ne fuſſent inſtruits de leur mort, & ne vouluſſent la venger. Aucun de nous ne connoiſſoit ces iſles & ces mers. Comment aurions-nous trouvé la terre ferme? Le

hazard ſeul pouvoit nous y conduire ; mais eſt-il prudent de s'embarquer ſans autre eſpérance que celle qui eſt fondée ſur le hazard ?

Nous demeurâmes cinq jours dans cette iſle, vivant de notre pèche & de notre chaſſe, économiſant notre biſcuit dans la crainte de le voir manquer, & nous bornant à une once par jour. Enfin à force de chercher Antonio, nous le rencontrâmes, nous parvinmes à le gagner par nos prières & par quelques préſens ; il conſentit à nous mener. Notre troupe ſe diviſa encore, & le 5 Mars nous chargeâmes dans la pirogue la meilleure partie de nos effets. Nous nous y embarquâmes au nombre de ſix : ſavoir, M. la Couture, ſa femme, ſon fils âgé de quinze ans, & qui par un

prodige inconcevable, avoit réſiſté, ainſi que ſa mére, à toutes nos traverſes, M. Deſclau & moi. J'emmenai auſſi mon négre qui faiſoit le ſixiéme. Antonio & ſa femme vinrent avec nous; les trois autres ſauvages reſtèrent avec nos huit matelots dont nous ne nous ſéparâmes pas ſans verſer bien des larmes. Nous éprouvâmes les uns & les autres un ſerrement de cœur, un faiſiſſement qui ſembloit nous annoncer que nous nous faiſions nos derniers adieux, & que nous ne nous verrions plus.

Ce voyage ſi ardemment déſiré, obtenu avec tant de peine, devoit nous être plus funeſte que celui où nous avions fait naufrage. Nous avions déjà eſſuyé bien des infortunes; de nouvel-

les nous attendoient. C'eſt ici, mon ami, que j'ai eu le plus beſoin de ma fermeté, & qu'elle m'a abandonné pluſieurs fois. Vous trouverez, dans ce que je vais vous raconter, des malheurs extraordinaires, & ces événemens horribles que je vous ai annoncés, & dont le ſouvenir ſeul me fait frémir encore.

Antonio nous avoit aſſuré que notre voyage ne dureroit pas plus de deux jours. Nous avions fait nos proviſions en conſéquence. La crainte des événemens nous avoit cependant fait prendre des vivres pour quatre jours. Ils conſiſtoient en 6 à 7 livres de biſcuit, & pluſieurs quartiers d'ours & de chevreuil boucannés. Cette précaution étoit raiſonnable; mais elle ne fut pas

ſuffiſante. Notre route devoit être plus longue, & nous nous en apperçûmes dès le premier jour. Antonio s'arrèta après trois lieues & nous deſcendit dans une Iſle, où il nous força de demeurer jusqu'au lendemain, que nous ne fimes pas un chemin plus conſidérable. Je remarquai qu'au lieu de paſſer le long de la grande terre, il s'amuſoit à nous promener d'iſles en iſles (*). Cela me

---

(*) Ces iſles ne me ſont pas bien connues. Lorſqu'on les voit de la pleine mer, on diroit qu'elles ſont partie de la terre ferme; mais elles en ſont ſéparées par un canal d'environ deux lieues. Je ſuis deſcendu ſur quatre de ces iſles; elles ſont fort baſſes & fort ſablonneuſes.

donna des inquiétudes, & augmenta la défiance que ſa conduite m'inſpiroit. Six jours s'écoulèrent dans ces petites traverſées. Nos proviſions étoient épuiſées. Nous n'avions plus d'autre nourriture que les huitres que nous rencontrions ſur le rivage, & quelque peu de gibier que le ſauvage nous donnoit quelquefois.

Les jours ſuivans ne changèrent rien à la manière dont Antonio nous faiſoit voyager. Nous partions à huit ou dix heures du matin, il nous contraignoit de nous arrêter à midi juſqu'au lendemain; ſouvent nous faiſions nos haltes dans des lieux déſagréables, où nous ne trouvions rien à manger, & où l'eau nous manquoit auſſi.

Il y avoit ſept jours que nous étions en route. La terre ferme, cet objet de tous nos déſirs, le but de notre voyage, ne paroiſſoit point. Nous étions accablés de fatigue, épuiſés par la mauvaiſe nourriture que nous prenions en très petite quantité. Nous étions déjà ſans force & preſque incapables de pouvoir ramer. Cet état cruel fit ſur moi une impreſſion qu'il n'avoit pas encore fait. L'habitude du malheur échauffa mon ſang, aigrit mon caractère; je ne vis dans Antonio qu'un ſcélérat adroit qui vouloit abuſer de notre fortune, & nous faire périr inſenſiblement. Ces réflexions m'agitoient au milieu de la nuit, & me tenoient réveillé auprès d'un grand feu que nous avions allumé, & autour duquel dormoient mes compagnons.

J'appellai M. Defclau & M. la Couture. Je leur fis part des idées finiftres qui m'occupoient ; je leur fis fentir ce que nous devions attendre de ce perfide fauvage. Ce qu'il avoit fait déja juftifioit ma défiance. Je leur dis nettement qu'il en vouloit à nos jours, & que c'étoit fait de nous fi nous ne le prévenions pas. Je ne conçois pas comment je pus infifter avec tant de chaleur fur la néceffité de tuer Antonio. C'étoit moi, qui dans l'ifle avois empêché nos matelots de s'en défaire. Je ne fuis pas né barbare ; mais l'infortune m'avoit rendu féroce, capable de méditer un meurtre & de l'exécuter. La circonftance où j'étois me fervoit d'excufe, & ce qui arriva enfuite, acheva de juftifier ma réfolution à mes yeux.

M. Desclau & M. la Couture jugèrent différemment de ce dessein. Ils me rappellèrent les mêmes raisonnemens dont je m'étois servi pour en detourner nos matelots. Ils ne me persuadèrent pas ; mais je cédai à leurs représentations. Je passai le reste de la nuit avec eux sans rien entreprendre.

Le lendemain, 12 Mars, nous fimes encore deux lieues, & nous descendîmes à l'ordinaire dans une isle. Abbatus par la misère, pressés du besoin de dormir, nous primes chacun une couverture, dans laquelle nous nous enveloppâmes suivant notre usage, & nous nous couchâmes autour d'un grand feu. Le sommeil nous gagna, & nous nous y livrâmes avec joie, parce que c'étoit autant de tems de diminué sur notre infor-

infortune; mais le mien ne fut pas long; mes inquiétudes me reprirent avec plus de force; l'agitation de mon ſang écarta loin de moi le repos; les idées les plus funeſtes ſe préſentèrent à mon imagination. Je ne ſais ſi l'on doit croire aux preſſentimens; c'eſt une chimère peut-être que la philoſophie a détruite avec bien d'autres préjugés. Je n'entreprendrai pas de diſſerter ſur ce ſujet, je dirai ſimplement ce que j'ai éprouvé. Je crus me voir ſur le bord de la mer, où j'apperçus ce ſauvage avec ſa femme gagnant le large avec ſa pirogue. Mon imagination étoit ſi fortement frappée de cet objet que je croyois l'avoir devant les yeux. Il m'échappa un cri perçant qui réveilla mes compagnons; ils me tirè-

rent en m'interrogeant de l'eſpèce d'extaſe dans laquelle j'étois. Je leur dis ce qui m'occupoit; ils ſe mocquèrent de mes terreurs. Leurs diſcours, leurs railleries me firent croire qu'en effet j'avois rêvé. J'étois trop éloigné du rivage pour pouvoir facilement y voir ce que j'imaginois avoir vu. Je finis par rire comme les autres de ce qui venoit de ſe paſſer. Ils ne tardèrent pas à ſe rendormir: moi-même je me laiſſai aller à un ſommeil profond, & ce ne fut qu'à minuit que je me réveillai en ſurſaut avec la même idée dont je m'étois mocqué quelques heures auparavant.

Mes inquiétudes furent alors plus vives qu'elles ne l'avoient jamais été. Je ne pus réſiſter à l'envie d'aller voir

ce qui ſe paſſoit ſur le bord de la mer. Je me lève ſeul ſans rien dire, ſans réveiller perſonne; je marche d'un pas chancellant ſur le rivage. Le Ciel étoit ſerein; la lune répandoit une clarté vive que rien n'interceptoit; elle aide mes yeux; je les porte vers l'endroit où devoit être la pirogue; je ne l'apperçois plus; je cherche, je regarde de tous côtés.... Elle étoit diſparue; j'appelle le ſauvage, perſonne ne répond; mes compagnons, éveillés par mes cris accourent ſur le bord de la mer; je n'ai pas beſoin de les informer de ce qui ſe paſſe; ils pouſſent des plaintes douloureuſes; ils gémiſſent d'avoir retenu mon bras, lorſque j'allois la veille, prévenir le deſſein du perfide; mais dequoi ſer-

vent les regrets, lorſque le mal eſt fait & qu'il eſt irréparable?

Nous voilà donc une ſeconde fois ſeuls, dans une iſle déſerte, ſans ſecours, ſans alimens, ſans armes pour nous en procurer. Nous n'avions que les vêtemens qui étoient ſur nos corps & nos couvertures; nos fuſils, nos effets étoient dans la pirogue; nos épées même, que nous emportions ordinairement avec nous, y étoient reſtées ce jour-là. Toutes nos armes offenſives & défenſives, conſiſtoient dans un mauvais couteau qui ſe trouva par hazard dans ma poche, & j'étois le ſeul de la troupe qui en eut un. L'iſle ne produiſoit aucune racine, aucun fruit que nous puſſions manger. La mer n'y jettoit aucun coquillage.

Quelle ſituation affreuſe! Quelle eſpérance nous reſtoit-il ? Et comment ſe ſoutenir par le courage avec tant de raiſons de le perdre.

Dès que le jour commença à paroître, nous ramaſſâmes nos couvertures, qui étoient l'unique bien qui nous reſtoit. Nous nous rendîmes ſur le rivage, dans l'eſpérance incertaine d'y trouver quelques huitres pour ſoulager notre faim. Nos recherches furent inutiles. Nous marchâmes pendant près de deux heures ſans appercevoir le moindre aliment, ni même une goute d'eau potable.

Nous arrivâmes enfin au bout de cette isle ſtérile. De-là, nous en découvrîmes une autre qui n'étoit ſéparée. de celle où nous étions que par

un trajet d'eau d'un demi quart de lieue. Nous y avions passé un jour & une nuit avec le Sauvage ; je me rappellai qu'il y avoit d'excellens coquillages & de la bonne eau ; combien ne regrettâmes-nous point de n'avoir pas été plûtôt abandonnés sur celle-là. Nous y aurions du moins vécu ; cette refléxion ajoutoit à notre douleur. Nous nous assimes sur le sable, en contemplant d'un œil avide cette isle désirée, & en gémissant de la stérilité de la nôtre.

Après nous être reposés quelque tems, nous sentant pressés par la faim, nous délibérâmes s'il falloit hazarder de traverser le bras de mer qui séparoit les deux isles. Nous devions nous attendre à mourir si nous ne le ten-

tions pas. Perſonne n'héſita; mais lorſque nous allions l'entreprendre, nous fûmes arrêtés par une reflexion qui ne s'étoit pas encore préſentée. Nous avions avec nous Madame la Couture & ſon fils; comment pourroient-ils nous ſuivre? Ce paſſage n'étonnoit pas des hommes accoutumés à l'eau; mais une femme, un enfant ne l'entreprendroient pas ſans danger. Nous voyions déja Monſieur la Couture inquiet, meſurant des yeux le canal, & ſongeant au moyen de conduire ſûrement deux perſonnes qui lui étoient très-chères. L'humanité ne nous permettoit pas de les laiſſer derrière nous. Nous offrîmes de nous relayer ſucceſſivement pour leur donner la main à tous les deux, tandis que mon nègre

qui étoit le plus petit de la troupe, marcheroit devant, ſonderoit le terrein, & nous avertiroit des endroits où il ne ſeroit pas uni.

Je pris la main de Madame la Couture; Monſieur Deſclau prit celle du jeune homme. Le mari fit deux paquets de nos couvertures & d'une partie de nos habits que nous quittâmes, en chargea un ſur la tête de mon nègre, garda l'autre, & nous nous mîmes en route. Heureuſement le fond étoit aſſez ſolide & aſſez égal; l'eau, dans ſa plus grande profondeur, ne Nous alloit que juſqu'à l'eſtomach. nous marchâmes avec lenteur & nous arrivâmes à l'autre bord. Madame la Couture, pendant cette traverſée pénible, montra un courage & une vi-

gueur qui me ſurprirent. Elle les conſerva dans toutes les circonſtances, & on ne peut pas dire que ſa compagnie fut inutile ni embarraſſante.

Parvenus enfin à cette iſle, où nous eſpérions trouver des alimens. Nous éprouvâmes une autre incommodité qui penſa nous être funeſte. Nous avions paſſé une heure & demie dans l'eau; le froid nous ſaiſit auſſi-tôt que nous en fûmes ſortis. Il nous étoit impoſſible de faire du feu pour nous ſécher & pour nous réchauffer; nous n'avions aucun inſtrument pour cela. On n'auroit pas trouvé une ſeule pierre dans cette iſle, ni dans toutes celles où nous nous étions arrêtés.

Nous ſentîmes vivement la privation du feu; c'eſt en nous donnant du

mouvement, en nous agitant ſans ceſſe que nous parvînmes à nous réchauffer. Nous marchâmes pour cet effet pendant quelques heures, en cherchant des huîtres que nous dévorions à meſure que nous en rencontrions. Dès que nous fûmes raſſaſiés, nous en fîmes une petite proviſion que nous portâmes auprès d'une ſource d'eau douce où nous nous établîmes. Nous nous y repoſâmes; le ſoleil qui étoit fort chaud nous permit de reſter quelque tems aſſis ſans ſouffrir du froid que nous craignions d'éprouver. Il ſécha nos habits mouillés, ſans quoi leur humidité nous auroit prodigieuſement incommodés pendant la nuit. Cela n'empêcha pas que nous ne la paſſaſſions d'une manière très-déſagréable; le froid nous réveilla

plusieurs fois, & nous n'eûmes pas d'autre parti à prendre pour l'éloigner, que celui de nous lever & de nous promener.

Le lendemain, il fit un vent de Sud & Sud-Est, qui contribua à nous réchauffer. Nous allâmes chercher des coquillages vers le bord de la mer; elle n'étoit point baissée, & nous n'en trouvâmes point. Nous fûmes forcés de nous en tenir à ceux que nous avions amassés la veille. Nous eûmes occasion de remarquer que lorsque le vent venoit du même côté, la mer ne se retiroit point, & qu'il falloit se précautionner d'avance pour nos provisions, & les faire toûjours avant l'heure de la marée. Nous n'acquîmes cette connoissance qu'à nos dépens, après avoir resté

quelquefois ſans vivres ; nous étions obligés de chercher parmi les herbes & les racines, celles que nous croyions pouvoir ſuppléer aux coquillages. Nous ne pûmes faire uſage que d'une plante qu'on appelle la petite vinette, & qui eſt une eſpèce d'oſeille ſauvage.

Je ne m'arrèterai pas ſur ce que nous fîmes pendant les dix premiers jours qui s'écoulèrent depuis celui où Antonio nous avoit abandonnés. Nous eûmes beaucoup à ſouffrir du froid pendant la fraîcheur des nuits, & quelquefois de la faim. Nous paſſions les journées entières à chercher de quoi fournir à notre ſubſiſtance, à pleurer ſur nos infortunes & à demander au ciel de daigner y mettre un terme. Notre état étoit toûjours le même, & nos peines,

nos plaintes, nos inquiétudes ne vous préſenteroient que des détails monotones, ſur leſquels il eſt inutile de m'appeſantir.

Le 22 Mars ou environ, car je ne puis vous répondre de l'exactitude des dates qui vont ſuivre, pendant que nous continuions nos gémiſſemens ordinaires, & que nous rêvions aux moyens de quitter ce triſte ſéjour, nous nous rappellâmes que dans une iſle voiſine, où notre Sauvage nous avoit amenés, il y avoit la moitié d'une pirogue qu'on avoit abandonnée ſur la côte. Nous imaginâmes qu'il ne ſeroit peut-être pas impoſſible de la raccommoder & de nous en ſervir pour traverſer le bras de mer qui nous ſéparoit de la terre ferme. Cette idée nous ſéduiſit; l'eſpoir

qu'elle nous inſpira pouvoit être chimérique ; mais nous nous y livrâmes avec autant d'ardeur que ſi nous euſſions été certains de ſa réalité. Les malheureux ne ſont pas difficiles en eſpérances ; ils ne voyent dans tous les projets qu'ils font que le terme de leurs maux. C'eſt à ce point que ſe terminent toutes leurs combinaiſons ; les circonſtances qui peuvent les empêcher d'y arriver, les obſtacles inévitables qu'ils trouveront ſouvent devant eux, ne ſe préſentent que foiblement à leur imagination. Leur eſprit les rejette avec effroi, & refuſe de les examiner, de peur qu'ils ne lui faſſent perdre l'idée flatteuſe qui le conſole.

Nous raiſonnâmes donc, Monſieur Deſclau, Monſieur la Couture & moi,

ſur les moyens de nous rendre auprès de cette vieille pirogue ; nous nous orientâmes du mieux que nous pûmes, nous évaluâmes le chemin que nous aurions à faire pour arriver à cette iſle. Nous conjecturâmes que nous n'en étions qu'à quatre ou cinq lieues, & effectivement nous ne nous trompions pas. Nous ne nous diſſimulâmes point les difficultés que nous rencontrerions dans ce voyage ; nous nous attendîmes à trouver des rivières & un bras de mer à traverſer. Mais cela ne nous rebuta point ; nous réſolûmes de tenter l'entrepriſe, ſûrs de l'exécuter pourvu qu'elle fut poſſible. Dès le même jour nous nous mîmes en marche ; nous ne voulûmes point conduire avec nous Madame la Couture & ſon

fils ; l'un & l'autre n'auroient fait que nous retarder ; ils ne pouvoient ſupporter comme nous la peine & la fatigue. Nous aurions été obligés peut-être de les laiſſer derrière nous ſur le bord de quelques rivières, où nous n'aurions point trouvé de gué, & qu'il auroit fallu abſolument paſſer à la nage. Madame la Couture ſentit ces raiſons ; elle conſentit à nous attendre avec ſon fils ; je leur laiſſai mon nègre pour les ſervir, & nous partîmes après leur avoir promis de revenir inceſſamment avec la pirogue ſi nous la raccomodions, & ſans elle, ſi elle ne pouvoit nous être utile, ou ſi nous ne pouvions la trouver.

Le projet que nous avions formé étoit notre unique eſpoir & notre ſeu-

le

le reſſource; nous nous en entretînmes pendant notre route ; nous en parlions comme d'une choſe dont l'exécution étoit ſûre; cela ranimoit notre courage, nous donnoit une nouvelle vigueur, & nous faiſoit trouver le chemin moins long. Dans tous les états de la vie, dans toutes les circonſtances, les hommes ſe bercent de chimères. On en voit quitter les plaiſirs réels dont ils jouiſſent, pour en imaginer de nouveaux & s'amuſer de l'illuſion. C'eſt pour les infortunés qu'elle eſt réellement un bonheur. Tant qu'elle les occupe, le ſentiment de leurs peines les affecte moins vivement; ils les oublient pour ainſi dire.

Nous arrivâmes enfin après trois heures & demie de marche, à l'extré-

mité de notre iſle. Nous n'avions point rencontré de rivières aſſez larges pour nous arrêter long-tems ; celles que nous vimes n'auroient paſſé que pour de foibles ruiſſeaux en Europe ; il ne nous fut pas difficile de les traverſer. Nous trouvâmes au bout de l'iſle une eſpèce de canal d'un quart de lieue, qui nous ſéparoit de celle où nous dirigions nos pas. Cette étendue d'eau à traverſer nous cauſa quelque effroi. Nous la meſurions des yeux avec une certaine inquiétude ; le déſir de nous procurer une voiture, l'ardeur avec laquelle nous nous occupions à ſortir de notre miſére, ſoutînrent notre réſolution. Nous nous aſsîmes pendant une heure pour nous repoſer. Nous avions beſoin de tou-

tes nos forces pour réuſſir dans le trajet que nous allions entreprendre. Nous ignorions ſi le canal ſeroit par tout guéable ; nous tremblions qu'il ne le fut pas ; & que l'eſpace que nous aurions à traverſer à la nage, ne fut trop conſidérable pour nos forces. Cette idée nous retint encore en ſuſpens pendant une demie heure ; enfin nous réſolûmes de tout riſquer. Avant d'entrer dans l'eau nous nous jettâmes à genoux. Nous adreſſâmes au ciel une prière courte, mais fervente ; dans laquelle nous lui demandions ſon appui. Des infortunes auſſi longues que les nôtres, les périls ſans ceſſe renaiſſans auxquels nous étions expoſés, nous avoient fait ſentir plus que jamais le beſoin d'un ſecours ſurnaturel.

& la néceſſité de recourir à Dieu. Après avoir rempli ce devoir, nous nous jettâmes dans l'eau, en nous confiant à la Providence; ce fut elle qui nous empêcha de périr dans cette traverſée.

Le terrein ſur lequel nous marchions étoit très-inégal; nous ne faiſions pour ainſi dire que monter & deſcendre; nous n'étions pas à cent pas du bord que nous perdîmes tout-à-coup le gué; nous plongeâmes malgré nous; ce contre-tems nous étourdit; il nous fit preſque prendre la réſolution de revenir ſur nos pas; nous avancions cependant à la nage. Nous retrouvâmes bientôt le fond, & nous nous apperçûmes que ce qui nous avoit ſi fort effrayés, étoit un trou

dans lequel nous étions tombés, & que nous aurions évité ſi nous nous étions écartés de dix ou douze pas. Nous finîmes notre route ſans accident, trouvant tantôt plus d'eau, tantôt moins, & en ayant quelquefois juſqu'au menton.

Nous n'en pouvions plus lorſque nous arrivâmes à l'autre bord; nous fûmes contraints de nous jetter par terre, & de nous y repoſer en attendant que nous euſſions repris aſſez de forces pour pouvoir aller plus loin. Le tems, heureuſement pour nous, étoit très-ſerein; aucun nuage ne cachoit le ſoleil; ſes rayons qui dardoient à plomb ſur nous, nous garantirent du froid dont nous n'aurions pu nous défendre ſans ce ſecours, & ſéchèrent nos habits

& nos couvertures que nous avions apportées avec nous.

Dès que nous nous fûmes reposés pendant quelques-tems, nous ramassâmes quelques coquillages que le hasard nous présenta, & qui réparèrent nos forces ; nous rencontrâmes à peu de distance une espèce de puits dans lequel nous trouvâmes de l'eau douce qui nous servit à nous désaltérer. Nous marchâmes ensuite vers la côte où devoit être la pirogue ; nous ne tardâmes pas à la joindre ; personne ne pouvoit nous en disputer la possession. Nous l'examinâmes, en arrivant, d'un œil avide & curieux ; cette vue ne nous consola pas ; elle étoit dans l'état le plus déplorable. Au premier aspect, il nous parut impossible de la rendre jamais ca-

pable de quelque uſage. Nous ne nous en tinmes pas à ce premier examen ; il eût été affreux pour nous, d'avoir fait un voyage auſſi pénible & auſſi long dans cette eſpérance, pour la voir enſuite trompée. Nous la retournâmes de tous les côtés ; nous en ſondâmes toutes les parties, & je reconnus que tous nos efforts ſeroient inutiles. M. Deſclau & M. la Couture n'en jugèrent pas comme moi ; je me rendis à leur raiſonnement. Après tout, il n'y avoit aucun riſque à eſſayer de la raccomoder ; ce ne ſeroit que du tems & de la peine perdus. Nous étions accoutumés à la peine ; & quant au tems à quelle autre choſe pouvions-nous l'employer ? Cette occupation pouvoit d'ailleurs nous diſtraire, nourrir un foible reſte

d'efpérance, & tout cela étoit précieux dans une fituation auffi fâcheufe que la nôtre.

Nous nous mîmes fur le champ à cet ouvrage; nous ramaffâmes des gaules & une certaine herbe qui croît au haut des arbres & que l'on appelle *Barbe efpagnolle.* C'étoient les matériaux que nous devions employer pour radouber notre frêle bâtiment; ce foin nous occupa le refte de la journée. Nous fûmes enfin obligés de quitter ce travail de bonne heure, pour chercher des alimens; & heureufement nous n'en manquâmes pas.

Le foleil venoit de fe coucher; un vent frais commençoit à s'élever & nous menaçoit d'une nuit qui feroit très-froide. Chaque fois que nous nous

trouvions dans ces circonſtances nous pleurions àmérement l'impuiſſance où nous étions de faire du feu. La découverte du moindre caillou auroit été pour nous le tréſor le plus précieux; mais j'ai déja dit qu'on n'en voyoit aucun dans ces iſles. Dans ce moment, je me rappellai que le Sauvage qui nous avoit ſi cruellement trahis, avoit changé la pierre de ſon fuſil le jour qu'il nous avoit fait faire halte dans cette iſle; ce ſouvenir fut un trait de lumière qui ramena un léger eſpoir dans mon âme. Je me lève avec une précipitation qui ſurprend mes deux camarades; je les quitte ſans leur dire où je vais, je cours avec précipitation vers le lieu où Antonio nous avoit débarqués. Il n'étoit pas éloigné; j'y arrive,

je reconnois la place où nous avions paſſé la nuit. On y voyoit encore les reſtes des cendres du feu que nous y avions allumé. Je parcours lentement les endroits voiſins ; je cherche avec attention le lieu où le Sauvage avoit changé ſa pierre & jetté la mauvaiſe. Il n'y a pas un coin que je n'examine avec l'attention la plus ſcrupuleuſe, pas un brin d'herbe que je ne ſoulève pour voir ſi elle ne me cache point cette pierre ſi précieuſe. Pendant un gros quart d'heure je fais des recherches vaines. La nuit approche, je ne jouis plus que d'un foible crépuſcule, à l'aide duquel je diſcerne à peine les objets. Je renonçois déja à mon eſpérance, & je me diiſpoſois à rejoindre mes compagnons, plus triſte & plus affligé que je ne l'é-

tois en les quittant, lorſque je ſens ſous mes pieds nuds, car j'avois quitté mes ſouliers qui ne pouvoient plus être d'aucun uſage. Je ſens, dis-je, un corps dur; je m'arrête avec un ſecret frémiſſement, partagé entre la crainte & l'eſpérance. Je m'abbaiſſe, je porte une main tremblante ſous mon pied que je n'avois oſé déranger, de peur de perdre le corps qu'il couvroit. Je le ſaiſis; c'étoit en effet la pierre à fuſil que je cherchois. Je la reconnois avec une joie qu'il me feroit difficile de vous exprimer, & qui vous ſurprendra ſans doute, ainſi que ceux qui n'ont pas été dans ma ſituation, & qui dans cette vieille pierre ne verront qu'un miſérable caillou. O mon ami! puiſſiez-vous ignorer toûjours ce que c'eſt que le be-

ſoin, le malheur qui empêche de le ſatisfaire, & quelle importance & quel prix ils attachent aux choſes les plus viles à nos yeux!

Tranſporté de joye je courus à mes compagnons. Bonne nouvelle! m'écriai-je de fort loin & avant même qu'ils puſſent m'entendre; je l'ai trouvée, je l'ai trouvée. Ils accoururent à mes cris & m'en demandèrent la cauſe. Je leur montrai ma pierre à fuſil; je leur dis de cueillir du bois ſec, je tirai mon couteau, le ſeul inſtrument de fer que nous poſſédions, je déchirai mes manchettes qui me ſervirent d'amadou, & je parvîns à allumer un grand feu qui nous défendit contre la fraîcheur de la nuit, & repoſa en les échauffant nos mem-

bres fatigués. Que cette nuit nous parut délicieuſe en comparaiſon de celles que nous avions paſſées précédemment! Avec quelle volupté nous nous étendîmes autour de notre feu! Que notre ſommeil fut long & paiſible! Les rayons du ſoleil en tombant ſur nous à ſon lever, occaſionnèrent ſeuls notre réveil.

Il eſt inutile de vous dire avec quel ſoin je ſerrai la pierre véritablement précieuſe qui nous ſervoit à faire du feu; la crainte de la perdre & d'être privé de ce ſecours, vous garantit des précautions que je pris. Je n'en négligeai aucune. Je ne voulus jamais m'en ſéparer, & elle reſta enveloppée dans deux mouchoirs que j'atachai à mon col, & encore ne pus-je m'empêcher pluſieurs fois d'interrompre mon

ouvrage pour y porter la main & tâter ſi elle y étoit encore.

Nous paſſâmes le ſecond jour de notre arrivée dans cette iſle à continuer nos travaux pour réparer la pirogue; nous la centrâmes avec une de nos couvertures que nous ſacrifiâmes à cet objet. Nous achevâmes notre ouvrage au moment où le jour finiſſoit, & nous paſſâmes une ſeconde nuit avec l'eſpoir de ne pas voir notre peine inutile: le déſir d'en faire l'épreuve nous éveilla de bonne heure. Nous n'eûmes rien de plus preſſé que de mette notre pirogue à l'eau. Tout ce que nous avions fait ne l'avoit pas rendue meilleure; il étoit impoſſible de s'y expoſer ſans danger. M, la Couture jugea encore qu'on la remettroit peut-être en état, en employant deux autres couvertures. Il

ſe propoſa de la conduire dans l'iſle où nous avions laiſſé ſa femme & ſon fils; M. Deſclau & moi nous ſongeâmes à chercher les moyens de rejoindre celle du Sauvage où étoient nos huits matelots, dans l'eſpérance d'y retrouver Antonio, & de le forcer à nous mener aux Appalaches, ou à nous ôter la vie. Nous promîmes à M. la Couture de ne point l'abandonner ſi nous réuſſiſſions, & de lui envoyer des ſecours prompts, ou de le rejoindre ſi nous ne venions pas à bout de notre deſſein. Nous lui fîmes nos adieux, & nous gagnâmes l'autre extrémité de l'iſle; mais nous ne fîmes encore que nous fatiguer inutilement par ce voyage; nous n'apperçumes aucun paſſage qu'il fut poſſible & même prudent de tenter. Un canal d'une lieue nous retenoit loin de l'iſle

d'Antonio. Un pareil trajet n'étoit point praticable à deux hommes ſeuls, qui n'avoient d'autre ſecours que celui qu'ils pouvoient tirer de leurs bras & de leurs jambes.

Nous revînmes ſur nos pas; nous ne trouvâmes plus M. la Couture ſur la côte où nous l'avions laiſſé. Il en étoit déja parti avec ſa pirogue pour ſe rendre auprès de ſa femme; il avoit cottoyé le rivage, & nous reprîmes le chemin que nous avions fait lorſque nous étions venus. Nous n'arrivâmes que ſur le ſoir au bord du canal qui nous reſtoit à traverſer. Nous attendîmes le lendemain pour entreprendre ce paſſage. Notre laſſitude ne nous auroit ſans doute pas permis de l'exécuter avec ſuccès. Les allarmes que nous avions eues la première fois ſe repréſentèrent à notre ſouvenir, & nous ne jugeâmes

pas

pas à propos de nous y expoſer pendant la nuit. L'infortune rend l'homme extrêmement timide; envain dans certains momens il appelle la mort, qu'il regarde comme ſon aſyle & le terme de tous ſes maux; dès qu'elle s'approche, il fait tous ſes efforts pour l'éloigner.

Le lendemain nous repaſſâmes le canal avec autant de bonheur que la première fois & avec moins de riſques. Nous arrivâmes auprès de Madame la Couture qui n'avoit pas paſſé le tems de notre abſence ſans inquiétude ſur notre ſort & ſur notre retour. Nous trouvâmes ſon mari auprès d'elle; il étoit arrivé la veille avec la pirogue qu'il avoit amené heureuſement. Mais ce voyage, quelque court qu'il eût été,

n'avoit pas laiſſé de l'endommager beaucoup. Le travail que nous y avions fait n'avoit aucune ſolidité. La plûpart de ſes parties s'étoient déjointes, & ouvroient de tous côtés des paſſages à l'eau. Ce peu de ſuccès nous découragea d'abord, & nous fit renoncer à l'idée d'y travailler encore. Nous paſſâmes le reſte de cette journée à nous repoſer. Notre retour avec ma pierre à fuſil fut un bonheur pour Madame la Couture, qui depuis ſi longtems avoit été privée du feu. Nous en allumâmes un qui lui donna de nouvelles forces.

Les huîtres & les racines avoient fait juſqu'à ce moment notre unique nourriture, & quelquefois nous n'en avions pas une quantité ſuffiſante; la

Providence nous en fournit ce jour-là d'une autre eſpèce. J'avois quitté mes compagnons pour me promener ſur la côte. Les refléxions déchirantes qui m'occupoient, m'empêchèrent de m'appercevoir que je m'en écartois beaucoup, elles me menèrent loin & longtems ; un Chevreuil mort que je rencontrois devant mes pas m'en retira. Je l'examinai & le tournai de tous les côtés. Il étoit encore aſſez frais. Il me parut avoir été bleſſé, & s'être ſauvé à la nage juſques dans ce lieu, où la perte de ſon ſang, la douleur que devoit lui avoir cauſé ſa bleſſure, l'avoient ſans doute forcé de s'arrêter, & où il étoit mort enſuite. Je le regardai comme un préſent du Ciel, & le chargeant avec peine ſur

mes épaules, je revins auprès de mes compagnons, que je ne retrouvai qu'après environ une heure de marche.

Tout notre monde fut ſurpris de mon heureuſe découverte & en remercia le Ciel. Nous avions beſoin d'une nourriture plus ſolide que celle dont nous uſions tous les jours. Nous nous préparâmes à faire le meilleur repas que nous euſſions fait depuis longtems. Nous nous empreſſâmes tous autour de notre Chevreuil, que nous eûmes bientôt écorché & dépécé: nous en fimes cuire à notre feu une quantité ſuffiſante pour nous raſſaſier, & nous paſſâmes enſuite une nuit paiſible.

Le jour ſuivant, qui étoit je crois

le 26 Mars, le déſir de ſortir de cette iſle nous fit encore courir à notre pirogue, à laquelle nous revenions ſans ceſſe avec une nouvelle ardeur, & que nous n'abandonnions jamais ſans un regret mortel. Le peu de ſuccès de notre premier travail ne nous empêcha point d'en entreprendre un ſecond. Nous nous flattâmes de réuſſir mieux, & de profiter de l'expérience que pouvoient nous donner les fautes que nous avions faites la première fois. Nous fîmes uſage de la même eſpèce de matériaux que nous avions déja employés. Nous ne nous preſſâmes point. Nous mîmes trois jours entiers à cet ouvrage, auquel nous ſacrifiâmes encore deux couvertures pour le ceintrer. Lorſqu'il fut

achevé nous n'eûmes pas lieu d'en être plus content; cette malheureuſe pirogue ne pouvoit être un quart d'heure ſur l'eau ſans ſe remplir. Cet inconvénient nous déſeſpéroit & nous n'y trouvions point de remède. Cependant nous n'avions pas d'autre bâtiment pour nous tirer de l'état déplorable auquel nous étions réduits. Empreſſés d'en ſortir nous fermâmes les yeux ſur le danger. Nous n'avions que deux lieues à faire pour arriver à la terre ferme. Mais il étoit impoſſible de nous embarquer tous. C'eût été ſubmerger la pirogue, & la faire enfoncer en y entrant. Nous nous déterminâmes à partir tous trois, M. la Couture, M. Deſclau & moi : pendant que deux de nous rameroient,

le troisième devoit s'occuper sans cesse à tirer l'eau qui entreroit dans le bâtiment ; nos chapeaux devoient servir à ce travail. Nous pouvions par ce moyen diminuer le danger ; il n'en existoit pas moins à la vérité, mais enfin il falloit s'y exposer, s'abandonner à la Providence, & attendre d'elle les secours dont nous avions besoin pour venir à bout de ce trajet périlleux.

Cette résolution ayant été prise, nous en remîmes l'exécution au lendemain. Nous employâmes le reste de la journée à faire consentir Madame la Couture à attendre avec son fils & mon nègre, que nous pussions lui envoyer un bateau plus solide, ce qui ne nous seroit pas difficile si nous

parvenions à la terre ferme. Ce ne fut pas ſans peine que nous vînmes à bout de la conſoler & de la déterminer à nous laiſſer partir ſans elle. Je lui promis de lui laiſſer ma pierre à fuſil & mon couteau. Et j'avoue que ce ne fut pas ſans quelques regrets que je conſentis à cèder ces deux meubles qui nous avoient été ſi utiles, & dont je pourrois avoir beſoin moi-même, ſi je faiſois un ſecond naufrage avec la pirogue, ou ſi j'arrivois dans un lieu déſert. Mais il falloit bien qu'elle eût quelques ſecours.

Dès que nous eûmes appaiſé ſes regrets & mis fin à ſes lamentations, nous ramaſſâmes des proviſions pour elle & pour nous. Nous en embarquâ-

mes quelques-unes pour nous en ſervir pendant notre voyage. Enfin, le 29 Mars au lever du ſoleil, nous entrâmes dans la pirogue. Elle étoit à flot ; nous ſentions le plancher ſur lequel nous étions fléchir ſur nos pieds. Le poid de trois corps tels que les nôtres la fit un peu enfoncer, & nous vîmes bien-tôt l'eau qui la gagnoit. Cet aſpect m'ôta toute eſpérance. Je ne pus me défendre d'un ſecret frémiſſement. La terreur la plus profonde s'empara de mon âme ; il me fut impoſſible d'y réſiſter. Je voyois déja la mort devant moi ; je ne voulus plus riſquer le trajet, je ſortis avec précipitation de la pirogue. Non, mes amis, m'écriai-je à M. la Couture & à M. Deſclau ; non, nous ne ferons pas un quart de lieue

avec ce bâtiment. Il s'enfoncera avant ce tems, & nous laiſſera au milieu d'une mer inconnue, & loin de toute iſle où nous puiſſions nous réfugier. Reſtons dans celle où nous ſommes; attendons-y les ſecours du ciel, ou la mort; mais n'en précipitons pas l'inſtant. Il mettra fin à nos longues ſouffrances, & notre patience & notre réſignation nous mériteront peut-être bientôt ce bienfait.

J'avois ſauté ſur le rivage en diſant ces mots; M. la Couture me preſſoit de revenir, & ſe mocquoit de ma peur. Mes ſollicitations, mes raiſonnemens ne purent le gagner; il perſiſta dans le deſſein de tout riſquer, & Monſieur Deſclau partit avec lui. Je reſtai ſur le bord à les regarder, je les vis avancer

avec peine, tourner une petite iſle qui étoit à une portée de fuſil de la nôtre, & qui les déroba bien-tôt à mes yeux. Je ne doute point qu'ils n'ayent péri; je n'en ai jamais eu aucunes nouvelles, & ſans doute leur naufrage ne tarda pas long-tems. Sans l'iſle qui étoit entre nous & qui me les cachoit, j'aurois vu la pirogue s'enfoncer & mes malheureux compagnons s'enſevelir avec elle dans les flots. L'état de ce bâtiment eſt une preuve à laquelle il n'y a point de réplique à faire; & quelques rapports que j'eus occaſion d'entendre & dont je parlerai dans la ſuite, ne ſervirent qu'à m'aſſurer de leur perte.

Je revins auprès de Madame la Couture qui ne s'attendoit plus à me revoir. Elle n'avoit pas voulu être pré-

ſente à notre embarquement. Comme elle n'y conſentoit qu'avec peine, ce ſpectacle auroit augmenté ſa douleur; je la trouvai aſſiſe auprès du feu, le dos tourné contre le rivage & pleurant amérement ſur ſa ſituation. Ma préſence la ranima. Vous n'ètes donc pas encore partis, me dit-elle? Ah, qui vous arrête? Croyant votre départ certain, je cherchois à m'accoutumer à notre ſéparation. Cette idée affligeante commençoit à m'affecter moins, par l'eſpérance que vous ne m'oublieriez pas. Mais je vous revois, je n'oſe me livrer à la joie. Les regrets vont bien-tôt la faire diſparoître & ſe renouveller avec plus d'amertume.

Je ne jugeai pas à propos de lui donner de plus vives inquiétudes, en lui

difant naturellement la caufe de mon retour, & les craintes que je concevois pour nous deux voyageurs dont l'un étoit fon mari. Je lui cachai le péril auquel il étoit expofé. Je lui dis fimplement que pour furcharger encore moins la pirogue, j'avois préféré de refter avec elle; que M. la Couture enchanté de ma réfolution qui rendoit fon voyage moins périlleux, & l'affuroit qu'il laiffoit du moins un ami fûr auprès de fa femme & de fon fils, avoit continué fa route avec plus de tranquillité; & que je lui avois promis de ne rien épargner pour leur rendre tous les fervices qui feroient en mon pouvoir. Madame la Couture me remercia avec la plus vive reconnoiffance. Ma préfence fembloit la confoler & la raffurer tout-à-fait fur l'avenir.

Nous n'étions enfin plus que quatre dans notre iſle ; & j'étois obligé de ſonger à la conſervation & à la ſubſiſtance de tous. Madame la Couture & ſon fils étoient trop foibles pour m'être d'un grand ſecours. Je n'en tirois guère que de mon nègre ; mais c'étoit une eſpèce de machine organiſée, qui n'avoit que des bras & des jambes à employer à notre ſervice. Il manquoit à chaque inſtant de jugement & de prévoyance, & j'étois obligé d'en avoir pour lui, comme pour les autres. Il ne m'étoit utile que dans les occaſions où il falloit agir, & où ſes forces m'étoient néceſſaires.

Pendant quelques jours que nous paſſâmes encore dans cette iſle, les vents de Sud & de Sud-Eſt ſoufflèrent longtems, & nous furent très-funeſtes

en nous empêchant de trouver des provisions. Nous fûmes obligés de nous restraindre à la vinette, qui faisoit une nourriture très-médiocre, sans substance & qui affoiblissoit notre estomac sans le rassasier. Le chevreuil que j'avois trouvé avoit été bien-tôt dévoré. Le hazard qui me l'avoit procuré ne renaissoit plus, & il ne falloit pas compter deux fois sur ses bienfaits. Nos peines augmentoient à chaque instant.

Six jours s'étoient écoulés depuis le départ de M. la Couture & de M. Desclau. J'avois quelquefois espéré, foiblement à la vérité, de recevoir de leurs nouvelles, & des secours de leur part. Mais je n'osai plus m'en flatter; Madame la Couture elle-même ne comptoit plus sur eux. Elle me disoit qu'elle

croyoit ne les plus revoir, & que ſans doute ils avoient péri. Je ne pouvois calmer ſes craintes & ſes ſoupçons. Je les éprouvois moi-même, & je connoiſſois d'ailleurs la fragilité de leur bâtiment. Le mal aiſe que je reſſentois, mes longues infortunes me donnoient de l'humeur, de l'ennui, du dégoût, & dans cet état j'étois incapable de déguiſer ce que je penſois, & d'avoir des ménagemens.

Las de ma ſituation douloureuſe, reconnoiſſant avec amertume que je ne devois attendre que de moi les moyens de la changer, j'imaginai de faire un radeau ſur lequel nous puiſſions nous embarquer. Je ſaiſis vivement cette idée, & je regrettai de ne l'avoir pas eue avant le départ de mes deux com-

pagnons,

pagnons. Ils m'auroient ſecondé dans ce travail plus utile & plus ſûr que celui que nous avions fait à cette malheureuſe pirogue que nous avions été chercher ſi loin. Je réſolus du moins de ne pas différer l'exécution de ce nouveau deſſein, tandis qu'il me reſtoit encore des forces pour l'entreprendre. J'en fis part à Madame la Couture qui l'adopta avidement, & qui ſurmontant la foibleſſe naturelle à ſon ſexe, que nos malheurs avoient augmentée, mit elle-même la main à l'ouvrage. Nous nous en occupâmes tous les quatre ; je chargeai le jeune la Couture de dépouiller quelques arbres de leur écorce, en lui indiquant ceux qui pouvoient nous être plus utiles. Nous nous mîmes, ſa mère, mon nègre &

moi à raſſembler les plus groſſes piéces de bois ſec que nous pûmes trouver. Il y en avoit de conſidérables que nous avions de la peine à remuer, & que nous roulâmes tous les trois avec effort ſur le rivage. Nous y en conduiſimes une douzaine. Ce ſoin nous retînt un jour entier à cauſe de notre foibleſſe. A chaque inſtant nous étions contraints de nous repoſer. Après avoir pris haleine pendant quelques momens, nous recommencions à travailler avec une conſtance que ſoutenoit ſeule le déſir de ſortir du lieu de notre exil.

Nous étions tous extraordinairement fatigués lorſque la nuit nous força d'interrompre notre beſogne. Nous trouvâmes heureuſement auprès de notre

feu une grande quantité d'huîtres, de palourdes, de lambies & d'autres coquillages que le jeune la Couture avoit pris ſur le bord de la mer, & qu'il y avoit tranſportés. Ces alimens crûs étoient très-groſſiers & très-indigeſtes. Nous imaginâmes de les faire griller ſur des charbons. C'étoit la première fois que cette idée nous étoit venue ; nous l'eſſayâmes & nous nous en trouvâmes bien. Ces ſortes de poiſſons perdirent toute leur mauvaiſe qualité par la cuiſſon. Ils devinrent plus legers, plus nourriſſans, mais ils furent moins agréables au goût. Nous ne pouvions les aſſaiſonner ; un peu de ſel nous auroit ſuffit, mais nous n'en avions point, & nous ne ſavions comment en faire. Le radeau

qui nous occupoit abſolument ne nous permit pas d'en chercher les moyens. Nous pouvions nous paſſer de ſel, mais nous ne pouvions ſonger à finir nos jours dans cette iſle.

Le lendemain nous reprîmes notre ouvrage de la veille. Les écorces d'arbres que le jeune la Couture avoit préparées, me ſervirent à attacher nos piéces de bois les unes aux autres. Ce lien ne me parut pas ſuffiſant. J'occupai Madame la Couture à couper une de nos couvertures par bandes qui me ſervirent à faire un lien plus ſolide. Mon nègre, pendant ce tems, roula auprès de moi quelques autres piéces de bois moins peſantes que je joignis à celles qui étoient déja aſſemblées. Mon radeau fut fini à midi. Je

pris un morceau de bois que j'aſſujettis de mon mieux au milieu de mon ouvrage pour ſervir de mât; j'y attachai une couverture entière, qui devoit nous tenir lieu d'une voile.

Nous défimes enſuite une partie de nos bas dont le fil fut employé à faire des cordages pour les haubans, les bras & les écoutes. Tous ces différens travaux nous tînrent le reſte de la journée, mais enfin nous les achevâmes. Je me munis d'une dernière pièce de bois de moyenne groſſeur, dont je me propoſai de me ſervir comme d'un gouvernail. Réſolus de partir le lendemain de grand matin, nous commençâmes tout de ſuite à faire proviſion d'huîtres & de racines. Nous fûmes aſſez heureux pour en trouver

une quantité prodigieuse, dont nous chargeâmes ce que nous crûmes nécessaire sur notre radeau. Il étoit amarré avec soin dans le sable. La marée montante devoit le mettre à flot. Elle commençoit ordinairement à se retirer au point du jour, & nous comptions en profiter pour partir. En attendant ce moment, nous nous reposâmes auprès de notre feu. Nous n'y goutâmes pas longtems le sommeil. Il survînt un orage affreux pendant la nuit. La pluie, la clarté des éclairs, le bruit du tonnerre, nous réveillèrent. La mer s'enfla beaucoup. Elle s'agita avec la plus grande fureur. Nous tremblâmes pour le radeau qui nous avoit donné tant de peine. Hélas, nous ne pûmes point en profiter. Les

vagues le détachèrent & l'entraînèrent dans la mer, après l'avoir mis en piéce. Ce tems affreux dura toute la nuit, il ne cessa qu'au retour du soleil.

Nous étions accouru sur le rivage pour voir si notre machine n'auroit point résisté à la tempête. Mais nous ne la vîmes plus. Elle avoit disparu. Le courage nous abandonna. Nous passâmes le reste du jour à nous désoler, à nous plaindre, sans songer à rien entreprendre de nouveau. Un autre fléau vînt encore nous accabler. Depuis que nos malheurs avoient commencé, nous n'avions point été malades. Notre santé s'étoit conservée, & nous n'éprouvions pas d'autre incommodité que notre foiblesse. Mon nègre pendant que nous nous affli-

gions avoit couru la côte pour chercher quelques coquillages. Il n'en vit aucun, mais il trouva la tête & la peau d'un marſouin qu'il nous apporta. Le tout nous parut fort corrompu. Mais le beſoin écarte la délicateſſe, & notre eſtomac avide demandoit cette nourriture dont la vue étoit ſi dégoutante. Nous la mangeâmes toute entière. Une heure après nous ſentîmes un malaiſe inſupportable. Notre eſtomac étoit ſurchargé, & ne pouvoit ſe débarraſſer de cet horrible aliment. Nous eûmes recours à l'eau dont heureuſement nous ne manquions pas. Nous en bûmes beaucoup, elle ne nous ſoulagea que par degré. Nous fûmes tous incommodés d'une diſſenterie cruelle qui nous fatigua pendant cinq jours.

L'idée de conſtruire un autre radeau m'étoit venue lorſque j'avois vu le premier emporté. Mais la laſſitude me força de renoncer à l'entreprendre ſur le champ, & je ne fus pas en état de le faire tant que dura notre maladie. Elle finit enfin, mais elle nous laiſſa tous dans une foibleſſe extraordinaire. La crainte de la voir augmenter me détermina à m'occuper ſur le champ de la conſtruction d'un nouveau radeau. Il ne falloit pas attendre que l'épuiſement total de mes forces me mit dans la néceſſité de renoncer pour toûjours à ce projet. J'exhortai Madame la Couture à me ſeconder encore. Elle fit comme moi un effort ſur elle même, & nous nous mîmes tous à l'ouvrage à l'exception

de ſon fils qui étoit très-mal. Nous étions alors au 11 Avril ou environ. Nous travaillâmes ſans relache & avec autant de promptitude que notre foibleſſe, qui étoit extrême, nous le permit. Nous n'eûmes entièrement achevé que le 15 au ſoir. Les piéces de bois que nous employâmes nous donnèrent beaucoup de peine à rouler. Nous étions obligés de les aller chercher au loin. Celles qui étoient le plus près de la mer avoient été employées déja au radeau que nous avions perdu. Nous tremblions à chaque inſtant que le mauvais tems ne vînt interrompre notre ouvrage & le détruire avant qu'il fut achevé. Nous ne pouvions prendre aucune précaution. Il falloit l'exécuter ſur le riva-

ge, & dans le lieu le plus près de la mer, afin qu'en montant elle le mit elle-même à flot. Il nous auroit été impoſſible de l'y mettre nous-mêmes. Comment nous auroit-il été facile de le remuer? Le moindre nuage que nous appercevions dans le ciel, le moindre degré de force qu'acquéroit le vent, nous faiſoient frémir, & ſembloient nous préſager une tempête. Nous nous arrêtions alors. Nous n'oſions pourſuivre notre travail dans la crainte qu'une ſeconde fois nous ne puſſions pas en profiter.

Nous nous y remettions enfin, mais c'étoit avec dégoût, avec inquiétude. Nous ſacrifiâmes à ce bâtiment le reſte de nos couvertures & de nos bas. Si les flots nous l'avoient encore enlevé,

il ne nous reſtoit plus aucune reſſource, aucune eſpérance, & nous n'aurions plus attendu que la mort.

Les craintes ne nous quittèrent point durant la nuit du 15 au 16. La ſérénité du ciel nous raſſuroit à peine. Nous ne dormîmes point; nous la paſſâmes à ramaſſer des proviſions pour deux jours en coquillages & en racines, & à les charger ſur notre radeau, réſolus de partir le lendemain, ſi nous le poſſédions encore. Le jour vint enfin; il nous promettoit un tems favorable. J'allois réveiller le jeune la Couture pour nous embarquer. Il étoit le ſeul que la fatigue avoit forcé de ſe repoſer. Je l'appelle, il ne me répond point. Je m'approche de lui pour le réveiller en le ſecouant. Je le trouve

froid comme le marbre, ſans mouvement, ſans ſentiment. Je le crus mort pendant quelques minutes. En paſſant la main ſur ſon cœur, je ſentis qu'il battoit encore. Notre feu étoit preſque éteint. Comme nous devions quitter l'iſle & que nous ne penſions plus en avoir beſoin, nous ne nous étions pas donné la peine de l'entretenir. J'appellai mon nègre pour le ranimer, tandis que je cherchois à réchauffer ce malheureux jeune homme en lui frottant les bras, les mains & les jambes. Madame la Couture qui étoit éloignée, arrive dans ce moment. Qui pourroit peindre ſon état, ſes cris, ſa douleur à la vue de ſon fils expirant? elle tomba à côté de lui dans un évanouiſſement profond qui me fit trembler. Occupé

auprès de l'enfant, quel ſecours pouvois-je donner à la mère? Je leur partageai mes ſoins. Celle-ci me ſembla dans un état auſſi terrible que ſon fils. Le nègre avoit rallumé le feu. Je lui ordonnai de ſoutenir le jeune homme & de le réchauffer par degrés. A force de ſoins & de mouvemens, je fis revenir la mère à elle-même. Je m'attachois à la conſoler, à lui donner de l'eſpérance; elle ne m'écoutoit pas. Son fils reprit enfin connoiſſance. Le froid l'avoit ſaiſi pendant la nuit, & cela, joint à l'épuiſement où il étoit, l'avoit plongé dans cette léthargie qui eût terminé ſes jours, ſi j'avois tardé un inſtant à le ſecourir.

Quelle ſituation étoit alors la mienne! abandonné dans une iſle déſerte,

manquant de tout, au milieu de deux perſonnes dangereuſement malades, ne ſachant quel remède leur donner, n'aïant que des huîtres, des poiſſons, de mauvaiſes racines & de l'eau à ma portée. Dans quel moment ſur-tout étoient-elles tombées dans ce funeſte état? A l'inſtant où nous nous préparions à quitter cette iſle, à nous rendre dans un lieu où nous trouverions des hommes & du ſecours? Il ne fallut plus ſonger à les embarquer de ce jour-là. La mère & le fils étoient trop foibles; partir, c'étoit les expoſer à une mort certaine; les laiſſer, c'étoit une inhumanité dont l'idée ſeule révoltoit mon cœur, & dont j'étois incapable; reſter moi-même avec eux, c'étoit m'expoſer à ne voir jamais la fin de mes peines, à perdre le radeau qui m'avoit tant

coûté, à le voir emporté par les flots. Cette dernière idée, que le premier malheur que nous avions éprouvé fortifioit encore, déchiroit mon cœur, & me jettoit dans un déſeſpoir que rien ne pouvoit calmer, & que chaque minute augmentoit. Je ne balançai pas cependant; je remplis les devoirs que l'humanité m'impoſoit. Je me réſignai à tous les maux qui m'étoient encore préparés, je les offris au Ciel, & j'en attendis ma récompenſe.

Je courus décharger le radeau des proviſions que nous y avions placées. Mon cœur ſaigna encore à la vue de cet ouvrage qui m'alloit peut-être devenir inutile. Je ſongeai à l'amarrer de manière qu'il put réſiſter long-tems

à

à l'impétuofité des flots, s'il furvenoit une nouvelle tempête. J'en détachai le mât, les cordages & tout ce que je ne pouvois plus efpérer de recouvrer fi je venois à le perdre, & je les mis dans un lieu fûr, à l'abri de la fureur de la mer. Je pris la couverture fur-tout, que je portai à nos malades qui avoient befoin de ce meuble. Je paffai la journée à leur donner des foulagemens. Heureux s'ils pouvoient contribuer à les rétablir, & à lever les obftacles qui s'oppofoient à notre départ!

La douleur de Madame la Couture, fes inquiétudes fur fon fils, étoient la feule caufe de fon mal. Je parvins à les diffiper en partie, non pas en lui donnant des efpérances que je n'avois pas. Car j'étois perfuadé que nous per-

drions le jeune homme; mais en lui inſpirant du courage, & en l'exhortant à la ſoumiſſion aux volontés du Ciel. Je croyois qu'il étoit important de la préparer ainſi par dégrés au coup qui devoit la frapper, & que je n'imaginois pas être fort éloigné. En effet, le jeune homme étoit dans la poſition la plus douloureuſe. Il avoit toute ſa connoiſſance, mais ſa foibleſſe étoit ſi grande qu'il étoit forcé de ſe tenir couché. Ses membres ne pouvoient ſoutenir le poids de ſon corps, & ce n'étoit qu'avec des efforts infinis qu'il ſe tournoit d'un côté ſur l'autre. S'il vouloit changer de place, il étoit obligé de ramper & de ſe traîner ſur le ventre.

Je veillai ſans ceſſe auprès de lui pendant la nuit. Lui-même ne ferma

pas l'œil; il me parloit quelquefois; c'étoit pour me remercier de mes ſoins & pour me témoigner combien il y étoit ſenſible, & le regret qu'il avoit de retarder notre voyage. Je n'ai rien entendu de plus tendre & de plus touchant que les diſcours qu'il me tenoit ſur ce ſujet. Ce jeune homme avoit une ſenſibilité profonde, un ſens & une fermeté qu'on n'a pas ordinairement à cet âge. Il ſe trouva très-mal vers le point du jour, il n'y avoit preſque pas de minutes où je ne m'attendiſſe à le voir paſſer. J'avois eu la précaution de tenir ſa mère à quelque diſtance de lui, afin qu'elle ne le vit point expirer, s'il venoit à rendre le dernier ſoupir. Ce ſpectacle eſt toûjours affreux pour des étrangers, combien l'auroit-

il été pour une mère? Je n'aurois pas répondu que Madame la Couture eût conservé la fermeté que j'avois tâché de lui inspirer, & je voulois lui dérober au moins cette cruelle image dont l'effet est souvent moins sensible lorsqu'on ne l'a pas sous les yeux.

Le jeune homme dans ce moment me dit avec effort : Pardonnez-moi les inquiétudes & les peines que je vous donne. Je n'attends plus aucun succès de vos soins. Je sens que l'instant de ma mort est proche. Je ne quitterai pas cette isle; quand même mes jours se prolongeroient, je ne pourrois vous suivre. Mes jambes me refuseront absolument tout service. Arrivé avec vous sur la terre ferme, je n'en serois pas plus heureux. Les endroits habi-

tés ne se trouvent pas sur la côte. Comment pourrois-je m'y rendre? Il faudroit rester exposé dans les bois aux bètes farouches, & à des incommodités plus cruelles encore que celles que j'éprouve à présent. M'en croirez-vous, Monsieur Viaud, ajoûta-t-il après un instant de réflexion, partez sans m'attèndre. Ne vous inquiétez pas de mon sort; il ne peut être long. Profitez de votre radeau; craignez de perdre avec lui l'espérance qui vous reste de vous sauver. Emmenez ma mère; ce sera une consolation pour moi. Tant qu'elle sera avec vous je ne craindrai rien pour elle. Vous laisserez seulement auprès de moi le plus de provisions que vous pourrez ramasser, & j'en ferai usage tant que le Ciel me laissera la vie. Si

vous arrivez en lieu de ſûreté, vous ne m'oublierez point, & vous aurez ſans doute l'humanité de revenir en ce lieu me porter des ſecours dont je profiterai ſi je reſpire encore, ou me donner la ſépulture ſi vous me trouvez mort. Ne me répondez point, ajoûta-t-il, en voyant que j'allois l'interrompre. Ce que j'exige eſt juſte; il ne faut pas que l'eſpérance incertaine de me mettre en état de partir avec vous, vous faſſe riſquer de périr avec moi. Je ſuis déterminé à périr ſeul; mais éloignez-vous, ſauvez ma mère, & cachez-lui mon état & le conſeil que je vous donne.

Je demeurai confondu à ce diſcours; je n'y répondis point, j'en étois incapable. Une foule d'idées confuſes ſe préſentèrent à mon imagination, &

toutes me difoient que notre falut dépendoit de ce confeil, que la néceffité m'ordonnoit de le fuivre. Agité de mille mouvemens de compaffion, de douleur & d'incertitude, je me jettai fur le jeune homme que j'embraffai avec tendreffe. Je mouillai fon vifage de mes larmes, en vantant fon courage, en l'exhortant à le conferver, fans lui parler de mes réflexions, & fans lui dire non plus que je ne pouvois céder à fon avis. Il me ferra les mains, en me difant de réfléchir à ce qu'il m'avoit propofé.

Je le quittai, & je fus en effet occupé de fon difcours. Je l'admirois, mais je fongeois en frémiffant que c'étoit fait de nous tous, fi je balançois à entreprendre un voyage qu'il paroiffoit

défirer. Cependant l'idée de le laiffer me défefpéroit ; j'aurois pu le porter fur le radeau & lui faire partager notre fortune pendant la traverfée. Mais qu'en aurois-je fait quand nous ferions arrivés à terre ? Il ne pouvoit fe remuer ; fon féjour dans l'ifle étoit moins dangereux ; il n'y avoit aucune bête féroce. A force de m'arrêter fur cette idée, mon âme s'y accoutuma ; & je l'avouerai, celle d'abandonner le jeune la Couture me parut moins terrible. Mon intérêt, celui de fa mère, notre perte inévitable, me firent penfer qu'une néceffité auffi preffante que celle dans laquelle nous étions, me difpenfoit de toute efpèce de ménagement.

Je dois cependant dire qu'au milieu de ces réflexions, il s'en préfentoit d'au-

tres qui raſſuroient l'humanité gémiſſante d'une réſolution qu'elle ne prenoit qu'avec peine. Je penſois que mon voyage ſeroit court, que j'arriverois promptement dans un lieu habité, où je pourrois prendre un bateau & des hommes pour le venir chercher & le tranſporter auprès de ſa mère. Ce raiſonnement étoit bien haſardé ; le ſuccès l'étoit encore davantage ; mais le malheur me le fit regarder comme très-ſolide & très-ſenſé.

Cependant je ne pus me réſoudre à partir de toute la journée. Le jeune la Couture me fit des reproches de mes délais. Si votre ſéjour en ce lieu pouvoit prolonger ma vie, me dit-il, je n'aurois rien à vous oppoſer; mais vos efforts ſeront inutiles, je le ſens. Je

puis languir encore un jour ou deux, & pendant ce tems, il peut s'élever une autre tempête qui vous privera de votre radeau. Vous voudrez alors vous éloigner & vous n'en aurez plus le pouvoir. Vous gémirez d'avoir différé, & vos regrets feront d'autant plus violens que ce délai m'aura été inutile. J'aurai péri fous les yeux de ma mère, j'emporterai en mourant l'affreufe affurance qu'elle me fuivra bien-tôt; je la laifferai dans les pleurs & dans le défefpoir. Ce lieu cruel qu'elle ne pourra plus quitter, me rappellera fans ceffe à fon fouvenir & renouvellera la fource de fes pleurs; l'abfence, l'éloignement, le tems pourroient la confoler. Profitez de cette nuit pour faire vos préparatifs, raccomodez votre bâti-

ment, ramaſſez vos proviſions, laiſſez-m'en une certaine quantité, & partez demain au point du jour. Réveillez ma mère au moment du départ; elle croira que je ne ſuis plus & que vous voulez l'arracher à ce ſpectacle funeſte. Ne la tirez pas de ſon erreur; partez & conſolez-la.

L'état de ce jeune homme, le ſang froid avec lequel il prononçoit ce diſcours, la néceſſité enfin, tout me détermina. Je pris la couverture dont il étoit enveloppé, & je lui donnai à la place une redingote que je portois pardeſſus mon habit. Je me dépouillai encore de ma veſte que je lui laiſſai, j'allai redreſſer le mât de mon radeau; j'y attachai la couverture. Pendant ce tems, mon nègre fut ramaſſer des co-

quillages ; il en trouva beaucoup. Ma cargaiſon fut bien-tôt prête ; je l'aidai à tranſporter une quantité ſuffiſante de vivres auprès du jeune la Couture. Nous ſéchâmes pluſieurs poiſſons au feu, afin qu'ils puſſent ſe conſerver plus long-tems, & nous les mîmes à ſa portée. Le printems étoit venu ; les nuits n'étoient plus auſſi fraîches ; & le feu lui devenoit moins néceſſaire.

Je me repoſai quelques heures en attendant celle de mon départ. Mais je ne dormis point. Je parlai long-tems avec le jeune homme, qui faiſoit des efforts continuels ſur lui-même, pour me conſoler de notre ſéparation & pour me recommander ſa mère. Une heure avant le jour il tomba dans une nouvelle foibleſſe. Il per-

dit la connoiſſance. Je ne pus réuſſir à le faire revenir. Dès cet inſtant je le regardai comme un homme mort. Le dirai-je ? Je vis dans ſon trépas un bonheur pour lui, & un ſoulagement pour moi. Je l'abandonnois avec moins de regret. Le jour vînt. Il reſpiroit encore, mais il ne parloit plus. Il me paroiſſoit dans les douleurs de l'agonie. Je ne penſai pas qu'il put vivre encore une demie-heure. Je mis cependant près de lui le plus d'alimens qu'il me fut poſſible. Je remplis d'eau toutes les écailles des huîtres que nous avions ouvertes, afin qu'il trouvat des ſecours, s'il reprenoit aſſez de forces pour pouvoir en profiter ; mais je ne l'eſpérai pas, & en rempliſſant ce ſoin, je ne doutois

pas qu'il ne fut inutile. Je le recommandai au Ciel, & je courus auprès de ſa mère que je réveillai avec peine. Ranimez votre courage, Madame, lui dis-je bruſquement. Le Ciel veut que nous nous éloignions, obéiſſons à ſes décrets. Hâtons-nous : craignons un délai qui nous ſoit funeſte, & qu'il ne ſeroit plus en notre pouvoir de réparer. Juſte Ciel ! s'écria-t-elle, mon fils eſt mort... Je n'ai déja plus d'époux... J'ai tout perdu.

Elle ſe tut à ces mots. Elle répandit un torrent de larmes. Je ne m'amuſai pas à les eſſuyer. Je la pris avec mon nègre, & nous la tranſportâmes dans notre radeau, ſans qu'elle fit la moindre réſiſtance. J'avois craint

qu'elle ne demandât à voir ſon fils. Ce mouvement naturel eût pu lui être dangereux, & retarder encore notre voyage juſqu'au lendemain. La perſuaſion où elle étoit qu'il avoit rendu le dernier ſoupir, l'empêcha d'y ſonger. De quel ſecours lui eût-elle été après ſa mort? Elle n'avoit pas beſoin d'un ſpectacle de cette eſpèce, capable de lui ôter les forces qui lui reſtoient, & qu'il lui étoit important de conſerver.

Moi même, quand nous eûmes gagné le large, je fus perſuadé que le jeune homme n'étoit plus. Occupé de cette idée, en gouvernant notre bâtiment, j'adreſſai pour lui mes prières au ciel, & je le conjurai en même tems de nous être plus favorable.

Nous étions partis le 19 Avril, si ma mémoire ne me trompe point. Nous voguâmes vers la terre ferme sans éprouver le moindre accident, si ce n'est beaucoup de fatigue. Notre navigation dura douze heures, au bout desquelles nous prîmes terre. Notre premier mouvement fut de rendre grace à Dieu de notre heureuse arrivée. Nous abandonnâmes notre radeau & nous n'emportâmes que nos provisions, notre couverture & les cordages que nous avions faits de nos bas. Nous nous avançâmes dans le pays que nous trouvâmes impraticable, & presque généralement inondé. Cet inconvénient nous affligea. Il nous fit reconnoître que le malheur ne nous quitteroit pas de

ſitôt, & qu'il nous accompagneroit encore ſur la terre ferme.

Le ſoleil alloit ſe coucher. La laſſitude que nous éprouvions, la crainte de nous égarer pendant la nuit dans un lieu que nous ne connoiſſions pas, nous fit ſonger à chercher un endroit où nous puſſions la paſſer avec le moins d'incommodité. Nous choiſîmes un tertre que ſon élévation mettoit à l'abri de l'humidité. Trois gros arbres qui étoient à peu de diſtance les uns des autres, & dont les branches épaiſſes ſe joignoient, nous ſervirent de couvert. Je tirai ma pierre à fuſil que je n'avois point négligé d'emporter, & j'allumai un grand feu, auprès duquel nous mangeâmes une

partie des provisions que nous avions apportées.

Nous nous attendions à repofer tranquillement, & nous en avions un véritable befoin. Mais à peine nos yeux furent-ils fermés, que nous entendîmes des hurlemens affreux qui nous réveillèrent & portèrent l'effroi dans nos ames. C'étoient les cris des bètes féroces; nous les entendions de tous côtés. Elles fembloient fe répondre & nous environner. Nous nous levâmes avec une terreur dont rien ne peut rendre l'idée. Nous nous attendions à chaque minute à voir fondre fur nous ces monftres furieux; nous portions nos regards par-tout où nous entendions leurs hurlemens, qui ne faifoient qu'augmenter. Il fembloit que

ces animaux farouches s'approchoient de nous; nous en jugions du moins ainſi pars leur cris, qui de minutes en minutes, nous paroiſſoient plus violens & plus forts.

Mon nègre, dans ce moment, ne put réſiſter à ſa peur. Il courut à l'un des arbres ſous leſquels nous étions, & s'élançant avec une rapidité inconcevable, il y grimpa ſur le champ, & courut ſe cacher au ſommet. Madame la Couture l'avoit ſuivi; elle le prioit à mains jointes de la tirer avec lui, & de l'aider à gagner cet aſyle. En vain je l'appellois, & lui diſois de ne pas s'éloigner du feu dont les bètes féroces ne s'approcheroient pas, & que je tâchois d'augmenter, en y jettant beaucoup de bois. Elle ne m'écoutoit point; elle continuoit à pleurer, à ſupplier

mon nègre, que sa propre frayeur rendoit sourd à sa voix. Je tâchois vainement aussi de me faire entendre, & je n'osois courir auprès d'elle pour la ramener. Je craignois de m'écarter du feu qui faisoit ma sûreté. Dans un instant je l'entendis pousser un cri terrible & crier: au secours, M. Viaud, je suis perdue. Je ne pus me résoudre à l'abandonner; je saisis un gros tison enflammé, & mon zèle supérieur à mon effroi, me conduisit de son côté; je la vis accourant de toutes ses forces, & poursuivie par un ours d'une grosseur démesurée, qui s'arrêta à mon aspect. J'avouerai que sa vue me fit frémir de la tête aux pieds; je m'avançai d'un pas chancelant en lui présentant mon tison. Je joignis Madame la Couture, &

je la ramenai à notre braſier, où l'ours ne nous ſuivit pas. Je le lui fis obſerver, en lui apprenant que l'on ſe ſervoit du feu avec ſuccès pour écarter les monſtres des forêts. L'ours qu'elle vit de loin, immobile, & nous regardant d'un œil étincelant, la perſuada de la vérité de ce que je diſois & la raſſura.

L'arbre ſur lequel étoit monté mon nègre étoit à quelques pas de nous. Sa terreur ne lui avoit pas permis de choiſir; il n'avoit pas même fait attention qu'il y en avoit un beaucoup plus proche. Je l'entendis bien-tôt pouſſer à ſon tour un cri horrible; je portai mes regards de ce côté. Le feu que j'avois allumé étoit très-flamboyant; il m'aida à voir l'ours qui s'étoit redreſſé contre

l'arbre ſur lequel s'étoit réfugié ce malheureux, & qui ſe diſpoſoit à y monter. Je ne ſavois comment m'y prendre pour le ſecourir; je lui criai de monter au ſommet de l'arbre, de chercher les branches les plus pliantes, mais qui fuſſent capables de le ſoutenir, & où il ne fut pas poſſible à l'ours de le joindre. Car ces animaux, guidés par leur inſtinctif, s'attachent autant qu'il eſt poſſible, aux branches les plus groſſes, & craignent de ſe fier à celles qui plient ſous leurs corps. Je m'aviſai en même-tems de lancer auprès de cet arbre de gros tiſons allumés, qui puſſent effrayer l'animal, & l'engager à quitter ſon entrepriſe. J'en jettai pluſieurs avec tant d'adreſſe & de bonheur qu'ils s'arrêtèrent au pied de

l'arbre, fe croifèrent les uns fur les autres en tombant, & continuèrent d'y brûler comme dans notre feu, qui par le foin que j'avois pris, étoit devenu un bucher vivement enflammé. La clarté que jettèrent ces brandons, éblouit l'ours qui redefcendit avec précipitation, en prenant le côté du tronc qui leur étoit oppofé & s'éloigna fur le champ.

Il ne fallut pas fonger à dormir de toute cette nuit. C'étoit une chofe impoffible avec l'épouvante que nous infpiroient les bêtes farouches, dont les hurlemens étoient continuels, & redoubloient de momens en momens. Jamais je n'ai rien entendu de fi terrible & de fi affreux. Plufieurs ours s'approchèrent encore de nous, & à une

diſtance aſſez peu éloignée pour que nous puiſſions les appercevoir à la clarté de notre feu. Nous découvrîmes auſſi des tigres qui nous ſemblèrent d'une groſſeur extraordinaire. Peut-être la crainte nous les montroit-elle ainſi. Il y en eut un qui s'avança même beaucoup, malgré nos cris. Quelques brandons allumés que nous lançâmes de ſon côté, l'obligèrent de s'éloigner; mais ce ne fut pas ſans avoir jetté des cris furieux auxquels tous ces monſtres répondirent.

Pour nous débarraſſer de la viſite que d'autres auroient été tentés de nous faire encore, & de plus près, nous jettâmes beaucoup de tiſons, à une certaine diſtance, autour de notre grand feu, de manière que nous en étions

presque environnés. Cette précaution, en forçant ces animaux à s'écarter loin de nous, les déroboit à notre vue & diminuoit par-là nos frayeurs. Mais nous ne pûmes le faire qu'aux dépens de notre bucher. Le bois qui le composoit étoit presque tout consumé, & nous craignions fort qu'il ne le fût entiérement avant le jour. Mais heureusement la nuit étoit plus avancée que nous ne le croyions. Les hurlemens, qui nous avoient si fort épouvantés, diminuèrent, s'éloignèrent, & cessèrent enfin aussi-tôt que le jour parut. Les bêtes féroces, à son approche, rentrent dans leurs repaires, pour n'en sortir que lorsque les ténèbres ont pris sa place.

Je profitai de ce moment pour ramasser quelques piéces de bois que je

jettai encore dans notre feu. J'appellai ensuite mon nègre que j'eus bien de la peine à faire descendre de l'arbre où il s'étoit caché, & qui vînt enfin plus mort que vif. Après la fatigue & l'effroi de la nuit, nous ne pouvions nous remettre sur le champ en route. Nous avions besoin de repos, & nous le cherchâmes. Notre agitation ne nous permit pas de le trouver facilement. Nous sommeillâmes plutôt que nous ne dormîmes jusqu'à midi. Alors nous prîmes un leger repas qui consomma le reste de nos provisions. Nous nous mîmes ensuite en route, & nous marchâmes du côté de l'Est, dans le dessein de nous rendre à St. Marc des Appala-

ches, (*) eſpérant de rencontrer dans notre marche quelques Sauvages qui daigneroient nous guider, nous fournir quelques vivres, ou nous donner la mort. Nous n'en avions rien de pis à craindre. Et nous aurions mieux aimé mourir tout d'un coup, que de vivre comme nous avions vécu, paſſant de malheurs en malheurs, expoſés à périr par la faim, ou ſous la dent des monſtres.

(*) Ce fort, conſtruit en pierres & placé ſur une hauteur étoit au commencement de ce ſiécle, l'un des établiſſemens des Eſpagnols dans la Floride. Les Anglois de la Caroline s'en ſont emparés & y tiennent un Officier avec quelques ſoldats.

Nos forces ne nous permirent pas de faire beaucoup de chemin. Notre journée ſe borna à une marche d'une heure & demie. Nous nous hâtames de faire alte avant l'entier épuiſement de nos forces. Encore pleins de l'effroi de la veille, nous voulions avoir le tems & le courage de faire le plus grand amas de bois. Nous en entaſſâmes autant que nous le pûmes, dans un lieu ſitué comme celui où nous nous étions arrètés la veille. Après avoir préparé notre bucher ſans y mettre le feu, j'en diſpoſai douze autres à l'entour, à vingt pas de diſtance & dans un égal éloignement les uns des autres. Nous devions par cette précaution en être entourés de tous les côtés: elle nous parut la plus

ſûre pour nous garantir des attaques des bêtes féroces.

La crainte étoit le premier ſentiment qui avoit reclamé nos ſoins. Il falloit qu'il fut bien puiſſant, puiſqu'il étoit ſupérieur à notre faim. Nous ſongeâmes enfin à chercher de quoi la contenter. Le terrein ſur lequel nous étions, étoit extrêmement ſtérile. Nous n'y voyions ni coquillages, ni racines bonnes à manger. Toutes nos perquiſitions furent inutiles; nous ne découvrîmes rien qui put nous ſervir d'aliment. Trop heureux de trouver une eau bourbeuſe, mais douce & dont nous bûmes beaucoup. Ce fut toute la nourriture que nous prîmes ce ſoir-là.

Dès que la nuit parut, je fis du

feu, & j'allumai tous nos buchers. Je n'avois pas voulu le faire plutôt, parce qu'il nous étoit inutile, & que je voulois ménager le bois que j'avois amaſſé avec peine, afin qu'il durât jusqu'au jour. Nous nous couchâmes auſſitôt, afin de goûter quelques heures de ſommeil, avant que les bêtes farouches ſe répandiſſent dans la plaine, & vinſſent nous troubler par leurs hurlemens. Elles ne nous interrompirent en effet qu'à minuit. Nous dormîmes très-profondément jusqu'à ce moment. Notre laſſitude nous empêcha de les entendre plutôt, & j'en juge ainſi par le bruit effroyable qu'elles faiſoient à l'inſtant de notre réveil. On eut dit que tous les monſtres ſauvages du nouveau

monde s'étoient réunis dans ce dé-ſert, pour nous épouvanter par leurs cris. Nous diſtinguions ceux de dif-férentes eſpèces. Les rugiſſemens des lions nous parurent ſur-tout épou-vantables. Ils perçoient par-deſſus le bruit que faiſoient les autres animaux. Nous les entendîmes à une diſtance peu éloignée. Il ſembloit qu'ils étoient autour de nous, & que nous n'en étions ſéparés que par nos feux. C'é-toit une barrière que nous nous ſa-vions bon gré de leur avoir oppoſée. Aucun n'en approcha d'aſſez près pour ſe laiſſer diſtinguer. Et ce fut un bonheur pour nous, car étourdis comme nous l'étions de leurs hurle-mens qui les annonçoient en ſi grand nombre, nous n'aurions pu ſoutenir

leur vue. Un ſeul que nous aurions apperçu, nous auroit fait craindre l'approche d'un plus grand nombre; & nous aurions ſuccombé à notre effroi.

Madame la Couture & mon nègre furent dans un état affreux. Je les vis plus d'une fois prêts à s'évanouir. Ma terreur n'étoit aſſurément pas moindre que la leur, & j'oſai cependant leur parler pour les raſſurer. Hélas! en les exhortant au courage, j'avois perdu le mien. Une ſueur froide couloit de tout mon corps. J'étois ſaiſi, & le feu auprès duquel j'étois, me fut d'un grand ſecours.

Le jour, en écartant les bêtes féroces, mit fin à nos allarmes. Elles avoient ſuſpendu le ſentiment de la faim.

faim. Nous l'éprouvâmes dans sa plus grande violence, aussitôt que nos craintes furent dissipées. C'est ainsi que nous souffrions alternativement les maux les plus cruels. Le besoin de manger, l'impossibilité de le satisfaire sont assurément les plus insupportables. Nous essayâmes de tout ce qui se présentoit à nos yeux. Nous ramassions de la terre, nous la portions dans notre bouche, & nous la rejettions aussitôt.

Nous ne pensâmes point à nous reposer le matin, comme nous avions fait la veille, nous marchâmes dans l'espérance de rencontrer quelque chose. Nous goutâmes de toutes les plantes que la terre produisoit dans ce désert. Mais c'étoit des espèces de bruyè-

res, des ronces sans feuilles, dont la tige étoit un bois dur que nos dents avoient de la peine à broyer, & que nous ne pouvions avaler ensuite. Chaque essai que nous faisions, avec aussi peu de succès, nous arrachoit des larmes, & augmentoit notre désespoir. A une heure après midi ; nous nous arrêtames, accablés de douleur, & hors d'état de pouvoir aller plus avant. Nous nous couchâmes sur la terre, incertains si nous aurions la faculté de nous relever, attendant la mort, l'appellant par nos cris, & mettant en elle tout notre espoir.

Mon nègre qui étoit aussi foible que nous, ranimé par la fureur du besoin, se lève & court à un arbre dont les branches étoient peu élevées,

& auxquelles il pouvoit atteindre en élevant le bras. Il en arrache les feuilles & les dévore avec une avidité qui nous étonne & qui nous fait imaginer que ces feuilles ont un goût délicieux. L'idée qu'elles peuvent servir de nourriture leur donne à nos yeux un air appétiſſant. Nous volons après mon nègre, pour partager ſon triſte repas. Notre imagination prête à ces feuilles une ſaveur qu'elles n'ont pas. Nous ne les mangeons point. Nous les dévorons. Ce mets charge notre eſtomac ſans le raſſaſier. Après en avoir pris beaucoup, nous ſongeons que la quantité peut nous être nuiſible, & nous nous impoſons la loi d'être ſobres.

Contens de ce repas, que nous ſup-

poſons nourriſſant, nous travaillons à nous mettre en état de paſſer la nuit. Nous ranimons nos forces pour préparer des buchers comme la veille. Nous nous mettons tous à cet ouvrage. L'abondance du bois ſec qui eſt répandu autour de nous, facilite ce travail. Il eſt bientôt fini. Nous nous aſſeyons en attendant l'heure d'y mettre le feu. Mais à peine nous fûmes nous repoſés une heure, que nous nous ſentîmes tous très-mal. Les feuilles que nous avions mangées, cauſèrent un ravage affreux dans nos eſtomacs. Nous recourûmes à l'eau. Nous nous traînâmes avec effort auprès d'une ſource voiſine à laquelle nous arrivâmes avec bien des difficultés. A peine eûmes-nous bû que nous

nous ſentîmes extrêmement gonflés. Il ſembloit que ces feuilles étoient des éponges. Nous eſſuyâmes un vomiſſement qui nous en débarraſſa par degrés, avec des convulſions horribles, & nous ne les rendîmes pas ſans beaucoup de ſang.

Nous demeurâmes longtems ſans force & preſque ſans mouvement auprès de cette ſource, croyant toucher à notre dernière heure, incapables de nous en éloigner. Le ſoleil en ſe couchant nous laiſſa dans cette ſituation déplorable. La nuit s'avançoit. Nous n'avions plus la faculté de nous remuer. Nous gémiſſions de ne pouvoir retourner à nos feux & les allumer. Nous nous repréſentions déja les bêtes féroces fondant ſur nous &

nous dévorant. Cette appréhension augmentoit encore notre foiblesse. Nous soupirions, nous versions des larmes, nous proférions quelques plaintes, nous n'avions pas la force de pousser des cris.

La nuit parut tout-à-fait & augmenta notre effroi. Nous essayâmes de nous traîner encore vers nos buchers. Nous fîmes les plus grands efforts pour y réussir; & nous frémissions des obstacles que nous éprouvions: nous nous y rendîmes enfin, mais nous étions épuisés. A peine pus-je frapper des coups assez forts sur ma pierre pour en tirer des étincelles. Je parvins difficilement à les recevoir sur une manchette que Madame la Couture avoit arrachée de sa chemise;

& lorſque je l'eus enfin allumée, je me vis preſque ſur le point de renoncer à l'eſpoir de le communiquer à quelques morceaux d'écorces ſéches & à des feuilles. Ni les uns ni les autres, nous ne pouvions ſouffler pour les enflammer. Ce travail nous tînt près d'une demie heure. Nous jettâmes ces écorces allumées ſur notre bois, qui s'enflamma heureuſement ſans difficulté.

Le bruit affreux que nous avions entendu les nuits précédentes, recommença alors dans l'éloignement. Nous nous félicitions d'être parvenus à faire du feu; nous en ſentîmes la néceſſité. Pour nous raſſurer tout-à-fait, il falloit allumer les autres que nous avions dreſſés autour de nous. Nous fîmes de nou-

veaux efforts pour cela ; nous nous partageâmes cette besogne, & chacun ayant pris deux brandons dans chaque main, alla les jetter dans différens buchers, & vint en prendre de nouveaux pour allumer les autres. La peur qui nous animoit nous donna les forces & l'activité néceſſaires. Nous demeurâmes mêmes moins de tems à cette opération que notre foibleſſe n'en ſembloit exiger. A peine l'eûmes-nous finie, que les cris que nous avions entendus s'approcher de nous, retentirent de toutes parts & à une très-légère diſtance.

Combien alors nous ſentîmes-nous heureux d'avoir pu allumer nos feux, & de nous trouver au moins en ſûreté ſous leur abri ! Nous les avions beaucoup multipliés ce ſoir-là, & ce ſoin

nous avoit rendus plus tranquilles. Il ne nous empêcha cependant pas de sentir la plus vive épouvante; elle étoit augmentée par la foibleſſe où nous étions & par le beſoin de nourriture. Celle que nous avions priſe nous avoit encore plus affoiblis; elle nous avoit horriblement fatigués. Sur la fin de la nuit, nous nous endormîmes cependant; ce fut l'épuiſement qui en fut ſans doute la cauſe.

Nous ne nous réveillâmes qu'au grand jour, un peu repoſés à la vérité, ſoulagés en partie, mais tourmentés plus vivement par le beſoin dévorant de la faim. Nous regardâmes avec un frémiſſement & un dégoût ſupérieur encore au beſoin, l'arbre dont les feuilles nous avoient ſemblées ſi appétiſ-

ſantes la veille, & qui nous avoient mis à deux doigts de la mort. Nous nous levâmes pour continuer notre route, dans l'eſpoir de faire enfin quelque découverte plus heureuſe qui nous ſoutint. Nous fîmes, comme le jour précédent, divers eſſais de différentes ſubſtances, mais avec auſſi peu de ſuccès. Nous ne rencontrions plus que des arbriſſeaux qui ne nous fourniſſoient rien.

La faim cependant devenoit plus vive; l'eſpoir de la ſoulager nous ſoutenoit à chaque pas, & nous fit continuer notre marche juſqu'après midi. Nos regards erroient autour de nous, & s'élançoient dans le plus grand éloignement ſans rien découvrir; nous étions ſur une hauteur d'où nous ap-

percevions de tous côtés un horiſon immenſe. A droite, étoit la mer, un bois ſur notre gauche qui s'étendoit à perte de vue, & devant nous, ſur le chemin que nous devions prendre, une plaine aride & déſerte, où l'œil n'appercevoit que les traces des bêtes féroces, & rien qui put nous nourrir. Cette perſpective nous jetta dans le déſeſpoir le plus amer. Notre âme abbatue perdit tout courage. Nous ne ſongeâmes plus à continuer notre route, puiſque nous ne voyions pas à quoi elle devoit aboutir, & qu'il n'y avoit pour nous, aucune apparence de conſolation ou d'alimens.

Nous deſcendîmes vers la gauche. Nous dirigeâmes nos pas vers la forêt. Elle n'étoit pas éloignée; ſon épaiſſeur

nous fit trembler. Les arbres étoient pressés les uns contre les autres, on ne pouvoit passer entre eux que dans certains endroits. Le chemin qu'on eût voulu y tenir, y finissoit après quelques pas, & l'on trouvoit d'autres passages qui souvent ramenoient à l'entrée, & quelquefois auroient pu conduire le voyageur plus loin dans l'intérieur, où il se seroit égaré, sans espoir d'en sortir jamais, & sûr d'y périr victime de la faim ou des bètes féroces.

Aucun de ces arbres n'offroit quoi que ce soit à nos yeux pour notre subsistance. La plûpart portoient des feuilles de l'espèce de celles qui nous avoient causé tant de mal. Ç'en est fait, m'écriai-je avec le sentiment le plus aigu de la douleur, ç'en est fait, il faut mou-

rir; nous ne pouvons plus ſoutenir notre miſérable vie.

Je me jettai à terre en prononçant ces mots, Madame la Couture ſe mit à côté de moi, mon nègre ſe plaça à nos pieds & à quelque diſtance. Nous répandions tous des larmes. Nous ne nous regardions pas. Nous obſervions un ſilence farouche; nous étions enſevelis dans des réflexions funeſtes, nous nous devinions mutuellement; nous n'avions pas beſoin de nous les communiquer. Elles ne rouloient que ſur notre affreuſe ſituation.

Dans ce moment les plus noires idées m'agitoient. Eſt-il quelqu'un, me diſois-je, qui jamais ſe ſoit vû réduit à la même extrêmité que moi? Quel homme s'eſt trouvé dans un déſert, man-

quant de tout, & prêt à ſuccomber ſous la faim? Il me vint auſſi-tôt à l'eſprit les aventures de quelques voyageurs, qui éloignés de leur route par la tempête, retenus dans des mers inconnues par des vents contraires, ſurpris quelquefois par des calmes, ont vu épuiſer leurs proviſions ſans pouvoir les renouveller. Je ſongeai qu'après avoir ſouffert la faim juſqu'à la dernière extrêmité, ces malheureux n'avoient pas eu d'autre reſſource que de ſacrifier l'un d'eux pour le ſalut de tous, & que le ſort avoit choiſi quelquefois la victime qui devoit, en perdant la vie, ſoutenir celle de ſes compagnons, en leur donnant ſon corps même pour aliment.

Oſerai-je vous l'avouer, mon ami? Vous allez frémir en liſant ce qui me

reſte à vous apprendre; mais croyez que votre terreur n'eſt pas encore égale à la mienne. Voyez à quel excès le déſeſpoir & la faim peuvent nous porter, & plaignez-moi des malheurs auxquels j'ai été expoſé.

Lorſque ces aventures terribles ſe préſentèrent à mon imagination, mes yeux égarés tombèrent ſur mon nègre; ils s'y arrêtèrent avec une eſpèce d'avidité. Il ſe meurt, m'écriai-je avec fureur, la mort la plus prompte ſeroit un bienfait pour lui; il va y ſuccomber lentement. Tous les efforts humains ſont inſuffiſans pour l'en garentir; pourquoi ſa mort ne me ſeroit-elle pas utile?

Cette réflexion affreuſe, je l'avouerai, ne révolta pas mon imagination. Ma raiſon étoit aliénée; elle éprouvoit

la foibleſſe de mon corps. La faim me preſſoit, je ſouffrois des déchiremens cruels dans mes entrailles. Le déſir de les appaiſer me dominoit tout entier; les moyens étoient impoſſibles. Mon âme troublée étoit incapable de réfléchir & d'examiner; elle fourniſſoit mille ſophiſmes pour les juſtifier.

Quel mal ferai-je, continuai-je encore? Il eſt à moi; je l'ai acheté pour me ſervir. Quel plus grand ſervice peut-il jamais me rendre? Madame la Couture agitée des mêmes idées funeſtes, avoit entendu ces derniers mots. Elle ignoroit les réflexions qui les avoient amenés, & les raiſonnemens qui les avoient précédés. Mais le beſoin l'éclairoit; elle m'appella d'une voix foible, je jettai les yeux ſur elle.

Elle porta les ſiens ſur mon nègre, & me le montrant de la main, elle les retourna ſur moi d'une manière terrible, & fit un geſte plus expreſſif encore & que j'entendis.

Il ſembloit que ma fureur attendoit le moment où elle ſeroit avouée par un conſeil; je n'héſitai plus. Ravi de la voir penſer comme moi, je me crus juſtifié. Je me lève avec précipitation, & ſaiſiſſant un bâton noueux, dont je me ſervois pour m'appuyer dans nos marches, je m'approche du nègre qui étoit aſſoupi, & je lui en décharge un coup violent ſur la tête. Il le tira de ſon aſſoupiſſement & l'étourdit. Ma main tremblante n'oſa pas redoubler; mon cœur frémit; l'humanité gémiſ-

ſante y pouſſa un cri qui m'ôta la force de continuer.

Le nègre revenant à lui, ſe leva ſur ſes genoux, joignit les mains & me regardant d'un air troublé, me dit d'un ton languiſſant, & avec l'accent de la douleur: *Que fais-tu, mon Maître ? ... Que t'ai-je fait ? ... Grace, grace, au moins pour la vie !*

Je ne pus réſiſter à mon attendriſſement ; mes larmes coulèrent. Pendant deux minutes, il me fut impoſſible de répondre & de prendre un parti. Les déchiremens de la faim étouffèrent enfin en moi la voix de la raiſon. Un cri lugubre, un nouveau coup d'œil de ma compagne, me rendirent toute ma fureur. Egaré, hors de moi-même, plein d'un tranſport inoui, je me jette ſur

ce malheureux, je le précipite à terre, je pouſſe des cris pour achever de m'étourdir, & pour m'empêcher d'entendre les ſiens qui auroient détruit ma cruelle réſolution. Je lui lie les mains derrière le dos; j'appelle ma compagne qui vient m'aider dans cette barbare opération. Elle appuye un genou ſur la tête de l'infortuné, tandis que moi, je tire mon couteau, je l'enfonce de toutes mes forces dans ſa gorge, & j'y fais une ouverture très-large, qui le prive ſur le champ de la vie.

Il y avoit un arbre renverſé auprès de nous; j'y traînai le nègre, je l'y plaçai deſſus en travers, pour faciliter l'écoulement de ſon ſang. Madame la Couture me prêta encore la main dans cette circonſtance.

Ce coup horrible avoit épuisé nos forces & notre fureur ; nos yeux se détournèrent avec effroi, de ce corps sanglant, qui vivoit le moment d'auparavant. Nous frémîmes de ce que nous venions de faire ; nous courrûmes rapidement à une source voisine, pour y laver nos mains sanglantes que nous ne regardions plus qu'avec horreur. Nous tombâmes à genoux, pour demander pardon au Ciel de l'acte d'inhumanité que nous venions de commettre ; nous le priâmes aussi pour le malheureux que nous venions d'égorger.

Combien la Nature réunit les extrêmes ! Que de sentimens opposés nous agitèrent en un instant ! La piété succédoit à la férocité ; celle-ci reprit bien-

tôt ſes droits. La faim preſſante interrompit nos prières. Grand Dieu! nous écriâmes-nous, vous voyez notre ſituation & notre miſère épouvantable! C'eſt elle qui a ordonné le meurtre que nos mains ont commis. Pardonnez à des infortunés, & béniſſez au moins la nourriture affreuſe qu'ils vont prendre. Ne la leur rendez pas funeſte; elle leur a ſuffiſamment coûté.

A ces mots, nous nous levons, nous allumons un grand feu; nous conſommons enfin notre action inhumaine. Oſerai-je entrer dans ces détails? Ils me révoltent au ſeul ſouvenir. Non, mon ami, je n'ai jamais été barbare que dans ce tems. Hélas! je n'étois pas né pour l'être. Vous me connoiſſez aſſez pour que je n'aie pas beſoin d'a-

pologie auprès de vous. Vous devez être mon seul lecteur, & je supprimerois cette partie de mon histoire, si j'imaginois que j'en aurois jamais d'autres. Quelle idée se formeroient-ils de mon caractère? De quelles atrocités ne me soupçonneroient-ils pas capable? C'est d'après un oubli de ma raison, occasionné par les plus grands malheurs, qu'ils prétendroient peut-être m'apprécier. Peu seroient assez justes pour méditer sur mes infortunes, & pour sentir que celles de l'espèce des miennes sont faites pour opérer de grands changemens dans le naturel des hommes, & que les écarts auxquels elles peuvent les livrer, ne doivent pas leur être imputés à crime.

Aussi-tôt que notre feu fut prêt,

j'allai couper la tête du nègre ; je l'attachai au bout d'un bâton, & la plaçai devant le brasier, où j'eus soin de la retourner souvent pour la faire cuire également. Notre faim ne nous permit point d'attendre que cette cuisson fut entière, nous la dévorâmes en peu de tems ; & après nous être rassasiés, nous nous arrangeâmes pour passer la nuit dans ce lieu, & pour nous couvrir des atteintes des bêtes féroces. Nous nous attendions que leur approche nous empêcheroit de dormir, & nous ne nous trompâmes point. Nous passâmes la nuit à dépécer par morceau la chair de notre nègre, à la faire griller sur des charbons, à la passer à la fumée pour la rendre propre à se conserver. Ce que la faim nous avoit fait

ſouffrir, nous faiſoit craindre d'y être expoſés encore, & nous ne pouvions l'éviter qu'en nous aſſurant des proviſions qui puſſent durer long-tems. Nous reſtâmes encore le lendemain & la nuit ſuivante dans le même lieu, pour finir nos préparatifs. Pendant ce tems nous fûmes très-économes de nos alimens, & nous ne mangeâmes que ce qui étoit difficile de conſerver, & que par conſéquent nous ne pouvions pas emporter avec nous. Nous fîmes pluſieurs paquets du reſte que nous enveloppâmes dans des mouchoirs qui nous reſtoient, dans des morceaux de l'étoffe de nos habits, & nous les attachâmes ſur nous avec les cordages de notre radeau.

Le 24 Avril, ou environ, nous nous

remîmes en chemin. Le séjour que nous avions fait nous avoit reposés ; la nourriture que nous avions prise, nous avoit rendu des forces. Surs de n'en pas manquer de quelque tems, nous ne craignimes point de nous engager au milieu du désert qui nous avoit paru si terrible le jour où nous avions donné la mort au nègre. Notre voyage se fit avec lenteur ; nous ne nous remîmes pas en route tous deux seuls, sans regretter le compagnon qui nous suivoit auparavant, & dont nous portions les tristes restes avec nous. Nous marchâmes plusieurs jours avec beaucoup de de fatigues & d'embarras, à travers des joncs voisins de la mer, ou au milieu des ronces, des épines, & d'autres plantes non moins dangereuses, qui

nous mettoient les pieds & les jambes en ſang.

Cette incommodité, moins terrible que la faim, ne laiſſa pas de nous retarder ſouvent. Les piqures des mouſtiques, des maringouins, & de la multitude des autres inſectes que l'on rencontre ſur ces côtes, nous avoient défigurés de manière que nous n'étions plus reconnoiſſables. Notre viſage, nos mains, nos jambes étoient couverts de ces piqures qui les avoient prodigieuſement enflés. Pour les éviter, s'il étoit poſſible, nous nous rendîmes ſur le bord de la mer, réſolus de le ſuivre déſormais dans l'eſpérance d'y faire auſſi quelquefois d'heureuſes découvertes, qui nous procurant ſur le champ quelques vivres, ménageroient

ceux que nous portions. Nous ne fûmes point trompés dans cette attente. Lorſque la mer étoit baſſe & que le tems étoit beau, nous trouvions quelquefois ſur le ſable de petits coquillages & de petits poiſſons plats, que nous prenions à l'aide d'un bâton pointu par un bout avec lequel nous les percions. Mais nous n'en avions jamais ſuffiſamment pour nous raſſaſier; & nous en trouvions encore très-rarement. C'étoit cependant un ſecours qui n'étoit pas à dédaigner, & que nous recevions de la Providence avec des cœurs touchés & reconnoiſſans.

Je ne puis vous donner jour par jour, le détail de cette route pénible que nous ſuivions avec conſtance & dont le terme ſembloit s'éloigner. Les

joncs dont le bord de la mer étoit couvert dans plusieurs endroits & à travers lesquels nous étions contraints de passer, nous étoient aussi funestes que les ronces que nous avions voulu fuir; ces joncs secs & cassés par les vents nous déchiroient les jambes & les entamoient de la manière la plus cruelle. Les bêtes féroces nous effrayoient toutes les nuits, & ce que nous trouvions de plus affreux, c'étoit la nécessité de manger souvent de l'horrible mets que nous avions préparé. Notre fureur s'étoit appaisée avec la faim. La raison avoit repris son empire, elle frémissoit à l'idée seule d'une nourriture humaine. Nous n'y recourions qu'à l'extrêmité, lorsque nous ne trouvions absolument rien, & que la faim renaissante faisoit disparoître le dégoût.

Un ſoir, comme nous faiſions notre halte ordinire, je me ſentis ſi foible qu'à peine eus-je la force de ramaſſer le bois néceſſaire pour notre feu. Il me fut impoſſible de préparer des buchers autour de notre aſyle, comme je le faiſois toutes les nuits. Mes jambes prodigieuſement enflées ne pouvoient plus me ſoutenir. J'imaginai de ſuppléer à ces buchers, en mettant le feu aux joncs & aux bruyères. Le vent qu'il faiſoit ne pouvoit manquer de l'étendre. Cela ſuffiſoit pour écarter les bêtes féroces. Il devoit en réſulter un autre avantage pour notre voyage, c'eſt qu'il dépouilleroit notre chemin de ces joncs incommodes, & que nous pourrions marcher plus facilement ſur le rivage en ſuivant la trace du feu. Ef-

fectivement le lendemain le feu nous avoit marqué notre route. Je regrettai de ne m'être pas avisé plutôt de cet expédient qui nous auroit préservé des blessures que nous avions aux jambes qui nous faisoient beaucoup souffrir & nous obligeoient de faire de très-petites journées.

Nous trouvâmes aussi sur notre chemin, quelques provisions qui nous furent très-agréables : c'étoient deux serpens à sonnettes. L'un en avoit 14 & l'autre 21, ce qui fait connoître facilement leur âge, si réellement il leur croît une sonnette à la fin de chaque année. Ils étoient très-gros ; le feu les avoit surpris pendant leur sommeil & les avoit étouffés : ces serpens nous fournirent des alimens frais pour toute cette jour-

née & la ſuivante. Nous ſéchâmes auſſi une partie de leur chair pour la conſerver, & nous la joignîmes aux proviſions que nous avions déja.

Dans le cours de notre voyage, je trouvai encore l'occaſion de les augmenter. J'apperçus un matin, dans une mare d'eau voiſine, un Cayman (*) endormi; je m'en approchai pour le reconnoître. La vue de ce monſtre ne m'inſpira aucune terreur, quoique je ſuſſe combien il eſt dangereux. La ſeule idée qui ſe préſenta à mon imagination, fut que ſi je pouvois le tuer, ce ſeroit un ſupplément conſidérable à

(*) C'eſt une eſpèce de Crocodile. Celui dont je parle étoit de douze pieds de long.

nos alimens. J'héſitai un moment à l'attaquer, mais ce ne fut pas la crainte qui m'arrêta; ce fut l'incertitude de la manière dont je devois m'y prendre.

Je m'avançai avec mon bâton qui étoit d'un bois dur & peſant; je lui en déchargeai précipitamment trois coups ſur la tête, avec une telle vigueur que je l'étourdis au point qu'il ne put ſe jetter ſur moi, ni fuir. Il ouvrit ſeulement une gueule affreuſe, dans laquelle j'enfonçai promptement le bout de mon bâton qui formoit une pointe aſſez aigue. Je trouvai la gorge que je traverſai, & baiſſant auſſi-tôt l'extrêmité de mon arme ſur la terre, j'y tins le monſtre comme cloué. Il faiſoit des bonds & des mouvemens ſi affreux, que ſi mon bâton n'avoit pas été fortement

ment aſſujetti dans le ſable & à une certaine profondeur, il m'eût été impoſſible de contenir cet animal farouche, & j'aurois été la victime de ma témérité.

J'employois toutes mes forces pour le retenir; j'étois dans une poſition fatiguante qui ne me permettoit pas de faire d'autre mouvement pour achever de tuer le monſtre. J'appellai Madame la Couture, en la priant de venir me ſecourir. Mais elle n'oſa pas le faire. Elle fut ſeulement me chercher un morceau de bois de trois ou quatre pieds de long & me l'apporta. Je m'en ſervis pour achever d'étourdir l'animal, en le frappant d'une main, & en tenant mon bâton de l'autre. Dès qu'il ne fit preſque plus aucun mou-

vement, ma compagne raſſurée prit ma place, & pouvant alors employer mes deux mains, j'achevai de caſſer la tète au Cayman ; & je lui coupai la queue.

Ce triomphe me couta beaucoup de peine, & m'en dédommagea. Nous ne ſongeâmes point à pourſuivre notre route de ce jour-là. Nous nous occupâmes à faire un bon repas, & à préparer la chair du Cayman, comme nous avions fait de celle de notre nègre. Nous la coupâmes par morceaux de la grandeur de la main, afin qu'ils ſéchaſſent plus facilement, & nous retinſſent moins long-tems. La peau me ſervit à faire des ſouliers à la ſauvage pour Madame la Couture & pour moi. Nous nous enveloppâmes les jambes d'un autre morceau

de cette peau qui nous tînt lieu de bottines, & nous garantit de la piquure des insectes qui nous avoient tant fait souffrir, & que leurs aiguillons ne pouvoient pénétrer. D'autres morceaux servirent à couvrir nos mains & notre visage. Nous nous fîmes des espèces de masques que nous trouvâmes d'abord incommodes, mais qui nous préservant encore des morsures, nous rendirent le plus grand service.

Tels furent les secours différens que nous tirâmes de notre Cayman. Nous passâmes tout ce jour & la nuit suivante à ces préparatifs. Nous ne voulûmes point dormir, & nous renvoyâmes à la nuit suivante le soin de goûter quelque repos. Nous craignions d'allonger notre voyage par des sé-

jours. Il étoit déja aſſez long par les petites journées que nous étions contrains de faire. Le lendemain notre marche fut arrêtée au bout d'une heure, par une rivière qui ſe jettoit dans la mer. Elle étoit peu large ; mais ſon courant étoit très-rapide. J'éxaminai ſi nous pourrions la traverſer. Je me déshabillai & j'allai la ſonder. Je trouvai des obſtacles inſurmontables, la profondeur de l'eau qui obligeoit de ſe mettre à la nage, la force du courant qu'il étoit difficile de couper, & qui infailliblement m'auroit entraîné dans la mer. Quand j'aurois pu vaincre ces difficultés, Madame la Couture ne l'auroit pu elle-même. Je revins à terre avec un chagrin inconcevable. Il n'y avoit pas d'autre parti à prendre que

celui de remonter cette rivière ; en suivant le bord, jusqu'à ce que nous trouvassions son cours plus tranquille, ou quelque haut fond qui rendit le trajet plus aisé.

Nous recommençâmes à marcher ; deux jours entiers s'écoulèrent & nous ne vîmes rien qui nous donnât de l'espérance. Plus nous allions, plus la rivière nous paroissoit impraticable ; nos inquiétudes & notre désespoir augmentèrent. Nous désespérions déja de quitter le pays. Nous n'avions rencontré aucun aliment pendant ce tems. Nous avions été en conséquence forcés de recourir au Cayman, laissant le nègre pour la dernière extrémité. Nous tremblions d'épuiser nos provisions avant d'être arrivés dans quelque lieu habité,

& de ne trouver aucun moyen de les renouveller.

Effrayés du passé, incertains de l'avenir, & de la durée de nos infortunes, nous passions les heures à espérer, à gémir, à désespérer ensuite. La vue d'une rivière toujours rapide ajoutoit à notre lassitude. L'impossibilité de la traverser, la nécessité de marcher encore, sans savoir quand nous trouverions un lieu favorable, nous ôtoit le courage.

Sur la fin du second jour que nous suivions cette rivière, je tournai sur le bord avec mon bâton, une tortue qui pouvoit peser environ dix livres. Cette nouvelle ressource que la Providence nous envoyoit, suspendit les murmures qui nous échappoient à chaque ins-

tant, & les changea en actions de graces. Nous avions vu auparavant une groſſe poule d'Inde qui venoit boire tous les ſoirs & tous les matins à notre vue, & qui paroiſſoit avoir ſon nid dans les environs. Mais nous le cherchâmes en vain. L'eſpoir de trouver un aliment très-ſain dans ſes œufs, nous avoit fait faire les recherches les plus exactes. Elles ne nous réuſſirent point. C'étoit un chagrin pour nous, qui ne contribuoit pas peu à nous donner de l'humeur & à nous faire maudire notre deſtinée.

La découverte de la tortue nous réconcilia un peu avec la fortune. Nous ſongeâmes à la faire cuire; notre foyer étoit déja préparé. Quelle fut ma conſternation, lorſque je ne trouvai plus

ma pierre à fufil ! Je vuidai toutes mes poches, je les retournai, je défis les paquets qui contenoient nos vivres ; je fouillai par-tout avec l'attention la plus fcrupuleufe ; Madame la Couture me fecondoit ; nous ne la trouvâmes point. Quels furent nos regrets ? Ils étoient proportionnés au befoin que nous avions de cette pierre, & aux fecours que nous en avions tirés. Jamais perte n'a donné plus de douleur à un homme. Nous regardions cette tortue, que nous avions trouvée avec tant de joie, de l'œil le plus indifférent ; nous l'aurions troquée volontiers contre la pierre. Nous aurions perdu avec moins de chagrin la moitié des provifions que nous avions. Comment, fans fon fecours nous ga-

rantir du froid & des attaques des bêtes féroces ? Comment cuire nos alimens, nous en procurer, nous mettre à l'abri de l'humidité ?

Madame la Couture n'étoit pas moins affligée que moi. Je ſongeai que nous n'avions pu perdre cette pierre que dans le lieu où nous avions repoſé la nuit précédente, ou ſur la route que nous avions faite depuis. Malgré ma foibleſſe & ma laſſitude, je ne balançai pas un inſtant à retourner ſur mes pas pour la chercher. Je propoſai à Madame la Couture de me ſuivre ou de m'attendre. Elle fut obligée de ſe déterminer au dernier parti. Elle n'avoit pas aſſez de forces pour entreprendre de marcher encore. Elle trembloit cependant de reſter ſeule, mais

elle ne desiroit pas moins que moi que nous eussions le bonheur de recouvrer le trésor que nous avions perdu. Elle me fit promettre de ne pas l'abandonner, & de revenir le plutôt qu'il me seroit possible.

Nous avions fait heureusement peu de chemin; une heure & demie avoit été la durée de la course du jour. La nuit étoit encore éloignée; je retournai sur mes pas, dans le dessein d'être de retour avant les ténèbres. Mais la chose me fut impossible; j'étois trop foible pour avancer promptement. Je ne faisois d'ailleurs pas un pas, sans regarder si je ne trouverois pas ma pierre. J'espérois qu'elle auroit été perdue sur le chemin, que je la rencontrerois, sans être obligé d'aller bien loin; mais

il fallut pourſuivre juſqu'au lieu où nous nous étions repoſés.

J'avois mis beaucoup de tems; la nuit paroiſſoit déja lorſque j'arrivai. Je ne diſtinguois preſque plus les objets; je cherchai par-tout où je remarquai des traces de nos pas. Soins inutiles, je ne découvris rien. Je me couchois ſur la terre; je paſſois mes mains partout; elles ſuppléoient à mes yeux, dont l'obſcurité ne me permettoit pas de faire uſage.

Las de me fatiguer en vain, je courus au feu que j'avois allumé la nuit précédente, pour voir ſi je trouverois encore quelque charbon qui me mit en état de le renouveller, & de m'éclairer enſuite dans mes perquiſitions. Il étoit abſolument éteint; je n'y vis plus

que des cendres & pas la moindre étincelle.

Accablé de ce nouveau contre-tems, comme ſi je n'euſſe pas dû m'y attendre, je reſtai couché, livré à la douleur la plus profonde, déſeſpérant de tirer aucun fruit de ma peine, incapable de rejoindre Madame la Couture de cette nuit, & ne ſongeant pas même à l'entreprendre. L'idée de repartir ſans ma pierre me déſoloit : je réſolus d'attendre le jour, pour la chercher de nouveau, eſpérant de réuſſir enfin à la trouver.

J'allai me jetter ſur les tas de fougères, de feuilles & de plantes différentes qui nous avoient ſervi de lit. Je penſai que c'étoit peut-être dans cet endroit que j'avois fait ma perte ; je dé-

libérai un inſtant ſi j'attendrois le lendemain pour y faire mes recherches. C'étoit le parti le plus raiſonnable ; le grand jour m'étoit abſolument néceſſaire. Je ne devois pas m'attendre à rien trouver dans l'obſcurité ; j'en étois bien perſuadé ; mais mon inquiétude étoit trop vive pour ſupporter des délais.

Je paſſai mes mains à pluſieurs repriſes ſur tous les points de la ſurface de ce lit, elles ne ſentirent rien ſous elles. Mon premier deſſein étoit de me borner à cet eſſai, & de renvoyer au jour des recherches plus exactes ; mais je ne pus réſiſter à mon impatience. Je dérangeai cet amas de plantes, poignées par poignées ; il n'y en eût pas une qui ne me paſſât par

les mains. Je les mettois dans un autre endroit après les avoir bien examinées ; je demeurai la plus grande partie de la nuit dans cette occupation. Je déſeſpérois déja de retrouver mon tréſor. Toutes ces plantes avoient changé de place ; j'étendîs mes mains ſur le terrein nud qui en étoit auparavant couvert, & elles s'arrètèrent ſur l'objet de mes recherches. Je le ſaiſis avec une joie égale au regret que m'avoit cauſé ſa perte ; je le ſerrai ſoigneuſement & je pris toutes ſortes de précautions pour n'en être plus privé à l'avenir.

Pendant que j'avois été occupé de ce ſoin, je n'avois pas été ſans inquiétude au ſujet des bètes féroces. Leurs cris s'étoient fait entendre, mais dans

un grand éloignement. Je frémis plusieurs fois & pour moi, & pour ma malheureuſe compagne qui ſe trouvoit ſeule, & dont l'effroi devoit être extrême au milieu de la nuit. Je ſongeai à me rendre auprès d'elle pour la raſſurer, s'il étoit poſſible; mais j'avoue que la crainte de faire quelque rencontre dangereuſe, me retint long-tems en ſuſpens. Je réfléchis enfin que le ſoin que nous avions eu de mettre le feu par-tout ſur notre route, avoit dû éloigner les monſtres, & qu'ils s'étoient retirés pour le fuir aux extrêmités de ces déſerts. En effet, depuis ce tems, ils ne s'étoient jamais approchés des lieux où nous faiſions nos haltes, & nous n'avions plus entendu leurs hurlemens que dans un certain éloigne-

ment, qui diminuoit de beaucoup nos terreurs. Je me persuadai enfin que je n'en rencontrerois aucun, & je me mis en route; mais ce ne fut pas sans être plusieurs fois sur le point de m'arrêter & de faire du feu pour me rassurer.

Je poursuivis cependant mon chemin. La crainte me donna des aîles, & malgré ma foiblesse j'arrivai encore auprès de Madame la Couture environ deux heures avant le jour; je faillis à la manquer & à m'écarter beaucoup de l'endroit où je l'avois laissée. L'obscurité, la peur m'empêchoient de reconnoître ce lieu. Un gémissement que j'entendis par hazard, & qui me fit frissonner, m'avertit que j'allois passer auprès d'elle sans m'en appercevoir. Elle avoit entendu le bruit de mes pas; & dans

dans ſon effroi, elle avoit imaginé que c'étoit une bête farouche qui venoit à elle; c'eſt ce qui lui avoit fait pouſſer ce gémiſſement. Je l'appellai à haute voix : eſt-ce vous, Madame? Oui, me répondit-elle, d'une voix preſque éteinte. Bon Dieu, que vous m'avez effrayée, & que votre éloignement & votre retard m'ont fait paſſer de cruels momens! Avez-vous entendu ces hurlemens horribles? Ils ont frappé mon oreille; j'ai cru que puiſque vous ne reveniez point, vous aviez été dévoré, & que je ne tarderois pas à l'être.

Je vis encore, m'écriai-je; je vous retrouve. Nous en avons été tous deux quittes pour la peur; j'ai retrouvé ma pierre, nous allons avoir du feu, nous

pourrons nous repofer & prendre quelque nourriture.

En difant ces mots, je recueillois quelques morceaux de bois fec. Je tirois du feu de ma pierre; un lambeau de ma chemife qui étoit entièrement ufée & prefque réduite en charpie, me tint lieu d'amadou. Depuis long-tems elle me fervoit à cet ufage; & j'employois indiftinctement la mienne, ou celle de Madame la Couture.

Nous eûmes bien-tôt un grand feu, auquel nous fîmes cuire une partie de notre tortue, dont la chair fe trouva très-tendre & très-fucculente. Nous trouvâmes dans fon corps en l'ouvrant, une multitude de petits œufs que nous grillâmes fur les charbons, & qui nous procurèrent un aliment égale-

ment ſain & rafraîchiſſant, qui nous fit beaucoup de bien. Nous nous endormîmes enſuite, & le repos dont nous avions beſoin, & qui dura cinq heures, nous ſoulagea & nous rendit quelques forces.

A notre réveil, nous conſultâmes entre nous, ſi nous continuerions notre route. En regardant la rivière, dont le cours étoit aſſez droit, nous déſeſpérâmes de trouver de longtems un lieu commode pour la traverſer. Nous nous déterminâmes à riſquer le paſſage dans celui où nous étions. Pour cela, j'imaginai de conſtruire un radeau; ſix arbres effeuillés par le tems, que l'eau avoit entraînés, & qui s'étoient arrêtés vers le bord, auprès d'un arbre que le vent avoit couché ſur l'eau & dont les

racines tenoient encore fortement à la terre, me parurent des matériaux solides & faciles à employer. J'entrai dans l'eau, qui heureusement n'étoit pas profonde dans cet endroit; j'amarrai quatre de ces arbres ensemble. Les liens que j'employai furent des écorces. J'y ajustai de mon mieux une longue perche, plus grosse à une extrêmité qu'à l'autre, pour me servir de rame & de gouvernail.

Cet ouvrage étant fini, nous nous préparâmes à partir. Nous nous dépouillâmes de nos habits, dont nous fîmes un paquet, que nous assujettîmes avec des écorces. Nous prîmes cette précaution afin de pouvoir nous sauver plus facilement, s'il nous arrivoit quelque accident. Nos habits nous au-

roient incommodés, ſi nous étions tombés dans l'eau, & en les réuniſſant dans un paquet, nous nous ménagions la facilité de les ratrapper, s'il falloit que je me miſſe à la nage pour les aller chercher. L'évènement nous prouva que nous avions eu raiſon de nous précautionner ainſi.

L'état où nous étions, Madame la Couture & moi, nous rendoit inutiles les ménagemens qu'exige la pudeur. A peine ſongions-nous, depuis que nous voyagions enſemble, que nous étions d'un ſexe différent. Je ne m'étois apperçu de celui de ma compagne, que par la foibleſſe ordinaire aux femmes. Elle ne voyoit dans le mien que la fermeté, le courage que je tâchois de lui inſpirer, & les ſecours que mes forces,

un peu plus grandes que les siennes ; me mettoient dans le cas de lui donner. Tout autre sentiment étoit mort en nous ; & la nature épuisée, indifférente sur tout autre objet, ne nous demandoit que des alimens.

La crainte des accidens qui pouvoient nous arriver, ne nous permit pas de nous séparer de nos provisions comme de nos habits. La perte de ceux-ci nous eût moins affligé que celle des autres. Nous défîmes nos paquets pour les arranger, de manière à pouvoir les attacher autour de notre corps, assurés de les sauver avec nous ou de périr avec eux. Nous descendîmes sur notre radeau, que je poussai au large, en gouvernant du mieux que je le pus avec ma perche. Le courant nous en-

traîna d'abord avec une rapidité qui me fit trembler. Il nous avoit tranſportés en un inſtant, à plus de trois cens pas du lieu où nous nous étions embarqués. Je craignois qu'il ne nous entraînât de même juſqu'à la mer; je manœuvrai avec une peine infinie pour parvenir à le couper. J'y réuſſis à la fin; mais c'étoit toûjours en cédant & en deſcendant prodigieuſement, de manière que je ne comptois arriver à l'autre bord qu'à une demi-lieue plus bas que le point d'où nous étions partis.

Après bien des efforts, je parvins à paſſer le millieu de la rivière; le courant alloit bien-tôt ceſſer d'être ſi rapide. Nous étions preſqu'au bout de l'endroit, où il avoit le plus de violence, lorſqu'il jetta notre radeau, en travers,

ſur un arbre qui ſe trouvoit près de nous à fleur d'eau. Le mouvement que je fis pour l'éviter, contribua à notre naufrage. La ſecouſſe fut ſi forte que les liens de notre bâtiment ſe rompirent; les piéces de bois qui le compoſoient, ſe ſéparèrent. Nous tombâmes dans l'eau, & nous nous ſerions infailliblement noyés, ſi je ne m'étois pas pris d'une main aux branches de cet arbre. Je ſaiſis en même-tems, de l'autre, Madame la Couture par les cheveux, au moment où elle plongeoit déja, prête à diſparoître ſans doute pour toujours. Le ſommet de ſa tête étoit ſeulement à fleur d'eau. Je la tirai avec précipitation; elle n'avoit pas perdu connoiſſance. Je lui criai de remuer les bras & les jambes pour m'aider à la ſoutenir.

L'endroit où nous étions étoit très-profond. Je la fis grimper ſur le corps de l'arbre, dont je fis le tour à la nage. L'autre extrémité touchoit au bord, & cela me donna la facilité de l'y conduire; elle s'y aſſit. Je détachai les paquets de vivres que j'avois autour de moi, & que je mis à ſes côtés. Je revîns à la rivière pour voir ſi je découvrirois nos habits. Ils s'étoient arrêtés aux branches de l'arbre où je les vis encore. Mais le mouvement de l'eau les en détachoit, & au moment où je m'y jettois pour les aller chercher, le courant commençoit à les emporter. Je nageai après eux: j'eus le bonheur de les atteindre, & je les pouſſai devant moi vers le rivage, où je les conduiſis.

Mon premier ſoin fut de les porter à Madame la Couture, qui les délia, en exprima l'eau & les étendit au ſoleil, pendant que je préparois du feu pour les ſécher plus promptement, & pour faire cuire encore quelques morceaux de notre tortue que nous avions apportée. Nous ne perdîmes rien dans notre naufrage. Nous ne regrettions pas notre radeau qui, s'il nous avoit menés à bord, eût alors ceſſé de nous être utile, & que nous aurions abandonné.

Après avoir pris un repas qui nous rétablit de notre fatigue, nous fîmes ſécher nos proviſions ; ce ſoin nous amuſa toute la journée. Nous paſſâmes la nuit dans ce lieu ; & le lendemain nous trouvant repoſés & rafrai-

chis, nous nous remîmes en marche, cherchant toûjours à nous rendre à St. Marc des Appalaches, nous orientant comme nous pouvions, & tremblant toûjours de nous égarer. Les bois, qui se trouvoient de ce côté de la rivière, n'étoient pas plus praticables. Les bruyères, les joncs étoient aussi désagréables & aussi dangereux. Nos chaussures, nos bottines, nos espèces de gants & de masques étoient usés. L'eau qui les avoit mouillés les avoit mis hors d'état de servir davantage. Les ronces nous déchiroient, les moustiques & les maringouins, nous tourmentoient comme auparavant. Leurs morsures vénimeuses & continuelles avoient enflé prodigieusement nos corps. Nous trouvions encore moins

de vivres que de l'autre côté. Notre nègre & notre cayman étoient notre unique reſſource.

Nous marchâmes pluſieurs jours avec toutes ces incommodités, qui augmentoient journellement. Nous ſouffrions également du corps & de l'eſprit. L'eſpérance conſolante ne venoit plus nous bercer de ſes chimères. Nous étions dans un état affreux, & nous reſſemblions plus à des tonneaux ambulans, qu'à des hommes. Nous marchions peſamment, pouvant à peine mettre un pied devant l'autre, & nous levant difficilement lorſque nous étions aſſis.

Madame la Couture réſiſta plus longtems que moi. Tant que j'avois eu quelques forces, j'avois ménagé les ſiennes, & je m'étois chargé de tous

les ſoins pénibles. Son eſprit étoit auſſi plus tranquille que le mien, parce qu'elle ſe repoſoit de tout ſur moi ſeul. J'avois eu juſqu'alors tous les embarras; mais il étoit tems de cèder à de ſi longues infortunes.

Un jour, n'en pouvant plus, abbatu, voyant à peine, parce que les ampoules qu'avoient fait autour de mes yeux les inſectes dont j'ai parlé, les avoient affoiblis, & les couvroient preſque tout-à-fait, je m'étois jetté ſur le rivage, ſous un arbre, à une centaine de pas de la mer. Après m'ètre repoſé pendant une heure, j'eſſayai de me lever pour continuer de marcher. Cette entrepriſe étoit au-deſſus de mes forces.

Ç'en eſt fait, dis-je à ma compa-

gne, je ne puis aller plus loin. Ce lieu-ci ſera le terme de mon voyage, de mes infortunes & de ma vie. Profitez des forces qui vous reſtent encore, pour tâcher de gagner un lieu habité; emportez avec vous nos proviſions. Ne les conſommez pas inutilement à m'attendre ici. Je vois que le Ciel ne veut pas que j'en ſorte, il m'en avertit par mon épuiſement. Le courage & la ſanté qu'il vous a conſervés, montrent qu'il a d'autres vues ſur vous. Jouiſſez de ſes bienfaits, & penſez quelquefois à un infortuné qui a partagé ſi long-tems vos malheurs, qui vous a ſoulagée autant qu'il a pu, & qui ne vous eût jamais abandonnée, s'il lui avoit été permis de vous ſuivre, & s'il avoit le pouvoir de vous être en-

core utile. Cèdons à la néceſſité cruelle qui nous impoſe de ſi dures loix. Partez, tâchez de vivre, & lorſque vous aurez oublié dans l'abondance la diſette que nous éprouvons, dites quelquefois, j'ai perdu un ami dans les déſerts de l'Amérique. Vous vous retrouverez ſans doute un jour avec des Européens. Les occaſions des vaiſſeaux qui retournent dans ma patrie, ne vous manqueront pas. Profitez-en pour me rendre un ſervice, l'unique que je puiſſe ſouhaiter, & que j'attends de votre amitié. Ecrivez à mes parens le ſort de l'infortuné Viaud; apprenez leur qu'il n'eſt plus, & qu'ils peuvent ſe partager les triſtes débris de ſa fortune, les employer comme ils le jugeront à propos, ſans craindre que je reparoiſſe jamais

pour les reclamer. Dites-leur de me plaindre & de prier pour moi.

Madame la Couture ne me ne répondit que par des larmes; sa sensibilité me toucha. C'est une consolation pour les malheureux de voir qu'ils excitent la compassion. Elle me prenoit les mains & les serroit avec tendresse. Je tentai encore de la disposer à notre séparation; je lui prouvai envain qu'elle étoit nécessaire. Non; mon ami, me dit-elle; non, je ne vous quitterai pas. Je vous rendrai, selon mon pouvoir, les soins que je vous dois, & que j'ai reçus de vous si long-tems. Prenez courage; vos forces peuvent revenir. Si mon espérance est trompée, je serai toûjours à tems de m'exposer seule dans ce vaste désert, où je ne serois accom-

pagnée que par mes craintes, où je croirois à chaque inſtant que le Ciel enverroit contre moi des bètes féroces, pour me déchirer & me punir de vous avoir laiſſé dans un moment où je pouvois vous être utile. A l'égard de nos proviſions, nous tâcherons de les ménager; j'irai en chercher de fraîches ſur le bord de la mer. Peut-ètre en trouverai-je; elles vous feront plus ſalutaires. Je vais commencer dès-à-préſent à vous ſervir; mais pour vous garantir des inſectes dont vous avez peine à vous défendre, prenez ceci.

En me diſant ces mots, elle détachoit un de ſes jupons; elle n'en avoit que deux. A l'aide de mon coûteau elle le partagea en deux piéces, dont elle mit l'une ſur mes jambes, & l'autre ſur mes

bras & ſur mon viſage. Ce fut un grand ſecours pour moi ; ils me garantirent en effet des piquures que je craignois. Ma compagne fit enſuite du feu, & alla vers la mer d'où elle revint avec une tortue. J'imaginai que le ſang de cet animal pourroit me ſoulager, en m'en ſervant à frotter mes bleſſures. Je l'eſſayai, & je conſeillai à Madame la Couture de faire comme moi. Elle m'imita volontiers, car elle avoit la tête, le col & les bras couverts des morſures des maringouins. Nous nous repoſâmes enſuite; mais ma foibleſſe ne paſſa point. Je me ſentois ſi mal, que je ne doutois pas que ma mort ne fut très-prochaine.

Une groſſe poule d'inde que nous apperçûmes alors, & qui ſe retiroit dans un taillis qui n'étoit qu'à deux pas, nous

fit penſer qu'elle couvoit, & nous donna le déſir de nous emparer de ſes œufs. Madame la Couture ſe mit en devoir d'aller les chercher; je n'étois pas en état de le faire moi-même. Il m'étoit impoſſible de me remuer, & je demeurai couché auprès de mon feu.

Je reſtai ſeul & dans cette poſition pendant environ trois heures; le ſoleil venoit de ſe coucher. J'étois dans une eſpèce d'anéantiſſement ſtupide, ſans mouvement, & preſque entièrement privé de l'uſage de la raiſon. Je ne puis comparer mon état qu'à ce calme profond qui eſt entre le ſommeil & la veille. Un engourdiſſement affreux avoit ſaiſi mes membres appeſantis: je ne ſentois pas de douleur, mais un malaiſe général par tout mon corps. Dans ce moment

j'entendis des cris qui me tirèrent de ma léthargie & réveillèrent mon attention. Je prêtai l'oreille ; ils me parurent venir du côté de la mer, & je les pris pour ceux de quelques Sauvages qui s'approchoient & qui ſuivoient le rivage.

Grand Dieu, m'écriai-je ! Eſt-ce la fin de mes peines que ces clameurs m'annoncent ? Avez-vous envoyé ces Sauvages à mon ſecours, ou viennent-ils m'arracher le foible reſte d'une vie languiſſante ? Quoi que vous ordonniez, je me ſoumets. Frappez ou ſecourez-moi, ce ſera toûjours me délivrer de mes maux, & dans l'un & l'autre cas, ma reconnoiſſance eſt égale.

Les mèmes cris ſe firent entendre à diverſes repriſes. Un rayon d'eſpoir vînt luire dans mon âme. J'eſſayai de me le-

ver pour me mettre ſur mon ſéant, & je n'en vîns pas à bout ſans de violens efforts. Cette réflexion cruelle vînt diminuer ma joye. Peut-être, penſai-je, les hommes que j'entends ſont-ils ſur la mer, dont ils cottoyent le bord dans leur canot ; peut-être vont-ils plus loin. Ils ne me verront pas s'ils ne deſcendent à terre, & ſi leur deſſein n'eſt pas d'y deſcendre ici, que deviendrai-je ? Dans l'accablement où je ſuis, comment pourrai-je leur faire connoître qu'il y a dans ce lieu un être infortuné qui a beſoin de leurs ſecours ?

Cette idée me déſeſpéra. J'eſſayai de crier, ma voix étoit éteinte. La crainte cependant de perdre l'unique reſſource qui ſe fut préſentée depuis ſi long-tems, me rendit une partie de mes forces. Je

m'en fervis pour me traîner fur mes genoux & fur mes mains, le plus près du rivage qu'il me fut poffible. J'apperçus diftinctement un gros canot qui defcendoit le long de la côte, & qui ne m'avoit pas encore paffé. Je me levai fur mes genoux, & prenant mon bonnet à la main, je fis des fignes que j'étois forcé d'interrompre à chaque inftant, parce que je ne pouvois me foutenir, & que je retombois fur le ventre. Combien ne regrettai-je point de n'avoir pas alors Madame la Couture auprès de moi! Elle auroit pu gagner le bord de la mer, courir, crier, appeller au fecours & parvenir à fe faire entendre. Mais elle étoit éloignée, & il falloit que les cris des gens qui étoient dans le canot ne fuffent pas allés jufqu'à elle, puifqu'elle n'étoit pas accourue.

A ſon défaut, je n'épargnai rien pour me faire voir. Une longue perche que je trouvai à côté de moi, me ſervit à élever mon bonnet, & un morceau du jupon que ma compagne d'infortune m'avoit laiſſé. Cet eſpèce de drapeau flottant dans l'air, attira les regards de ceux qui conduiſoient le canot. Je le connus aux nouveaux cris qu'ils pouſſèrent, & au mouvement de leur bâtiment, qui ceſſa de deſcendre, & qui s'approcha vers le bord. Je plantai ma perche en terre, afin qu'ils ne perdiſſent pas de vue mon ſignal, & je me laiſſai aller ſur le ſable, où je me couchai tout de mon long, fatigué des efforts que je venois de faire, mais conſolé par la certitude d'une prochaine délivrance, & remerciant le Ciel des bienfaits qu'il daignoit m'accorder.

En conſidérant attentivement le canot, j'avois obſervé que les hommes qui le montoient étoient habillés. Cette obſervation qui me convainquit que j'avois affaire à des Européens & non à des Sauvages, me délivra de toutes les inquiétudes que l'abord des premiers n'auroit pas manqué de me cauſer encore. En attendant mes libérateurs, je tournai mes regards du côté de mon feu, je cherchai Madame la Couture. J'étois impatient de la voir, pour lui annoncer le bonheur qui nous arrivoit, & le lui faire partager. Je n'en pouvois bien goûter l'étendue ſans elle ; les ſoins tendres qu'elle prenoit de moi, ſa réſolution de ne point m'abandonner, avoient reſſerré l'amitié qui m'uniſſoit à elle, & que nos infortunes communes avoient fait

naître. Je ne l'apperçus point, & ce fut le feul chagrin que j'éprouvai dans ce moment. Mais il m'affecta foiblement, parce que fa félicité n'en feroit pas moins réelle, & qu'elle ne feroit différée que de très-peu d'inftans. Elle ne pouvoit effectivement tarder à revenir. Il fe faifoit tard, & la nuit n'étoit pas éloignée.

Les perfonnes dont j'attendois tout déformais, arrivèrent en ce moment. L'excès de ma joye, en les voyant fi près de moi, faillit à m'être funefte. Elle m'occafionna un faififfement fi violent que je fus pendant quelques minutes fans répondre à leurs queftions & fans pouvoir proférer une parole. Une goute de taffia qu'ils me donnèrent, me fortifia & me mit en état de leur témoigner ma reconnoiffance; & de leur dire un

mot de mes malheurs. Ils virent au premier abord tout le danger de ma situation. Ils eurent le ménagement de ne pas m'obliger à parler ; & moi satisfait de voir des Européens, jugeant à la manière dont ils s'exprimoient dans ma langue, qu'elle ne leur étoit pas naturelle, je ne songeai point à leur demander de quelle nation ils étoient. Cette connoissance, en vérité, m'importoit peu. Il me suffisoit de voir que j'étois avec des hommes & que je pouvois compter sur eux.

Je les priai de vouloir bien crier encore, & chercher du côté du taillis qui étoit devant nous, pour se faire entendre à Madame la Couture, dont la longue absence m'inquiétoit. Un moment après je n'eus plus rien à désirer ; elle

parut. Je la vis courir à moi de toutes ses forces. Elle avoit attrapé la poule d'inde & son nid qu'elle nous apporta. Ma bonne amie, lui dis-je, ces provisions arrivent fort-à-propos. Nous allons les partager avec ces Messieurs que le Ciel amène à notre secours. Réjouissez-vous : la fortune ne vous abandonne point, & votre compassion pour moi n'est pas sans recompense.

Comme la nuit étoit venue, il fut inutile de songer à s'embarquer avant le lendemain. J'appris alors que nous tenions le 6 du mois de Mai. Car jusqu'alors je n'avois pas été sûr de la plûpart des dattes. Nous nous rendîmes tous auprès de mon feu, où mes libérateurs se donnèrent la peine de me porter. Nous mangeâmes notre poule d'inde & ses

œufs; on y joignit quelque viande fumée, & quelques verres de taffia.

Notre repas fut un des plus gais que j'euſſe fait depuis mon naufrage. Le contentement de l'eſprit contribue au ſoulagement du corps. Je ſentis revenir mes forces. Mes hôtes m'apprirent qu'ils étoient Anglois. Leur Chef étoit un Officier d'infanterie, au ſervice de Sa Majeſté Britannique. Il s'appelloit M. Wright. Je l'entretins pendant le ſouper d'une partie des avantures de Madame la Couture & des miennes. Je le vis frémir pluſieurs fois des miſères affreuſes que nous avions eſſuyées. Lorſque je lui parlai de la néceſſité qui nous avoit contraint à chercher dans mon malheureux nègre, une nourriture que la nature entière nous refu-

ſoit dans ce déſert; il voulut voir cet horrible mets. La curioſité l'engagea à en porter un morceau à ſa bouche. Il le rejetta ſur le champ, avec un dégoût inexprimable, & il nous plaignit d'avoir été réduits à un aliment auſſi dégoutant.

J'obſerverai en paſſant, que comme il n'y avoit que l'Officier & un Soldat qui parloient François, & que tous les autres ayant temoigné le deſir d'entendre mon hiſtoire, j'avois été contraint de la faire en Anglois. Comme j'avois été fait deux fois priſonnier pendant la dernière guerre, j'avois eu occaſion d'apprendre cette langue, elle me fut d'une grande reſſource quelque tems après. Et dans ce moment, elle me concilia l'affection de mes libérateurs.

Lorfque j'eus fini mon récit, je demandai à mon tour à M. Wright, à quel heureux hazard nous devions fa rencontre. Il me répondit qu'il étoit du détachement de St. Marc des Appalaches, commandé par M. Sevettenham. Que quelques jours auparavant, un Sauvage ayant rapporté qu'il avoit trouvé fur la côte, un homme mort dont le refte des vètemens qui le couvroit annonçoit, que c'étoit un Européen, & qu'il lui manquoit le ventre & le vifage qui paroiffoient avoir été dévorés par les bêtes farouches. M. Sevettenham, fur ce récit, l'avoit détaché avec quatre Soldats & fon Interprête pour courir la côte dans un canot, & ramaffer les malheureux qui pourroient s'y trouver, en état de profiter de fes fecours.

Il ajoûta que ſon commandant qui avoit remarqué la conſtance du mauvais tems, avoit ſoupçonné que quelque bâtiment avoit fait naufrage, & qu'il craignoit que ce n'en fut un qu'il attendoit de Penſacole chargé de vivres pour ſa troupe.

Je ne doutai pas que ce cadavre, apperçu par le Sauvage dont le rapport avoit occaſionné le voyage de M. Wright, ne fut celui du malheureux M. la Couture, ou de M. Deſclau mon aſſocié. Tous deux s'étoient noyés ſans doute. L'un avoit pu être emporté au milieu de la mer, & dévoré par les Caymans, & l'autre jetté ſur la côte. Tout ſert à m'en convaincre, puiſqu'on n'en a reçu aucunes nouvelles depuis ce tems.

Après nous être entretenus ainſi pendant quelque tems, nous nous abandonnâmes au ſommeil. Il fut bien-tôt interrompu par un orage affreux qui s'éleva. La pluie, le vent, le tonnerre & les éclairs ne ceſſèrent pas un inſtant du reſte de la nuit. Ils incommodèrent beaucoup les Anglois. Mais Madame la Couture & moi, nous y étions accoutumés depuis long-tems; & cette nuit, ils nous furent encore moins inſupportables, à cauſe du ſecours dont nous étions aſſurés & que nous poſſédions déja. Le ſentiment de nos infortunes n'étoit plus ſi vif, depuis que nous en apperçevions la fin. Notre foibleſſe, nos bleſſures ſembloient nous faire moins ſouffrir; & nous commençions même à les regarder comme des accidens paſſagers qui

qui se termineroient bien-tôt à l'aide d'un peu de soin & de repos.

Le jour naissant vit diminuer l'orage qui se dissipa entièrement au lever du soleil. Nous ne songeâmes plus qu'à nous embarquer. J'avois repris un courage qui me soutenoit assez pour me permettre de me rendre sans secours jusqu'au canot; mais M. Wright ne le voulut pas permettre. Il eut l'attention de m'y faire porter, en me disant; je vous félicite de reprendre des forces, mais il faut ne pas en abuser: ménagez-les, vous aurez le tems & l'occasion d'en user. Madame la Couture m'accompagna à pied. Elle me regardoit pendant le chemin, avec une joie brillante & naïve: voyez, me dit-elle, si j'ai eu tort de vous résister & de rester auprès

de vous. Nous revenons tous les deux à la vie, & nous pouvons en jouir ſans trouble & ſans remords. Ah! lui répondis-je, je ne me ſerois jamais conſolé de vous avoir preſſée de me fuir, ſi le ſecours m'étoit venu ſans que vous en puſſiez profiter.

Nous entrâmes tous dans le canot, où j'achevai de me repoſer. M. Wright ſongea à achever de remplir ſa miſſion. Il avoit déja parcouru pluſieurs iſles, il lui en reſtoit une à viſiter avant de retourner à Saint Marc des Appalaches; il y dirigea ſon canot. Nous y arrivâmes après douze heures de navigation par un vent favorable. Je la reconnus pour celle d'où nous étions partis Madame la Couture & moi, & dans laquelle nous avions laiſſé ſon fils. Les malheurs que

j'avois essuyés depuis notre départ, ne m'avoient guères permis de songer à lui. Mon retour dans cette isle, le rappella à mon souvenir. Je ne pus m'empècher de donner encore quelques larmes à son sort. Au milieu de mes regrets, je me rappellai qu'il n'étoit pas encore mort lorsque je l'avois quitté. Cette idée m'agita ; celle qu'il pouvoit vivre encore, & recevoir quelques secours, me frappa. En vain la raison la rejettoit comme une chose impossible. Je ne pus m'empècher de souhaiter de m'assurer de son état.

Nous voguions toûjours dans le dessein de faire le tour de l'isle. Nos soldats pendant ce tems crioient de toutes leurs forces, par intervalle, afin de se faire entendre. Personne ne leur ré-

pondoit ; ce ſilence ne calma ni mes inquiétudes, ni mon agitation ſecrette. Le malheureux jeune homme pouvoit entendre ces cris & être hors d'état de faire entendre les ſiens. Je penſai à ma ſituation ſur la côte, lorſque les Anglois s'en étoient approchés. Celle de la Couture, s'il vivoit, devoit être encore plus déplorable. Je ne pus réſiſter plus longtems à l'impatience de m'éclaircir. Je fis part de mes avantures & de mes ſoupçons à M. Wright. Cet Officier me fit quelques repréſentations ſur le peu d'utilité d'une recherche de cette eſpèce, qui vraiſemblement, ne feroit que nous retarder ſans fruit ; cependant ſon humanité l'empêcha d'inſiſter. Il voulut bien s'arrêter, & il envoya un ſoldat à terre, avec ordre de voir en quel état étoit le jeune homme.

Le ſoldat revint un demi quart-d'heure après, nous annoncer qu'il l'avoit vu & qu'il étoit mort; M. Wright lui ordonnoit déja de ſe rembarquer, lorſque je m'approchai de lui: vous me trouverez indiſcret ſans doute, lui dis-je. Mais j'ai une nouvelle grace à vous demander; ce jeune homme m'étoit cher. Sa fermeté ſeule nous a fait ſortir de cette iſle ſa mère & moi. Je lui dois de la reconnoiſſance. Elle ne peut éclater que foiblement; mais que je faſſe ce que je puis. Permettez-moi de lui rendre les derniers devoirs. Accordez-nous le tems de l'enterrer.

M. Wright étoit la politeſſe & la complaiſance même. Il conſentit encore à me donner cette ſatisfaction. Il commanda à tout ſon monde de débarquer

& de me porter auprès du mort. Nous nous y rendîmes tous. Madame la Couture voulut auſſi être préſente à ce pieux office. Mon fils infortuné, s'écria-t-elle en ſoupirant, a ſuivi ſon père au tombeau, ſa mère lui ſurvit; le ſecours qui m'arrive commence à m'être moins cher, puiſque je ne peux le partager avec lui.

Nous arrivâmes auprès de ce malheureux jeune homme. Il étoit couché ſur le ventre, le viſage contre la terre. Son corps étoit d'un rouge hâlé; il ſentoit déja mauvais, ce qui nous parut une mort déja ancienne, il avoit des vers autour de ſes jarretières. C'étoit un ſpectacle hideux & dégoutant dont mon cœur étoit pénétré. Je me mis en prière, pendant que les ſoldats creuſoient ſa foſſe. Dès qu'elle fut faite ils vinrent le

prendre pour l'y jetter. Quelle fut leur surprise, quelle fut la mienne & celle de sa mère, lorsque nous apperçûmes que son cœur battoit encore! Au moment où l'un des soldats s'avançoit pour le prendre par la jambe, nous la lui vîmes retirer. Dans l'instant nous nous empressâmes de lui donner tous les secours qui étoient en notre pouvoir. On lui fit avaler un peu de taffia avec de l'eau. On se servit du même mélange pour laver les plaies qu'il avoit sur les genoux, & d'où nous tirâmes plusieurs vers qui les avoient peut-être faites, & qui servoient à les envénimer.

Madame la Couture, immobile d'étonnement, passoit tour à tour de la crainte à la joie, voyant son fils qu'elle avoit cru mort, respirant encore. Et se

défiant de ses yeux ; cela est-il possible, s'écrioit-elle dans une espèce de délire ? Au nom de Dieu ne m'en imposez pas ; assurez-moi de ce qui en est. Craignez de me donner une fausse espérance, qui rendroit ma douleur plus vive, si je la voyois trompée.

Après avoir dit ces mots elle couroit à son fils, l'examinoit, nous regardoit ensuite, & cherchoit à lire sur nos visages ce que nous pensions de son état. Un moment après elle retournoit à lui, le prenoit dans ses bras, cherchoit à le réchauffer par ses baisers. Nous fûmes obligés de la forcer à s'en éloigner, parce qu'elle nous troubloit dans tous les soins que nous lui donnions. J'étois incapable d'en offrir beaucoup ; je la priai de s'asseoir auprès de moi ; & je l'entre-

tins de tout ce qui pouvoit la flatter. Elle m'écoutoit avec inquiétude ; à chaque inſtant, ſes yeux ſe tournoient du côté de ſon fils ; elle ſe levoit avec précipitation. J'étois contraint de ranimer mes forces pour l'arrêter.

Un moment, lui diſois-je, laiſſez agir ces généreux Anglois ; ne les interrompez point. Votre vivacité leur ſeroit nuiſible. Je le vois, me répondoit-elle ; je vais vous obéir, je demeure. Et un inſtant après, elle tentoit de m'échapper. Je l'exhortois à la patience, je lui renouvellois mes repréſentations. Je lui rappellois qu'elle m'avoit promis de reſter tranquille. Je le ſais, je l'ai promis, je dois l'être ; mais, mon cher Viaud, je ne ſuis pas maîtreſſe de moi. Je ſerois raſſurée ſi je le voyois un inſtant, un

ſeul inſtant. Pourquoi me retenez-vous? Que vous ètes cruel! Ah, ſi vous ſaviez ce que c'eſt d'être mère! Avez-vous jamais eu un fils? Et ſans attendre ma réponſe, elle me faiſoit de nouvelles queſtions, me demandoit ce que je penſois de cette avanture, ſi j'eſpérois que ſon enfant pût vivre, n'écoutois point ce que je lui répondois, & continuoit à eſſayer de me quitter.

Enfin M. Wright vint à nous & nous dit qu'il avoit repris le ſentiment; qu'il ouvroit les yeux, qu'il pleuroit, qu'il regardoit tout ce monde qu'il ne connoiſſoit pas, & qu'il demandoit ſa mère, qu'il m'appelloit auſſi. Nous nous tranſportâmes auprès de lui, il nous reconnut. C'eſt vous, nous cria-t-il d'une voix languiſſante; eſt-il poſſible que vous

ſoyez encore ici ? Je ne vous ai pas vu pendant quelque tems ; où étiez-vous donc ?

Ce n'étoit pas le moment d'entrer dans des explications. Nous lui dîmes que nous venions le délivrer de ſes misères, & nous l'exhortâmes à prendre courage. On le fit tranſporter dans le canot ; on m'y conduiſit auſſi. Je le fis coucher ſur quelques habits de ſoldats qui conſentirent à les prêter. Je le couvris avec d'autres ; & je me chargeai d'en avoir ſoin pendant la route. Sa mère ne le quitta pas d'un inſtant, & j'eus toutes les peines du monde à l'empêcher de ſe livrer à ſa tendreſſe babillarde & à ſes careſſes fatiguantes.

Comme il étoit tard nous ne fîmes pas beaucoup de chemin. Nous nous rendî-

mes à l'autre extrêmité de l'isle où nous débarquâmes pour y passer la nuit. Deux de nos soldats chassèrent & eurent le bonheur de tuer trois outardes grasses qui nous procurèrent un bon souper. Le jeune homme prit quelque nourriture & dormit toute la nuit. Le lendemain il se trouva mieux, c'est-à-dire, qu'il reprit entièrement connoissance, il ne put cependant nous rendre compte de ce qu'il avoit fait depuis notre départ. Il nous apprit seulement qu'il s'étoit trouvé mal plusieurs fois, & que lorsqu'il reprenoit connoissance, il se sentoit un grand besoin de boire & de manger. L'eau & les provisions que nous avions mises auprès de lui, lui furent d'un grand secours. Il étoit si foible qu'il se traînoit sur les huitres qu'il ramassoit avec la

bouche pour les manger. Il ignoroit abſolument le tems qu'il avoit paſſé ſeul, dans cette ſituation. Il croyoit que nous n'étions point partis & que nous avions trouvé ſur le champ le ſecours dont il avoit profité.

Nous nous gardâmes bien de le détromper alors. Mais la manière dont il avoit vécu juſques-là nous parut inconcevable. Si on nous l'eut racontée, nous ne l'aurions pas cru; & tout en effet ſe réunit pour rendre ce fait incroyable. Nous étions ſortis de l'iſle le 19 Avril, & c'étoit le 7 Mai que nous y étions revenus; cela faiſoit 19 jours pendant leſquels il avoit vécu. Comment avoit-il pu ſe ſoutenir ſi long-tems ſans miracle? Nous y vîmes le doigt de Dieu, Madame la Couture & moi. Elle ſe jetta à genoux:

grand Dieu ! s'écria-t-elle, Tu as conſervé mon fils, tu me l'as rendu, daigne ne pas me l'ôter! Achève ton ouvrage; accorde-moi, dès ce monde, ce dédommagement de mes ſouffrances; & ſi tu veux l'attirer à toi, ſi tu ne me l'as montré que pour me l'enlever tout-à-fait, donne-moi la force de ſoutenir ce dernier malheur, ou précipite-moi dans ſon tombeau.

Je joignis mes vœux aux ſiens, & j'oſai tout eſpérer. Nous nous embarquâmes le même jour pour Saint Marc des Appalaches. Le vent nous fut très-favorable. Cette traverſée ſe fit très-heureuſement, & je me convainquis par mes obſervations, que ſans les Anglois, nous n'aurions jamais pu nous y rendre. Ce lieu eſt à quinze lieues de la partie

de la côte où l'on nous avoit trouvés. Comment aurions-nous pu réussir à les faire ? Comment aurions-nous traversé plusieurs rivières très-larges qui se trouvoient sur notre route, & dont je vis en passant, les embouchures qui me faisoient déviner leur largeur, leur profondeur, & la rapidité de leur cours? Que d'obstacles insurmontables à notre foiblesse ! Combien de fois il eut fallu nous écarter de notre chemin, pour remonter ces rivières, par des déserts inconnus, en cherchant un gué ou un passage sans danger ! De combien ces détours auroient augmenté le nombre des lieues que nous avions à faire ! C'est ce qu'il est impossible d'évaluer. La seule chose qui est sûre, c'est que nous n'aurions jamais réussi, & que nous serions morts à la peine.

Le même jour 8 Mai, nous arrivâmes à 7 heures du soir, à Saint Marc des Appalaches. M. Sevettenham nous reçut avec beaucoup d'humanité. Il commença par me faire porter chez lui, & il envoia Madame laCouture & son fils chez le caporal de son détachement. Il ordonna en même-tems à son Chirurgien de nous donner tous les secours de son art. Il poussa la bonté jusqu'à partager son lit avec moi, en me faisant prendre un de ses matelats. Il fit porter aussi des draps à Madame la Couture. Il n'oublia aucun des soins qui pouvoient nous soulager, & dont nous avions un si grand besoin.

Notre bonheur nous fit tomber entre les mains d'un homme bienfaisant, & nous ne tardâmes pas à en éprouver

les

les heureux effets. Que ſerions-nous devenus, ſi nous avions trouvé un Officier moins ſenſible, qui croyant avoir ſatisfait à l'humanité en nous tirant de notre déſert, nous auroit laiſſé le ſoin de chercher par nous-mêmes les autres ſecours qui nous étoient néceſſaires ?

Il étoit tems que nous trouvaſſions un terme à nos ſouffrances. Elles avoient commencé d'une manière terrible le 16 Février 1765, que nous avions fait notre naufrage. Elles avoient duré quatre-vingt-un jours juſqu'au 7 Mai 1766. Que ce tems nous avoit paru long ! Par combien d'épreuves horribles avions-nous paſſé ! Quel homme peut dire qu'il a été plus malheureux ! Il n'eſt pas étonnant que de ſi longues infortunes

euffent épuifé notre tempéramment ; il l'eft fans doute davantage, que nous y ayons réfifté, & que nous foyons rétablis. Mais notre guérifon fut pendant quelques jours incertaine. Nous enflâmes prodigieufement. Le Chirurgien qui nous foignoit, défefpéra d'abord de notre vie. Ce ne fut que par des alimens bien nourriffans & en très-petite quantité , qu'il parvint à réparer les ravages qu'avoit fait fur nous le manque de nourriture, ainfi que fa mauvaife qualité. Il réuffit à nous guérir , à reffufciter le jeune la Couture, dont le mal étoit fans contredit le plus dangereux. Il eût beaucoup moins de peine à rétablir fa mère.

Je demeurai treize jours dans le

Fort. Pendant ce tems, j'appris par un chef de Sauvage, qui vint apporter des lettres à M. Sevettenham de la part de l'Officier Anglois qui commandoit à Paſſacole, des nouvelles du perfide Antonio & des matelots qui étoient reſtés derrière nous dans l'iſle où il nous avoit tous conduits. Ces infortunés après avoir attendu vainement le retour de ce Sauvage, avoient ſurpris pendant leur ſommeil, ſa mère, ſa ſœur & ſon neveu, & les avoient maſſacrés. Ils s'étoient emparés enſuite de leurs armes à feu, de leur poudre, & d'une petite pirogue. Comme ce bâtiment ne pouvoit contenir que cinq perſonnes, ils avoient tiré au ſort quels ſeroient ceux qui s'embarqueroient & ceux qui reſteroient à terre. Trois furent con-

traints d'attendre dans ce lieu une meilleure fortune, & virent avec douleur le départ de leurs compagnons. Deux jours après, Antonio revint pour prendre le reſte de nos effets & les emporter chez lui. Il vengea ſur eux la mort de ſes parens, & les tua les uns après les autres à coup de fuſil. De retour dans ſon village, il ſe vanta de cette expédition. C'eſt par ce moyen que le chef des Sauvages en fut inſtruit & qu'il me l'apprit. Je n'ai jamais pu ſavoir ce qu'étoient devenus les cinq qui s'étoient embarqués dans la pirogue. Tout ſert à me perſuader que des ſeize perſonnes avec leſquelles j'avois entrepris ce funeſte voyage, nous ne ſommes réchappés que trois.

Après un ſéjour d'environ treize

jours à Saint Marc des Appalaches, me trouvant avec une meilleure ſanté, & n'ayant plus beſoin que de la fortifier, je ſongeai à quitter ce Fort. Et comme il s'en préſenta une occaſion, je réſolus d'en profiter ſur le champ, dans la crainte de n'en pas trouver d'autres de longtems. Il y vient très-rarement des bâtimens; on y reſte quelquefois des ſix mois entiers ſans en voir. J'avois été prévenu qu'il devoit partir le 21 un bateau pour St. Auguſtin (*); je me déterminai à m'y embarquer. Je penſai

---

(*) C'eſt un établiſſement que les Eſpagnols avoient dans la Floride, & qui eſt occupé aujourd'hui par les Anglois.

que je ſerois plus à portée de me procurer dans cette Ville, les ſecours néceſſaires à ma ſituation, que dans un poſte auſſi reculé que celui de St. Marc, où je ne pouvois d'ailleurs demeurer plus longtems, ſans diminuer les proviſions du Commandant & les vivres de la Garniſon.

Madame la Couture m'auroit ſuivi bien volontiers; mais ſon fils n'étoit pas encore en état de faire le voyage, & elle ne voulut pas l'y expoſer. Comme elle étoit de la Louiſiane où ſes parens étoient établis, elle préféra de s'y rendre, & on l'avoit aſſurée qu'elle en trouveroit l'occaſion à la fin du mois ſuivant, & que ſon fils pourroit alors faire ce voyage ſans péril. Nous nous ſéparâmes avec regret l'un & l'autre. L'ha-

bitude d'errer & de ſouffrir enſembles nous avoit unis d'une amitié tendre. Il ſembloit qu'il nous manquoit quelque choſe lorſque nous ne voyions point. Mais nous étions accoutumés à céder à la néceſſité ; elle nous entraînoit dans des climats différens. Ce qui nous conſoloit, c'eſt que nos malheurs étoient finis, & que nous n'avions aucun ſujet d'inquiétude ſur le ſort de l'un & de l'autre.

Nos adieux furent touchans. Nous ne pûmes nous empêcher de verſer des larmes. Nous nous promîmes de ne point nous oublier. Son fils qui, dans ce moment, étoit dans ſon lit, ſe joignit à nous. Il ſe leva, & ſe mettant à genoux, il cria : mon Dieu, conſervez celui qui m'a rendu ma mère, qui m'a

rappellé moi-même à la vie. Récompenſez-le de ces deux bienfaits, & daignez m'acquitter envers lui.

Cette effuſion d'un cœur honnète & ſenſible m'attendrit encore davantage. Je l'embraſſai avec tranſport, en lui diſant que j'étois trop payé par ſes ſentimens. Qu'il ne me devoit rien, que ſi j'avois eu le bonheur d'être utile à ſa mère, ſes ſecours ne m'avoient pas moins ſervi. Qu'à ſon égard, j'avois fait mon devoir, & qu'en contribuant à le tirer de l'iſle, je n'avois point expié la barbarie que j'avois eue de l'y abandonner.

Toutes les fois que je ſongeois à l'état où je l'avois trouvé, j'avois horreur de moi-même, & je me félicitois de l'idée que j'avois eue de le chercher

à terre, & enſuite de l'inhumer. Je frémiſſois, en penſant qu'il ne feroit plus, ſi lorſque le ſoldat étoit venu nous dire qu'il étoit mort, nous avions continué notre route.

Je quittai enfin Madame la Couture, & j'allai faire mes adieux & mes remerciemens à M. Sevettenham & à M. Wright. Ils ne voulurent pas m'entendre parler de reconnoiſſance; ils m'embraſſèrent d'une manière qui l'augmenta. Ils m'accompagnèrent au bâtiment, où je vis qu'ils avoient déjà fait tranſporter toutes les proviſions dont j'avois beſoin pour mon voyage. Tous deux me recommandèrent au Capitaine, de la manière la plus preſſante, & ſe firent promettre qu'il auroit les plus grands égards pour moi, & qu'il me

rendroit tous les ſervices qui dépendroient de lui, ils ſe chargèrent même de ma reconnoiſſance. Ils m'embraſſèrent de nouveau. M. Sevettenham me remit enſuite un paquet pour le Gouverneur de Saint Auguſtin, & il me donna un certificat de la ſituation dans laquelle M. Wright nous avoit trouvés, Madame la Couture & moi, & enſuite ſon fils. (*) Ces deux Officiers s'éloignèrent enfin, & me laiſſèrent pénétré d'admiration & de reconnoiſſance pour leurs procédés.

(*) On trouvera la traduction de ce certificat à la fin de cette Relation. Je l'avois demandé à mon arrivée à St. Marc. M. Sevettenham l'avoit préparé, & il me le donna à mon départ.

Mon voyage de St. Marc des Appalaches à St. Auguſtin, dura vingt-quatre jours. Je n'entrerai pas dans des détails ; je me contenterai de vous dire que la première choſe que fit le Patron du bateau, fut d'oublier les recommandations de M. Sevettenham. Il eût pour moi des manières extrêmement brutales, auxquelles je n'avois pas lieu de m'attendre, & dont je n'ai jamais connu le motif. Elles me rendirent ma traverſée fort déſagréable, & me firent trouver le chemin bien long. J'eus auſſi le malheur de manquer d'eau, & le Capitaine eut la dureté de m'en refuſer. Cette privation d'une liqueur ſi néceſſaire à un convaleſcent, faillit à m'occaſionner une rechute très-dangereuſe ; & j'aurois eu ſans doute une maladie

confidérable, fi nous n'avions pas été fur la fin de notre route.

J'arrivai le 13 Juin à St. Auguftin. Le bateau mouilla à la barre. Le canot du Pilote me débarqua fur le rivage, où un Caporal vint me prendre. Il me conduifit chez M. Grant, qui commandoit dans ce lieu & à qui je remis le paquet de M. Sevettenham. Si j'avois eu lieu de me louer de cet Officier, je n'éprouvai pas moins de bontés de la part de M. Grant. Il ne voulut point me laiffer fortir du Gouvernement, il y fit arranger une chambre & un bon lit pour moi, fon Chirurgien vint me vifiter par fon ordre. J'avois quelques ulcères à la gorge, occafionnés par le manque d'eau. Une partie de mon corps avoit recommencé à enfler. Les foins

qu'on prit de moi firent enfin difparoître tous ces fymptômes. Le 7 Juillet je me trouvai en état de fortir & de me promener par la Ville. C'eft à la générofité de M. Grant, que je dois la confervation de la vie, que M. Wright & M. Sevettenham m'avoient rendue. Je ne puis penfer, fans attendriffement, aux bontés que les uns & les autres ont eues pour moi, & qu'un étranger inconnu n'avoit guères droit d'attendre. Mais j'étois malheureux, & ç'en étoit affez pour exciter leur fenfibilité bienfaifante.

Je demeurai chez M. Grant jufqu'au 21 Juillet que je partis pour la nouvelle Yorck. Je noublierai jamais la manière dont le généreux Gouverneur couronna fes bienfaits. Il eût la com-

plaiſance de faire venir le Capitaine du bateau, auquel il me recommanda. Il lui donna trente-ſept ſchelings, pour mon paſſage; & après avoir choiſi lui-même les proviſions qu'il me falloit pour mon voyage, il les fit embarquer avec quelques rafraîchiſſemens particuliers, & pourvut ainſi au commode & au néceſſaire. Il fit porter auſſi une petite malle remplie de linge & d'habits pour mon uſage, dont j'avois auſſi grand beſoin. Lorſque j'allai lui témoigner ma reconnoiſſance & lui dire adieu; ne parlons point de cela, me répondit-il, vous avez ſouffert. J'ai fait ce que je voudrois qu'on fît pour moi, ſi je me trouvois jamais à votre place. Mais ce n'eſt pas aſſez, ajoûta-t-il, vous ne devez pas être en argent, & cependant il

en faut un peu. Vous trouverez de l'emploi à la nouvelle Yorck. Je penſe que vous ne vous attendez pas à en avoir en arrivant. Quelques jours peuvent s'écouler. Pendant ce tems vous aurez des beſoins ; dix guinées peuvent vous être utiles. J'eſpère qu'il ne vous en faudra pas davantage ; les voilà.

M. Grant me les mit alors dans la main. La manière dont elles m'étoient offertes, la bonté avec laquelle on me prévenoit, me pénétrèrent ; je voulus balbutier un remerciement. Ma ſenſibilité étoit trop vive ; un ſentiment profond s'exprime toûjours difficilement. M. Grant m'embraſſa : C'eſt une bagatelle, me dit-il, & vous êtes trop ſenſible. Vous m'affligerez ſi vous m'en parlez : faites comme moi, oubliez tout

cela. Je ne m'en fouviens déja plus.

Je fus forcé de me taire; mais mon cœur & mes yeux fe firent entendre. On vint m'avertir alors qu'on n'attendoit que moi pour partir ; & je quittai mon bienfaiteur avec le plus vif regret.

Après 14 jours de traverfée, fous la conduite d'un Capitaine plus honnète que le premier, & qui n'auroit pas eu pour moi moins d'attention ni moins d'égards, quand même je ne lui aurois pas été commandé par le Gouverneur de St. Auguftin, j'arrivai à la nouvelle Yorck. Nous étions au 3 Août. Je fis connoiffance avec des François établis dans cette ville, & qui touchés de mes infortunes, m'offrirent tous leurs fecours. Ils me préfentèrent le 7 du même mois à M. Dupeyftre, l'un des plus riches Négo-

cians de cette Ville, qui m'offrit généreusement de l'emploi. Mais après avoir écouté le récit de mes traverses inouies, il ne seroit pas prudent à vous, me dit-il, de songer à vous occuper de quelque tems. Un long repos vous est nécessaire après tout ce que vous avez souffert, & pour le rendre plus salutaire, il faut que vous soyez délivré de toute inquiétude sur le présent & sur l'avenir. Il vous faudra aussi des soins & des remèdes; tout cela me regarde. Dès ce jour vous devenez mon hôte. Vous trouverez dans ma maison une bonne chambre, un bon lit, une table abondante & saine. Lorsque je vous verrai tout-à-fait rétabli, je ne vous empêcherai pas de chercher de l'occupation, & je vous en procurerai moi-même. Ces

arrangemens vous conviennent, ajouta-t-il, en me prenant la main; & fur le champ il donna des ordres pour qu'on préparât mon appartement, & que je ne manquaffe de rien.

Je ne vous parlerai point de la reconnoiffance que ces procédés m'infpirèrent. Depuis que j'étois forti de la côte déferte, où j'étois expirant, je n'avois trouvé que des ames honnêtes, fenfibles & généreufes. En eft-il beaucoup comme celles-là? Qu'elles m'ont dédommagé de mes malheurs! C'eft à eux que je dois leur connoiffance.

Pendant que mes jours écouloient tranquillement dans la maifon de M. Dupeyftre, j'écrivis à ma famille que je vivois encore, & que j'avois éprouvé pendant 81 jours des peines inexpri-

mables. C'eſt cette lettre qu'on vous a montrée, & dont les détails n'ont pas ſatisfait votre amitié. Je me ſervis de l'occaſion d'un vaiſſeau qui partoit pour Londres. Ignorant ſi mon ſéjour ſeroit bien long à la nouvelle Yorck, je ne demandai point de réponſe, me réſervant de donner une adreſſe ſûre, lorſque je ſaurois ma véritable deſtination.

M. Dupeyſtre me retint chez lui juſqu'au mois de Février 1767, qu'il me propoſa de conduire à Nantes, le Senau *le Comte Deſtaing*. Je partis en conſéquence le 6 Février, & je ſuis arrivé à bon port le 27 du même mois. Mon Senau étoit à l'adreſſe de M. Walch, que j'ai trouvé auſſi ſenſible à mes malheurs que M. Dupeyſtre ſon Correſpondant.

C'eſt de Nantes que j'ai encore écrit à ma famille, c'eſt dans cette ville que j'ai reçu ſes réponſes & votre lettre. Vous me demandiez le récit détaillé de mes infortunes. Je n'ai rien pu refuſer à l'amitié. J'ai employé le loiſir que m'ont laiſſé mes affaires, à les tracer ſur le papier. Je ne doute point que cette triſte relation ne vous attendriſſe, & ne vous faſſe plaindre le ſort de votre ami. Puiſſe l'empreſſement avec lequel je me ſuis hâté de répondre à vos deſirs, vous convaincre de plus en plus de l'attachement que je vous ai voué pour la vie, & de l'importance que j'attache au retour le plus tendre de votre part.

FIN.

TRADUCTION du Certificat donné par M. SEVETTENHAM, Commandant du Fort St. Marc des Appalaches, à M. VIAUD.

JE *soussigné, George Sevettenham, Lieutenant au service de Sa Majesté Britannique, en son neuviéme Régiment d'Infanterie, & Commandant au Fort Saint-Marc des Appalaches, cer-*

tifie que ſur l'avis d'un Sauvage, qui me dit avoir vu un corps mort ſur le ſable, à environ quarante milles du Fort St. Marc, ayant de fortes raiſons de ſoupçonner que quelque bâtiment avoit péri dans ces mers, craignant que ce n'en fut un que j'attendois depuis plusieurs jours, & dont je ne recevois aucune nouvelle, j'ai détaché quatre Soldats &

mon Interprête, ſous la conduite de M. Wright, Enſeigne dans le même Régiment, pour viſiter la côte, & ſecourir les infortunés qui pouvoient y avoir fait naufrage. M. Wright à ſon retour m'a préſenté le Sieur Viaud, François & une femme, qu'il a trouvés ſur une côte déſerte, tous deux dans une ſituation déplorable, & preſque

mourants de faim, n'ayant que quelques huitres, & le reste d'un nègre qu'ils avoient tué pour conserver leur vie. Le Sieur Viaud m'a dit qu'il étoit Capitaine de Navire & Officier bleu au service du Roi, qu'un Sauvage qu'il avoit rencontré, & qui lui avoit promis de le mener ici à St. Marc, lui avoit enlevé ce qu'il avoit sauvé du naufrage, & s'é-

tant enſui pendant la nuit dans ſon canot, l'avoit abandonné dans une isle déſerte. M. Wright m'a préſenté encore un jeune homme, fils de la Dame qui étoit avec le Sieur Viaud, qu'il avoit trouvé ſur une isle, dans un état plus triſte, qui vraiſemblablement ſans ſon ſecours, n'auroit pû vivre plus d'une demi journée ſans nouriturre, & qui avoit

perdu le mouvement & la connoiſſance lorſqu'il l'a rencontré. L'affreuſe ſituation dans laquelle ils étoient, leur foibleſſe extrême, & ce que j'ai appris depuis de quelques Sauvages, me prouvent que le rapport que m'a fait le Sieur Viaud au ſujet du Sauvage qui l'a volé & abandonné, eſt véritable; en foi de quoi j'ai donné le préſent certificat audit Sieur

Viaud, qui doit partir, dès que faire ſe pourra, pour St. Auguſtin, & paſſer de-là dans quelque Colonie Françoiſe. Au Fort St. Marc des Appalaches, le 12 *Mai* 1766.

SIGNÉ, SEVETTENHAM.

35658

E770
V623n1